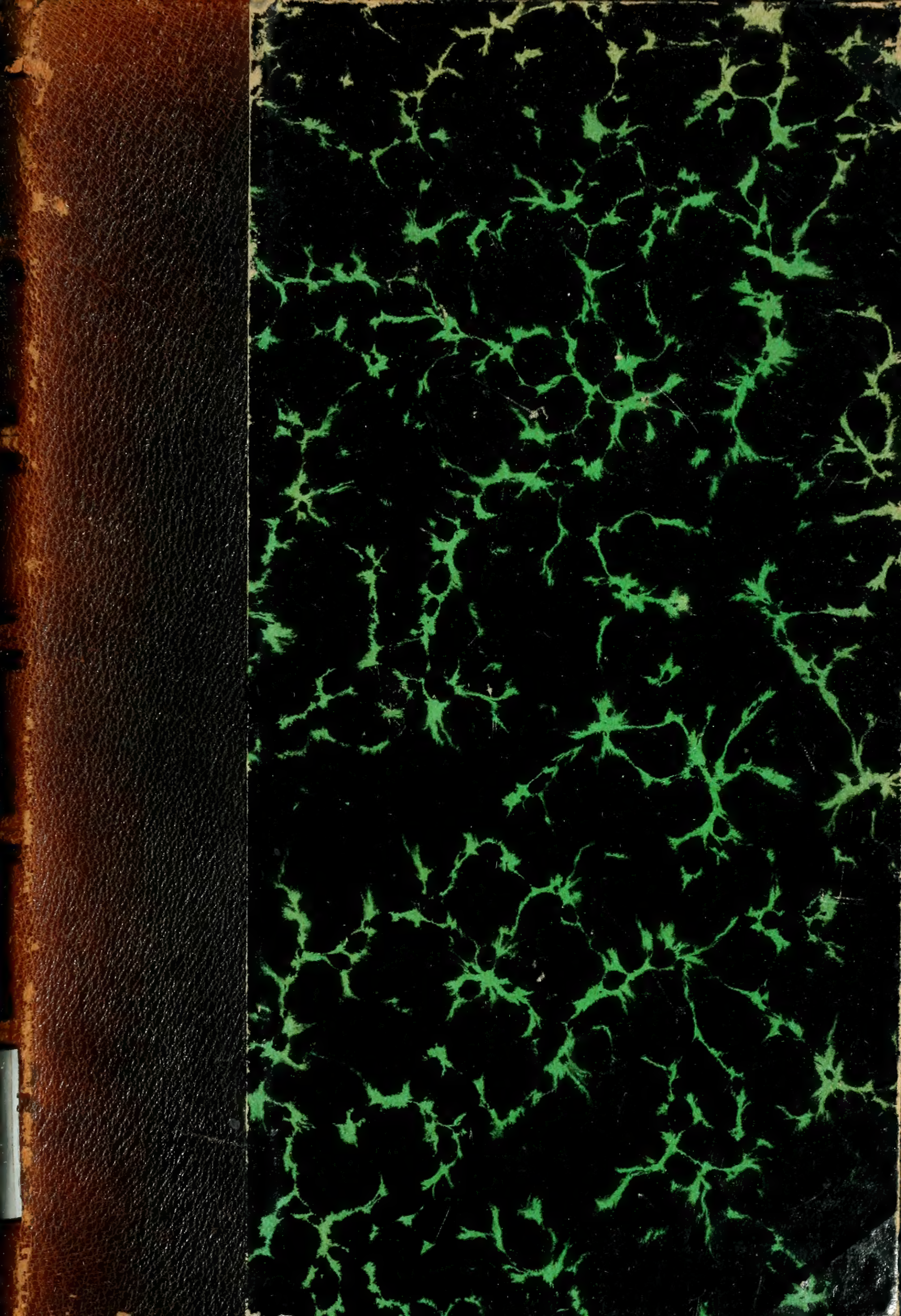






Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier de Hollande.

SOPHONISBE

INÈS DE CASTRO

MÉLÉAGRE ET ATALANTE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

La Dame aux lévriers. 1 volume in-16............ 3 fr. 50

Le Cyclope, drame satyrique imité d'Euripide, en deux actes et en vers. 2e édition. 1 volume in-8° écu............. 1 fr. 50

Électre, tragédie d'après SOPHOCLE, en trois actes et en vers. 3e édition. 1 volume in-8° écu..................... 2 fr.

Saül, tragédie en cinq actes et en vers, suivie d'**Antigone,** tragédie en quatre actes et en vers. 1 volume in-16.. 2 fr. 50

CHEZ ALPHONSE LEMERRE

Avila des Saints. 1 volume..................... 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française.)

Le Pervers sentimental. 1 volume................ 3 fr. 50

(Couronné par l'Académie française.)

CHEZ EMMANUEL VITTE

Poètes chrétiens. 1 volume......................... 4 fr.

CHEZ JOUVE

Classicisme et Catholicisme. 1 volume............. 3 fr. 50

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

Figures de la Renaissance.

ALFRED POIZAT

SOPHONISBE

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES
ET EN VERS

SUIVIE DE

INÈS DE CASTRO

ET DE

MÉLÉAGRE ET ATALANTE

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1913

NOTES LIMINAIRES

J'ai réuni dans ce volume mes trois pièces les plus récentes et les plus personnelles.

Sophonisbe, Inès de Castro, Méléagre et Atalante sont des tentatives d'ordre inégal et divers, pour ouvrir des voies nouvelles à la tragédie ou du moins à ce genre de poème dramatique auquel ses tendances vers la simplicité classique ont valu le nom de tragédie.

Ces trois pièces font partie du mouvement littéraire qu'on a appelé la Renaissance Tragique et qui compte dans le siècle dernier d'assez éminents précurseurs, tels que Leconte de Lisle, dans *les Erynnies,* Théodore de Banville, dans *Déidamie*, Edmond Rostand lui-même, dans cette admirable *Samaritaine*, qui, en dépit de quelques taches légères, restera l'un des chefs-d'œuvre les plus surprenants du théâtre français.

Le plus haut des auteurs dramatiques contem-

porains, Paul Hervieu, ne s'est-il point réclamé, lui aussi, de la tragédie? N'a-t-il point obligé, par là, la critique à reconnaître que cette condensation des effets, cette rigueur, cette implacabilité de logique, cette sobriété étaient l'âme même du drame français, l'expression la plus ramassée du génie français?

Enfin, la principale cause de cette Renaissance est, sans doute, la présence, à la Comédie-Française, dans la personne des Mounet, des Silvain, des Albert Lambert, des Bartet et des Weber, d'une troupe d'incomparables tragédiens, tandis qu'a disparu la pléiade des grands artistes romantiques. Lorsque Mounet-Sully joue *Œdipe* ou *Polyeucte,* lorsque Mme Bartet joue *Andromaque* ou *Bérénice,* ces merveilleux artistes font, de ces antiques chefs-d'œuvre, des pièces aussi contemporaines que peuvent l'être la *Course du flambeau* ou le *Marquis de Priola.* Comment les poètes n'auraient-ils pas été gagnés par la contagion du rêve, qui se dégage de leur jeu, et n'auraient-ils pas été tentés, à leur tour, de créer des œuvres, sœurs des chefs-d'œuvre dont ils ont senti revivre l'enchantement?

On oublie trop, en effet, l'influence des grands acteurs sur la production dramatique. *Cyrano de Bergerac* n'eût pas existé sans Coquelin, ni la *Samaritaine* sans Sarah Bernhardt. Et qui

oserait dire que le pénétrant, nerveux, aristocratique théâtre de Paul Hervieu eût été le même, sans la présence simultanée, à la Comédie-Française, de Mme Bartet et de M. Le Bargy?

L'occasion ne fait pas seulement le larron, elle fait aussi l'auteur dramatique. Et les conditions qu'elle offre deviennent les conditions mêmes du genre.

Les conditions de cette Renaissance Tragique furent donc rigoureusement déterminées et par la présence des grands artistes dont j'ai parlé et par les milieux nouveaux où elle se développa, je veux parler d'Orange et des autres théâtres de plein air.

Ce mouvement, quoi qu'en pensent certains journalistes, n'est pas près de finir. C'est bien mal connaître les hommes que de supposer que les poètes vont renoncer, de sitôt, à un débouché aussi brillant qu'inespéré et que les villes de province, où prospèrent des théâtres de plein air, vont abandonner, de bon gré, une source pareille de profits.

Que cela dérange certains calculs ou contrarie les goûts et l'esthétique de tel ou tel, il faut se résigner à ce retour atavique de sentiments et de formes, qu'on pouvait croire irrévocablement disparus.

Quelques-uns rêvaient confusément d'une

renaissance de la Tragédie, sous une forme qu'ils ne peuvent encore définir, mais qui serait bien belle. Le champ leur est ouvert. Qu'ils trouvent cette forme idéale et nous irons les applaudir. Mais, en attendant, qu'ils s'abstiennent de nous condamner, au nom d'œuvres futures, qui ne leur apparaissent sans doute si belles que parce qu'elles n'existent pas et n'existeront probablement jamais.

Et, du reste, je me demande de quelles sortes de beautés la technique classique peut bien être exclusive.

Si la tragédie, en France, a été longtemps ennuyeuse, c'est qu'elle était écrite et composée par des auteurs ennuyeux et solennels. Si les Viennet, les Ancelot avaient écrit des drames shakespeariens, ils n'eussent pas été plus amusants. Et c'est Victor Hugo, qui eût alors écrit des tragédies, à l'instar du grand Gœthe.

Qui ne sent qu'il eût été capable d'égaler Eschyle? Quel *Prométhée* il nous eût donné, s'il l'avait voulu, s'il ne s'était pas laissé égarer hors des voies sereines, où son génie, au fond tout classique, était fait pour planer!

Certes, le romantisme, en son temps, eut sa raison d'être, n'eût-ce été que pour débarrasser la littérature des poncifs d'un classicisme sans âme et devenu sénile; mais, à son tour, le romantisme, vieilli et maintenant épuisé, traîne,

chez ses continuateurs, des poncifs non moins lamentables. Pourquoi, alors qu'il est démodé dans tous les autres genres, voudrait-on le maintenir dans le théâtre en vers?

Seul, un pédantisme nouveau, seul, l'esprit de routine peuvent exiger des poètes modernes qu'ils se conforment à une esthétique grandiloquente, gesticulante, qui, pour avoir été neuve vers 1840, ne peut éternellement contenter les esprits.

Il n'y a rien de commun, sauf quelques vaines extériorités, entre les pièces que je publie ici et celles qu'on baptisait, au dix-huitième siècle et vers 1820 encore, du nom de tragédies.

Je ne demande donc point qu'on me compare à Sophocle et à Racine, mais je ne pense pas qu'il soit d'un goût meilleur de me comparer à Tristan, à du Ryer, à Crébillon. On a joué récemment *la Mort de Sénèque*, de Tristan, et le *Rhadamiste* de Crébillon. Cela n'a eu que l'intérêt d'une exhumation. Pourquoi comparer des œuvres mortes et presque fossiles à des œuvres vivantes?

En réalité, je suis un contemporain; ma formation et ma culture sont celles d'un lettré de mon époque. Je n'ai pu mettre, en mes pièces, des sentiments et des idées qui n'étaient pas en moi.

La vérité est que j'ai cherché à fondre la tech-

nique des Grecs avec la technique de Racine.

Quelques-uns ont cru que ma *Sophonisbe* avait été construite en vue de la dernière scène du troisième acte. C'est inexact. Je l'ai construite en vue du quatrième acte, pour porter cet acte de forme tout antique, où l'action, violemment brisée par l'acte précédent, s'arrête, se spiritualise, s'évapore en rêverie crépusculaire.

J'ai fait, pour la mort de *Méléagre,* une tentative analogue et qui est tout l'objectif de la pièce.

Dans les deux cas, je voulais aboutir à cette nappe de poésie mélancolique, que Sophocle excelle à déployer dans toutes ses pièces et qu'on a appelée le *lamento*.

Personne ne s'est rendu compte de la difficulté qu'il y avait à vaincre, pour la réussite, au théâtre, de cette double tentative.

Et c'est lorsque je faisais rentrer ainsi la poésie, par grandes vagues, dans la tragédie, qu'on m'a accusé de l'en exclure.

Très peu ont voulu comprendre que cette simplicité, qu'on me reproche, était conforme à l'antique. Les Grecs se servaient en effet de l'ïambe, pour écrire leurs tragédies. Or l'ïambe est le vers qui se rapproche le plus de la prose.

En France, la pompe de l'alexandrin, avec le coup de clochette régulier de la rime, amène vite la monotonie et rend très difficile l'expres-

sion des sentiments, qui n'est naturelle et touchante qu'autant qu'elle est simple et même naïve. Il semble qu'il faille que le vers boite un peu, pour exprimer, par son inégalité et sa gaucherie apparente, ce que la vie a parfois d'incomplet et de douloureusement manqué.

C'est pourquoi je me suis attaché à créer une forme familière et rythmée sur le mouvement des sentiments et de la pensée, plutôt que sur la cadence de l'alexandrin. *Je veux un texte qui se parle et ne se déclame pas*, mais qui, subitement, dans les intervalles où mes personnages se laissent envahir par la rêverie, se transforme en une sorte de chant, en une musicale cantilène, vite interrompue par le sentiment brutal des réalités.

La plupart de nos contemporains ont, sur le style, les idées qu'en eurent toujours les écrivains de décadence. Ils le considèrent comme un *plaquage*, ils lui veulent un air *livresque*, une élégance, qui viennent des mots plutôt que de la justesse des pensées et de la vérité des sentiments. Les vrais écrivains n'ont jamais procédé ainsi. Avides d'être compris et de persuader, ils ont pris le plus court et, s'en fiant à la passion qui les emportait, ils ont couru à l'expression la plus vive, la plus naturelle et la plus claire ; en d'autres termes, ils ont imité le mouvement de la vie. Leur phrase est collée à la pensée et

ne s'embarrasse jamais de draperies inutiles.

Cette tradition de liberté et de spontanéité est restée celle des auteurs de comédies. Ils lui doivent leur succès persistant. Et jamais critique ne s'avisa de leur demander compte de leur style. Pourquoi ne nous laisserait-on pas le choix du nôtre?

L'important n'est-il pas de réussir et d'atteindre l'effet escompté?

Après cela, qu'on me traite de versificateur. C'est une expression qui n'a de sens que l'intention désobligeante qu'on y met. Quand les vers sont beaux, ils sont beaux et, par là même, ils relèvent de la poésie, non peut-être de celle à laquelle croit le critique, mais de la poésie aux formes innombrables.

Alfred POIZAT.

SOPHONISBE

TRAGÉDIE EN QUATRE ACTES ET EN VERS

représentée pour la première fois à la Comédie-Française
le 7 octobre 1913.

A LA PLUS PARFAITE DES ARTISTES VIVANTES

A MADAME BARTET

Je dédie cette Sophonisbe, rêvée et composée pour elle, et qu'elle a animée d'une vie si pure.

A. P.

PERSONNAGES

SYPHAX	MM.	MOUNET-SULLY.
MASSINISSA		Albert LAMBERT.
SCIPION		Raphaël DUFLOS.
NARBAL		RAVET.
LÉLIUS		GERBAULT.
SOPHONISBE	Mmes	BARTET.
LA NOURRICE		Jeanne EVEN.
UNE CHOREUTE		Jeanne RÉMY.
1er MESSAGER	MM.	FALCONNIER.
2e MESSAGER		GARAY.

La scène se passe en un palais au sommet de Cirta (actuellement Constantine), pendant la seconde guerre punique.

Mise en scène de M. Mounet-Sully.

SOPHONISBE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHONISBE, LA NOURRICE

(Au lever du rideau, Sophonisbe est étendue sur une sorte de divan. C'est le petit jour. On entend les coups de bélier. Arrive la nourrice.)

SOPHONISBE

Parle-moi de mon fils. Nourrice, a-t-il dormi?
Les clameurs qu'on poussait dans le camp ennemi
N'ont-elles point troublé sa pauvre petite âme?

LA NOURRICE

L'enfant paisiblement repose. Mais, madame,
Vous avez à pleurer passé toute la nuit.
La torchère mourante à peine encore luit.
Quel farouche plaisir trouvez-vous à ces larmes?

SOPHONISBE

Ne sait-on rien ici sur le sort de nos armes?

LA NOURRICE

Je crois que des soldats sont déjà revenus.
Ils sont rentrés par la poterne.

SOPHONISBE

Ils sont vaincus?

LA NOURRICE

Non. Je ne pense pas la campagne finie.
Et, pour venir à bout de la Mauritanie,
De votre époux, habile autant qu'il est puissant,
Il faudra quelques jours aux Romains et du sang,
De longues marches dans le désert et le sable,
Avant d'abattre le Numide insaisissable.
On l'attaque, il est loin ; on le chasse, il vous suit.

SOPHONISBE

Oui, mais Massinissa lui-même les conduit :
Numide, il connaît bien des ruses qu'il pratique.

LA NOURRICE

Carthage, que de maux cause ta politique!
Je sens bien que Syphax ne se bat qu'à regret,
Que s'entendre avec Rome est son rêve secret.
S'il ne redoutait pas vos reproches, je gage
Que Syphax aurait vite abandonné Carthage;
De sa parole il est prodigue et négligent,
Le respect des traités pèse à son cœur changeant;
Et, pour être plus sûr d'en agir à sa tête,
Il est capable d'arranger une défaite.

SOPHONISBE

Assez, nourrice. Il est mon époux, il est roi.
Quoiqu'on m'ait mariée à Syphax, malgré moi,
Je ne souffrirai pas que ta bouche l'accuse.
A quoi lui servirait cette stupide ruse?

A se faire enfermer, sans espoir, dans Cirta?
Mais, pour représenter Carthage, je suis là!
Je veille sur la place. Avant que de la rendre,
Il faudra me prouver encor qu'on peut la prendre.
Or, sur ses rocs, au pied desquels grondent les eaux,
La solide Cirta brave tous les assauts.
Nourrice, ce n'est point là ce qui me tourmente;
Crois-en la prescience intime d'une amante :
Si j'ai peur de quelqu'un, ce n'est pas des Romains.
Leur tactique échouerait ici; ce que je crains,
C'est que Massinissa, pour servir ses vengeances,
Jusque dans notre camp n'ait des intelligences.

LA NOURRICE

Syphax vous tirera bientôt de ce souci.
Je l'aperçois venir.

(Arrive Syphax, sombre et dissimulé.)

SCÈNE II

SOPHONISBE, SYPHAX

SOPHONISBE

Ah! Seigneur! vous voici!
Vous revenez du camp? Eh bien, quelle nouvelle?

SYPHAX

Mon armée est vaincue.

SOPHONISBE

Ah! fortune cruelle!

SYPHAX

Je rentre en fugitif et de tout mon État
Il ne me reste plus à présent que Cirta.

SOPHONISBE

Eh bien, dans ses remparts, succombons avec gloire!

SYPHAX

C'est ce que l'ennemi maintenant semble croire,
Puisque, victorieux et nous serrant de près,
Il ne dédaigne pas de nous offrir la paix.

SOPHONISBE

Vous la repousserez.

SYPHAX

Je l'accepte, au contraire,
Trop heureux d'un traité, que je n'espérais guère.

SOPHONISBE

Et vous vous fiez sur la bonté des Romains?

SYPHAX

C'est la seconde fois qu'ils me tendent les mains.

SOPHONISBE

Pour que vous y mettiez l'empire ou votre tête!

SYPHAX

Ils savent trop comment la victoire s'achète
Et veulent, par ce geste où leur chef condescend,
Éviter une vaine effusion de sang.

SOPHONISBE

Est-ce de votre sang qu'ils seraient économes?

SYPHAX

Non, pas de notre sang, mais du sang de leurs hommes.
Ils savent, et cela peut les apitoyer,
Que celui qui défend sa ville et son foyer
A l'agresseur souvent peut être redoutable.

SOPHONISBE

Lorsque Scipion vint s'asseoir à votre table,
Votre neutralité ne lui suffisait pas,
Il réclamait encor des vivres, des soldats.
Mais, s'il portait alors si haut ses exigences,
S'il vous traitait, vous, roi, chef de pays immenses,
Moins comme un allié que comme un lieutenant,
Que ne va-t-il point vous demander maintenant?
Le sang de vos soldats coulera tout de même,
Mais contre ma patrie et contre ceux que j'aime,
Et vous apporterez peut-être, en triomphant,
La tête de mon père, un jour, à mon enfant!

SYPHAX

Je ne puis pourtant pas me perdre pour les vôtres!

SOPHONISBE

Pour garder votre État, vous ferez comme d'autres.
Sous le nom d'alliés, vous deviendrez sujets.

SYPHAX

Je ne vous ai pas dit encor tous mes projets.
Je ne suis pas pour rien fils de races nomades.
L'amitié d'un Numide est pleine d'embuscades.

SOPHONISBE

De mieux en mieux, Syphax! Si je vous entends bien,
Promesses ni serments ne vous coûteraient rien.
C'est cela, n'est-ce pas, que vous me vouliez dire?
Et vous êtes tout prêt, pour garder votre empire,
A trahir ma patrie et Rome tour à tour.
Écoutez-moi, Syphax. A défaut de l'amour,
J'avais du moins, pour vous, une profonde estime,
Je croyais votre cœur loyal et magnanime.

Ne brisez pas, je vous en supplie, à genoux,
L'unique sentiment qui m'attachât à vous!

SYPHAX

Ah! vous ne m'aimez pas, vous l'avouez vous-même!
Et vous me demandez mon sang, mon diadème!
Et vous voulez régler mes actes? de quel droit?

SOPHONISBE

J'avais votre parole et vous êtes un roi!
Je fus, par un traité, mise en votre puissance.
Lorsque, pour prix de votre éternelle alliance,
Mon père et le Sénat me livrèrent à vous,
J'obéis, j'étouffai des sentiments plus doux,
Je n'ai pas murmuré, je vous cachai mes larmes.
J'ai payé de mon cœur le succès de vos armes.
Épouse dévouée et sûre constamment,
J'ai fait des vœux pour vous et contre mon amant,
Tremblante que ce feu mal éteint ne renaisse.
Et vous qui m'avez pris ma vie et ma jeunesse,
Je vous verrais passer au parti du vainqueur!
Hélas! je me disais, pour consoler mon cœur,
Encor meurtri d'avoir fait un rêve inutile,
Que je me dévouais au salut de ma ville.
Et nous y retournions, en nous ressouvenant.
Que faudra-t-il lui dire, à mon cœur, maintenant?

SYPHAX

Mais, puisque votre cœur n'est pas mien sans partage,
J'estime en être quitte avec vous et Carthage.

SOPHONISBE

De tous mes sentiments, ai-je rien déguisé?
Cela vous le saviez, quand je vous épousai!

SYPHAX

D'un chimérique espoir je me berçais moi-même.
On n'est plus responsable, hélas! lorsque l'on aime.
De ma démence vous avez tous abusé,
Vous m'avez pris au piège et vous m'avez brisé,
Volé, trompé. Dans mon royaume et dans mon âme,
Je ne vois que ruine, à cause d'une femme.

SOPHONISBE

Renier sa parole, est-ce digne d'un roi?

SYPHAX

Les lions de l'Atlas engagent-ils leur foi,
Et moi, ne suis-je pas de leur race sauvage?

SOPHONISBE

Pauvre Massinissa, le Sénat de Carthage
T'a donc sacrifié pour cet homme?

SYPHAX

Quel nom
Avez-vous prononcé? J'ai mal entendu. Non!
Massinissa n'est pas celui que votre bouche
A nommé? Vous gardez un silence farouche?
Il est dit que partout je le rencontrerai,
Ce traître à son pays, ce rival abhorré,
Ce digne compagnon des enfants de la Louve.
Jusque dans votre cœur à présent je le trouve!
O rage! j'ai tout fait pour vous, et mon paiement
C'est que mon ennemi mortel est votre amant!

SOPHONISBE

Pour des propos jaloux, Syphax, l'heure est trop grave.

SYPHAX

Et pourtant c'est l'heure où votre bouche me brave!

Vous ne m'aimez pas et vous avez attendu
Le moment où, pour moi, tout vous semble perdu
Pour m'en faire l'aveu cyniquement tranquille.
J'ai tout sacrifié pour vous, pour votre ville,
Vous en aimez un autre et vous ne m'aimez pas.
Vous me poussez par vos reproches au trépas.
Soyez donc satisfaite, ô trop belle homicide!
Votre fureur enfin me gagne et me décide,
Je cours me battre, et si le sort frappe ses coups
Sur un autre que moi, n'en accusez que vous.

SOPHONISBE

Cet odieux transport, seigneur, me déconcerte.
Où donc avez-vous pris que je veux votre perte?
J'ai cru sincèrement qu'on pouvait prolonger,
Plus de six mois encor, la lutte sans danger.
Mais, s'il y va du sort de l'État, de vous-même,
Me détourne le ciel de cette rage extrême!
On vous offre la paix, il vous faut l'accepter.

SYPHAX

Tu me conseilles donc à présent de traiter?
C'est qu'il ne s'agit pas seulement de ma vie,
Et tu préférerais qu'elle me soit ravie.
Va! je vois à présent où le bât te blessa,
Ce qui t'occupe ici, c'est ton Massinissa.
Je te comprends. Tu veux qu'il vive et que je meure,
Je te vais apporter sa tête, tout à l'heure.

SOPHONISBE

Pourquoi m'insultez-vous ainsi? Qu'ai-je donc fait?
Je ne vous aimais pas, je l'ai dit en effet,
Mais était-ce bien là ma réelle pensée?
Certes, à celui dont j'étais la fiancée,

Mon cœur ne s'arracha pas sans quelque douleur.
Il s'y mêlait le souvenir d'un temps meilleur,
Le regret de ma ville et du toit de famille.
Comme de blanches nefs, mes yeux de jeune fille
Voyaient alors venir mes rêves en chantant.
Je ne vous fus jamais infidèle pourtant.
C'est la première fois qu'à mes lèvres remonte
Ce souvenir d'amour, que j'évoque à ma honte,
Qui dormirait, sans doute, encor dans le passé,
Sans ce triste entretien, qui me l'a retracé,
Et qui rouvre en nos cœurs une double blessure.
Je ne vous aime pas, ai-je dit. Suis-je sûre,
En vous parlant ainsi, de ne point me tromper?
Et l'obscure habitude a pu développer
En moi plus d'une forte et profonde racine.
Comme un lierre, enlaçant une tour en ruine,
Les sentiments, nés d'elle, ont pu couvrir l'amour.
Le fils, que j'ai de vous, de ses bras, chaque jour,
Réunit un peu plus notre malheureux couple.
Et tend, entre nous deux, leur attache si souple
Et si forte à la fois, que mon cœur attendri
Ne sait plus distinguer le père du mari,
Et trouvant en mon fils plus d'un trait de vous-même,
Ne peut haïr en vous tout ce qu'ailleurs il aime!

SYPHAX

Sophonisbe, combien vous me faites de mal!
Oui, je le sais, je suis grossier, souvent brutal.
Contre toutes les lois mon instinct se rebelle,
Mais je vous trouve si désirable et si belle,
Que me connaissant vieux, à vous plaire impuissant,
La colère et l'amour m'empoisonnent le sang.

Je vous menace, puis je pleure et je supplie,
Je vais et je reviens, honteux de ma folie,
Changeant, lâche, cruel, astucieux, jaloux,
Sans pouvoir me résoudre à renoncer à vous.
Je n'ai souci de mes serments, ni de Carthage,
Je suis votre captif, votre époux, votre ôtage,
J'ignore le scrupule et je ris du remords,
Pourtant, vous n'avez qu'à me tirer sur le mors
Pour me faire écumer de sang rouge et de bave.
Que vos chères mains sont dures à votre esclave,
Sophonisbe! Voyez Syphax à vos genoux.
Soyez compatissante. Aimez-moi. Voulez-vous?
Vous ne répondez pas, et ce triste silence
Me dit éloquemment ce qu'il faut que je pense.
Je n'ai plus rien à faire ici dorénavant.
Adieu! Ne craignez plus de me revoir vivant.

SOPHONISBE

Ne partez point, si la victoire est incertaine.

SYPHAX

Jouissez de ma mort qui brise votre chaîne!

SOPHONISBE

Sans vous, que deviendrai-je?

SYPHAX

Oubliez un vieillard!

SOPHONISBE

Sauvez-vous du trépas!

SYPHAX

Qu'il vienne sans retard!

(Syphax sort précipitamment.)

SCÈNE III

SOPHONISBE, LA NOURRICE

SOPHONISBE

Sur ma bouche mon cœur, hélas! n'a plus d'empire.
Il va combattre, et moi, je n'ai rien su lui dire
Que ces mots trop amers qui l'ont désespéré.

LA NOURRICE

Maîtresse, votre esprit peut être rassuré.
Tumultueux dans ses paroles, le Numide
Ne perd jamais l'instinct de ruse qui le guide.
Sans frein, passionné comme un fils du désert,
S'il cède à sa fureur, c'est qu'au fond il s'en sert.
Vous avez, à propos, fouetté sa colère.
Ce vaincu deviendra conquérant, pour vous plaire.

SOPHONISBE

Que tu me connais mal, nourrice, si tu crois
Que tous ces mouvements des peuples et des rois
Agitent de frissons ambitieux mon âme!
Nourrice, je ne suis rien qu'une pauvre femme,
Par le sort égarée au milieu d'une cour
Et pour qui la couronne est un fardeau bien lourd!
Aimante, toujours triste, impuissante à la haine,
Tu vois si je suis peu faite pour être reine.

LA NOURRICE

Vous régnez par la grâce exquise et la douceur.
Les pauvres gens d'ici voient en vous une sœur.

SOPHONISBE

Tous les malheureux sont de la même famille.
En vain, autour de moi, l'éclat d'un trône brille,
Ma tristesse me fait la plus pauvre d'entre eux.

LA NOURRICE

Aux jours mauvais succéderont des jours heureux.

SOPHONISBE

Et quel bonheur encor pourrais-je me promettre?
De sa pensée, au moins, l'esclave reste maître.
Moi, rien ne m'appartient dans mon cœur. J'ai cessé,
Depuis longtemps déjà, d'évoquer le passé,
Car, je le sens, de la terrasse, ma jeunesse
Me fait des signes, pour que je la reconnaisse,
Je sais qu'elle est vivante et guette mon retour.
Si le luth, qu'elle tient, chantait, tout mon amour
Se dresserait au son de ses cordes magiques,
Le jeune cavalier franchirait les portiques
Et, près de moi, viendrait s'asseoir comme autrefois,
Jeune, mélancolique et fier; ce fils de rois
M'adresse maintenant les plus amers reproches,
Mais ces choses, tantôt lointaines, tantôt proches,
Qui m'emplissent pourtant de trouble et de douceur,
Me semblent s'adresser à quelque jeune sœur
Dont l'âme, étrangement, dans sa forme ancienne,
En des temps plus heureux, hélas! était la mienne.
Mais, que dis-je? Ciel! où s'égare ma raison?
J'ai besoin d'oublier ma ville et ma maison.
Du mal du souvenir je ne suis pas guérie.
Tu vois jusqu'où m'emporte enfin la rêverie,
Puisqu'infidèle au joug, où le sort la plaça,
L'épouse de Syphax pleure Massinissa!

LA NOURRICE

Quoi! Madame. Ce traître à la cause africaine?

SOPHONISBE

Il ne mérite ni ton mépris ni ta haine,
Carthage n'avait pas d'ami plus dévoué.
Hélas! il s'est senti négligé, bafoué,
Traité comme un parent pauvre, dont on a honte,
Comme un proscrit, auquel on ne doit pas de compte,
Pour qui l'on peut manquer à la foi du serment
Et dont on peut briser le cœur impunément.
Lui, dès l'adolescence, entré dans notre armée,
Ah! s'il nous a trahis, c'est qu'il m'a trop aimée!...
Te souvient-il de lui? Malgré moi, bien souvent,
Je crois l'entendre encor chevaucher dans le vent,
Qui féconde, dit-on, ses rapides cavales.
Le bruit de leurs sabots me vient par intervalles.
Puis, sur l'écran du ciel, c'est d'abord, au midi,
Une mobile petite ombre qui grandit,
Si légère, qu'on la croirait aérienne,
Et qui tromperait une autre âme que la mienne;
Mais, tout de suite, moi, je l'ai bien reconnu.
Vite, ouvrez! car celui que j'aime est revenu.
De sel marin son vêtement est tout humide.
Entrez chez votre dame, ô beau prince Numide,
Votre royaume, maintenant, c'est notre amour,
Vous ne le perdrez point!... Il le perdit un jour.
Mon humble cœur était sa dernière richesse,
Hélas! on le priva même de ma tendresse.
Oubliant, près de moi, ses biens et son pays,
C'était le pauvre, heureux de sa seule brebis;

Et le riche envieux est venu la lui prendre,
Mon père et le Sénat n'ont pas craint de me vendre.
Tu sais le reste. Enfin, que te dire de plus?
Syphax vint à Carthage, il me vit, je lui plus.
Mon amant n'était rien, en face de cet homme,
Qu'il s'agissait alors de détacher de Rome.
Sous un prétexte adroit, on le fit s'éloigner,
Et moi, pendant ce temps, on m'envoya régner,
Esclave couronnée et reine dérisoire.
Quant à Massinissa, tu connais son histoire,
Tu sais ce qu'il a fait et comme il s'est vengé.
C'est lui qui, dans Cirta, tient Syphax assiégé,
Montrant le peu que pèse, en face du génie,
Le formidable roi de la Mauritanie.
Il est là. Dans le mur, chaque coup de bélier
Sonne, en mon cœur, comme un reproche familier.
Je cherche, dans les bruits que la brise m'apporte,
A trouver quelque écho de sa tendresse morte,
Et, parfois, dans mon trouble, oubliant mon devoir,
Sentant qu'il est si près, je voudrais le revoir.
(Arrive un messager.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN MESSAGER, LE CHŒUR

LE MESSAGER

Femmes!

LE CHŒUR

Un messager arrive, hors d'haleine.

SOPHONISBE

Un messager, grands dieux!

LE MESSAGER

Où se trouve la reine?

SOPHONISBE

C'est moi. Que me veux-tu? Que viens-tu m'annoncer?

LE MESSAGER

Un grand événement qui vient de se passer.

SOPHONISBE

Est-ce le roi Syphax, mon époux, qui t'envoie?

LE MESSAGER

Non. Syphax ne peut plus vous donner cette joie.

SOPHONISBE

Où se trouve-t-il donc, à présent?

LE MESSAGER

Chez les Morts!

SOPHONISBE

Ciel! Qu'entends-je?

LE MESSAGER

Le roi n'est plus.

SOPHONISBE

O remords!

C'est moi qui l'ai tué!

LA NOURRICE

C'est impossible, ô reine!

Cet homme s'est trompé. Le roi nous quitte à peine.

LE MESSAGER

Le malheur vint avec tant de rapidité,
Que cela peut paraître un rêve, en vérité.

Lorsque le roi sortit, je veillais près des portes :
Il regardait, d'en haut, manœuvrer les cohortes.
Tout à coup, dans ses yeux, un grand éclair passa,
Il avait reconnu le roi Massinissa.
Je ne sais quelle rage, à cet aspect, l'enflamme.
Il tire son épée, en inspecte la lame,
Puis, d'un élan terrible, il bondit sur le pont.
Nos soldats effarés, sans savoir ce qu'ils font,
Se précipitent, en grand désordre, à sa suite.
Je cours. Quelques Romains, d'abord, prennent la fuite,
Puis, se ressaisissant, font cercle autour de lui,
Il en abat plusieurs. Son glaive, qui reluit,
Ainsi que la clarté de son casque de cuivre,
Encore un peu de temps nous permet de le suivre,
Mais les rangs épaissis l'obligent à l'arrêt,
Il se débat longtemps, puis plonge et disparaît,
Comme un nageur sans force au sein de l'eau profonde.
Nous, pour le secourir, sommes trop peu de monde,
Et même nous serions enveloppés bientôt
Sans les renforts soudains qui nous viennent d'en haut.
Malgré tout, l'ennemi nous force à la retraite.
Il nous suit pied à pied, nous refoule et s'apprête
A s'emparer du pont, que nul n'ose couper.
Je réussis enfin, pourtant, à m'échapper
Pour venir vous porter la nouvelle effrayante.
Reine, Syphax n'est plus et vous voilà régente.
Venez donc sur nos murs vous montrer aux soldats.
Mais quel tumulte affreux éclate par là-bas?

(Des femmes échevelées se précipitent sur la scène.)

SCÈNE V

LES MÊMES, UN NOUVEAU MESSAGER

LE NOUVEAU MESSAGER

Fuyez, femmes, fuyez! ou bien vous êtes mortes!
Car déjà l'ennemi vient de forcer les portes,
Que n'ont pas pu fermer les derniers combattants.
Fuyez, fuyez, hélas! s'il en est encor temps!

SOPHONISBE

Fuir?... Où voulez-vous fuir? Devant tant de ruines,
Nous n'avons de recours qu'aux puissances divines!

(Sophonisbe se jette au pied de la statue tutélaire du dieu de Cirta, et toutes les femmes agenouillées l'entourent.)

(Rideau.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHONISBE, LA NOURRICE

SOPHONISBE

Non, non, n'insiste pas, je ne veux pas le voir.

LA NOURRICE

Il le faut cependant, car c'est votre devoir.
Nos jours, nos libertés dépendent de cet homme.
Vous pouvez tout sur lui, comme il peut tout sur Rome,
Refuserez-vous donc enfin de nous sauver?

SOPHONISBE

Comment, hélas! veux-tu que j'aille le trouver,
Quand mon époux est mort par sa faute et la mienne?
De quel sujet faut-il qu'ici je l'entretienne?
Et sur quels arguments compter pour l'émouvoir?
Nourrice, à ton avis, puis-je lui laisser voir,
Par une indignité honteuse, que je l'aime?

LA NOURRICE

Et pourtant, vous l'aimez!

SOPHONISBE

Eh! le sais-je moi-même?
Dans le trouble où je suis, sais-je ce que je veux?
Que si je t'en ai fait de coupables aveux,
J'en réprouve, à présent, l'odieuse folie.
Je ne puis plus l'aimer, il faut que je l'oublie.

Si tout à coup il paraissait, farouche et beau.
Si ses yeux, allumés comme un double flambeau,
Répandaient en mon cœur le feu dont je fus ivre,
Le passé, malgré moi, soudain, pourrait revivre,
Et qui sait, dans l'affreux vertige, si mes sens,
Emportant ma raison et mes nerfs impuissants,
Désemparés déjà par l'horrible tourmente,
N'iraient pas me jeter vers lui, comme une amante?

LA NOURRICE

Et quand cela serait; quel mal y verriez-vous?
De la captivité vous nous sauveriez tous.
Quel devoir vous retient? N'êtes-vous donc pas veuve?
Repousser le salut, qui s'offre, serait preuve
Et de légèreté criminelle et d'orgueil.
N'allez-vous donc penser qu'à votre propre deuil,
Quand, de tous les côtés, l'infortune nous presse?
Il n'est plus un moment à perdre : pleurs, caresse,
Supplications, tout, il faut tout employer
Pour ressaisir son cœur et pour l'apitoyer.
Faut-il qu'en ce moment, reine, je vous rappelle
Le triomphe, que suit la prison éternelle?
Le triomphe! évoquez l'horrible vision
De cette marche à pied derrière Scipion,
Évoquez cette foule ignoble, qui se presse,
Avide de jouir mieux de votre détresse;
Votre fils, de vos bras à tout jamais ravi,
Heureux encor, s'il meurt assez tôt, car s'il vit,
Ce sera pour traîner un lourd poids de misère,
Personne ne pourra lui parler de sa mère,
En gardera-t-il même un souvenir obscur?
Reine, il est si petit, son sort sera si dur!

Dans un âge si tendre, on oublie assez vite,
Et vous ignorerez en quels lieux il habite.
Tout ce que vous saurez sur le pauvre orphelin,
C'est qu'il souffre, c'est qu'il a froid, c'est qu'il a faim.
C'est qu'il sert quelque part un fier et rude maître,
Qui le laisse sans pain et le frappe peut-être.
N'aurez-vous pas pitié de lui, de vous, de nous?
Faut-il que je me traîne, hélas! à vos genoux?
Pour vous faire abjurer cet étrange scrupule?
Quand on peut tout sauver, se peut-il qu'on recule?
S'il vous faut un motif d'agir plus glorieux,
Qui vous puisse excuser, même à vos propres yeux,
De ce que vous croyez être une défaillance,
D'assez grands intérêts pèsent dans la balance,
Car le sort de l'Afrique est tout entre vos mains,
Et si Massinissa rompt avec les Romains,
Il peut, dans votre amour, puiser tant de courage,
Qu'il change la fortune et relève Carthage!

SOPHONISBE

Tu veux que j'aille voir Massinissa; j'irai,
Tout ce que tu me dis m'émeut, me semble vrai.
Pourtant, je n'ose plus regarder dans mon âme,
De peur d'y découvrir un sentiment infâme.
Mon cœur à t'écouter trouve trop de plaisir,
Je voudrais consulter les dieux avant d'agir.

LA NOURRICE

Oui, rentrez, car j'entends des pas dans l'avenue.
Si c'est Massinissa, vous serez prévenue.

(Sophonisbe rentre dans les appartements. La nourrice attend, en se dissimulant près de la porte, l'arrivée de Massinissa et de Narbal.)

SCÈNE II

MASSINISSA, NARBAL

NARBAL

Eh bien, après ce coup incroyable, inouï,
Et dont ainsi que moi vous êtes ébloui,
Seigneur, vous plaindrez-vous toujours de la fortune?

MASSINISSA

Sa faveur m'épouvante, elle m'est importune,
J'ai dépassé le but, je ne l'ai pas atteint.
Je sers, à mon insu, quelque immense destin,
Tout, dans mon aventure, est trop grand pour un homme,
Croyant agir pour moi, j'ai travaillé pour Rome.

NARBAL

Conquérir, en deux mois, deux États importants,
Vous auriez pu plus mal employer votre temps!

MASSINISSA

Que j'abandonnerais mes royaumes sans peine,
Pour revivre les jours, où, simple capitaine,
Sans suite, dans Carthage, en riant, je rentrais.
Que l'existence alors avait pour moi d'attraits!

NARBAL

Je ne puis que sourire à des mélancolies,
Qu'un autre, en cet instant, taxerait de folies.

MASSINISSA

Oh! tu peux l'appeler du nom que tu voudras,
C'est cet amour, pourtant, qui dirigea mon bras.
Et crois-tu donc vraiment, si j'ai, toi qui me railles,
Couru tant de périls, forcé tant de murailles,

Si j'ai tant intrigué, si j'ai tant combattu,
Que ç'ait été calcul, que ç'ait été vertu,
Que ç'ait été l'espoir de gagner un royaume,
Moi, que contenterait une hutte de chaume!
Non, non, de tels motifs n'auraient pu me mouvoir.
Si j'ai fait tout cela, c'était pour la revoir!
Me voici, maintenant, au seuil de sa demeure,
Maître de son destin, hélas! maître de l'heure,
Et pourtant plus ému, plus tremblant que jamais,
N'osant plus me montrer à celle que j'aimais.

NARBAL

Qui? Sophonisbe? Elle est maintenant votre esclave.

MASSINISSA

Ah! sans doute, elle va croire que je la brave.
Dans tout ce que j'ai fait, je n'ai su que trahir.
Hélas! son noble cœur ne peut que me haïr.

NARBAL

Seigneur, vous reverrez bientôt votre princesse,
Mais, en la revoyant, songez que le temps presse.
Vous devez, comme moi, connaître les Romains.
On ne retire pas aisément de leurs mains
Les illustres captifs, que leur livre la guerre.
Leur magnanimité ne me rassure guère,
Et s'ils vous donnent des royaumes, cependant,
C'est pour que vous les leur gardiez, en attendant.
Lorsqu'ils se sentiront de force à les reprendre,
Ils vous inviteront poliment à les rendre.
Pour la reine, ils voudront l'emmener. Scipion
Veut, par un très grand coup, frapper l'opinion.
Il a, pour rétablir son prestige qui croule,
Besoin que son triomphe éblouisse la foule.

Et par son éclat même oblige le Sénat
A lui conférer plus de pouvoirs qu'il n'en a.
Songez à l'effet, sur Rome républicaine,
De monarques déchus, qu'après son char on traîne.
Il n'est vil plébéien qui ne pense avoir droit,
En l'insultant, à s'estimer plus grand qu'un roi.
On me dit que Syphax est mort. Je m'en étonne.
Comment ne s'est-on pas saisi de sa personne?
Quels stupides soldats ont pu faire le coup?
Ce procédé ne leur ressemble pas beaucoup.

MASSINISSA

Penses-tu qu'ils voudraient me faire cette offense,
A moi, leur compagnon de lutte?

NARBAL

Je le pense.

MASSINISSA

Au nom de l'amitié, j'irai les supplier.

NARBAL

Ils vous conseilleront doucement d'oublier.

MASSINISSA

Je leur raconterai notre cruelle histoire.

NARBAL

Vous parlerez d'amour, ils parleront de gloire.

MASSINISSA

Scipion, Lélius...

NARBAL

Sont des hommes charmants,
Mais chez qui le devoir prime les sentiments.
Vous parlez, eux et vous, des langues étrangères,
Et la leur ne fournit que syllabes légères

Qui laissent dans l'esprit comme un doute moqueur,
Pour exprimer nos plus grandes peines de cœur.

MASSINISSA

C'est assez torturer mon cœur qui déjà saigne.
Vois la reine, Narbal, dis-lui qu'elle me plaigne,
Que son regret m'a fait l'allié des Romains,
Que j'ai, pour la revoir, fait beaucoup de chemins,
Et que pourtant je pars et pour jamais loin d'elle,
Victorieux, désespéré, toujours fidèle
Et n'attendant plus rien...

(Entre Sophonisbe. Narbal se retire discrètement pour revenir à la fin de la scène.)

SCÈNE III

LES MÊMES, SOPHONISBE

SOPHONISBE

Ah! Seigneur, vous partez!
Vous qui m'avez jadis montré tant de bontés,
Si vous m'abandonnez aussi dans ma détresse,
A quel autre que vous faut-il que je m'adresse?
Considérez l'état où le sort nous a mis :
Je n'aperçois partout qu'armes et qu'ennemis.
Mais vous, il fut un temps où vous m'avez connue,
Tout chez nous souriait à votre bienvenue.
Si d'autres temps depuis ont succédé moins doux,
Ils furent douloureux pour d'autres que pour vous.
D'où que parte le trait, dont le coup nous accable,
Il faut avoir pitié quelquefois du coupable.

Son cœur se brise aussi souvent du mal qu'il fait,
Mais quand il souffre, lui, personne ne le sait,
Car la victime seule a le droit de se plaindre;
Quant à l'autre, il lui faut sans cesse se contraindre
Et cacher, sous le masque et sous des yeux d'orgueil,
La misère de sa pensée et de son deuil.
Quoi qu'il en soit, seigneur, vous pouvez me maudire,
Vous pouviez vous venger, je n'avais rien à dire.
J'accepte votre arrêt quel qu'il soit en tremblant.
Mon père vous a fait un outrage sanglant
Et si j'en ai souffert, du moins, j'en fus complice
Et responsable. Ainsi, que mon sort s'accomplisse.
Je ne proteste point, ni ne veux murmurer,
Le malheur ne me surprend pas. Je sais pleurer.
Mon âme, où pour jamais la joie est abolie,
N'attend plus que ruine et que mélancolie,
Ne voit dans le chagrin qu'un hôte familier
Et ne veut plus penser au bonheur oublié.
Si pourtant, en ce jour tragique, je l'évoque,
Si mon cœur, malgré moi, vous parle d'une époque,
Où, sans être liés par l'austère devoir,
Nous pouvions librement nous aimer et nous voir,
C'est avec cette obscure et tenace espérance
Que, touché de ma chute, ému de ma souffrance,
Le fier Massinissa, lieutenant des Romains,
Ne voudra pas remettre en leurs cruelles mains,
Pour être le jouet d'une foule insensée,
Celle qu'il appela du nom de fiancée.

MASSINISSA

Que je vienne, moi si soumis, vous opprimer!
Sophonisbe, ai-je pu cesser de vous aimer?

Si je vous fis pleurer, vous qui séchiez mes larmes,
Ce fut pour m'étourdir au fracas de mes armes;
Partout j'ai répandu la ruine et l'effroi,
Dans l'égoïste espoir qu'on vous parle de moi.
J'avais tant de chagrin, j'étais si las de vivre!
L'amour m'a pris comme un malheureux, qu'on enivre
Dans les tavernes, pour tenter un mauvais coup.
J'étais né pour causer la perte de beaucoup.
Ni les conquêtes, ni les fanfares de guerre
N'ont pu me consoler de vous, ni me distraire.
Rentré dans mes États, sur des monceaux de morts,
Je me suis enrichi seulement de remords.
Au bout d'un grand chemin de gloire et d'infamie,
Voici que je vous trouve enfin, ma douce amie,
Et je puis rapporter à votre cœur changeant
Ce cœur toujours fidèle et toujours indigent,
A qui manque, en l'éclat imposteur, dont il brille,
Le doux accueil, que vous lui faisiez, jeune fille,
Lorsque votre tendresse était son chaud abri.
Ah! je possédais tout, lorsque j'étais proscrit.
Mais régner solitaire et sur un peuple immense,
C'est alors que l'exil véritable commence.
Pour m'implorer, vous vous jetez à mes genoux.
C'est à moi de tomber aux vôtres. M'aimez-vous?
Tout à l'heure, quand vous parliez, je crus entendre
Votre bouche exhaler un reproche si tendre,
Qu'il semblait que ce fût sur l'accent d'autrefois.
Hélas! j'ai désappris l'amour et votre voix,
Et le rude latin, qu'on parle en mon armée,
Me rend si doux le son de notre langue aimée,
Que mon cœur, tantôt trop crédule à ses désirs,

Interprète à son gré certains de vos soupirs,
Tantôt se souvenant de sa longue souffrance,
Craint de s'abandonner trop vite à l'espérance!

SOPHONISBE

Hélas! seigneur, je viens de perdre mon époux,
Et s'il a succombé, c'est à cause de nous.
Je n'ai pas eu le temps de lui donner des larmes,
Que déjà vous venez m'entourer de vos armes.
Cirta tombe. Carthage est en deuil. Nos fossés
Sont remplis maintenant de morts et de blessés.
De tant d'horribles maux je suis l'auteur peut-être.
Permettez que je puisse enfin me reconnaître.
Ayez un peu du moins pitié de mon émoi!
Voulez-vous qu'en l'instant je ne pense qu'à moi?
Hélas! penser à vous, c'est penser à moi-même!
Ne me demandez pas, seigneur, si je vous aime,
Que pourrais-je répondre? Et ne voyez-vous pas
Que, les yeux tout remplis d'images du trépas,
Et dans le désarroi sanglant de nos défaites,
J'oublie, à vous revoir, le mal que vous me faites?
Pourquoi me tourmenter de vaines questions?
Rien ne reste de ceux que jadis nous étions.
Je suis votre captive et vous êtes mon maître,
C'est l'arrêt du destin. Je veux bien m'y soumettre,
Disposez donc de moi, car je vous appartiens,
Je ne chercherai point à rompre mes liens,
Jusqu'au fond du désert, emportez votre proie,
Mais n'en exigez point une honteuse joie.

MASSINISSA

Ah! ne prononcez plus de ces mots odieux.
Vous, mon esclave et moi, votre maître, grands dieux!

Que la réalité, madame, est différente !
Je ne suis devant vous qu'une effigie errante,
Une ombre douloureuse, un somnambule, un fou,
Et qui, depuis longtemps, marche sans savoir où.
Non, non, vous ne pouvez vous dire ma sujette,
L'ombre commande-t-elle au corps qui la projette?
Je suis vôtre. Voici mes mains. Attachez-les
Et puis, emmenez-moi, vous-même, où vous voulez.

SOPHONISBE

Tant de bonté m'émeut plus que je ne peux dire.
Mais, hélas ! mon destin, seigneur, en devient pire.
Peut-être que des fers m'eussent été plus doux,
Qu'un affranchissement qui m'éloigne de vous,
Puisque le seul effet d'une bonté si rare
Est de me rappeler qu'ici tout nous sépare.

MASSINISSA

Pouvez-vous prononcer un si cruel arrêt?
Votre âme, j'en suis sûr, le réprouve en secret.
Je serais loin de vous et vous seriez l'absente?
Est-il possible enfin que votre cœur consente,
Après cette rencontre, à ce déchirement?
Où, dans quelle contrée et quel lointain moment,
S'il faut qu'hélas ! encor vous me soyez ravie,
Reverrai-je en vos yeux le flambeau de ma vie?

SOPHONISBE

Ah ! ne m'entraînez pas jusqu'à la trahison.
Je vous aime ! Mon cœur égare ma raison.

MASSINISSA

Eh bien ! réunissons tous deux nos mains parjures,
Venez, et que l'amour mélange nos souillures.

SOPHONISBE

J'ai trahi mon amant, j'ai trahi mon époux.
La veuve de Syphax est indigne de vous.

MASSINISSA

Pour soulager l'ennui de mon âme meurtrie,
J'ai saccagé l'Afrique et livré ma patrie.

SOPHONISBE

Nos cœurs étaient si purs et si nobles pourtant!

MASSINISSA

Que sont-ils devenus, nos beaux rêves d'antan?

SOPHONISBE

Tout s'est enfui, tout s'est écroulé, par ma faute.

MASSINISSA

Non, ces misères ont une source plus haute,
Car, lorsque l'avenir des peuples est en jeu,
Les pauvres volontés humaines comptent peu.
Le Destin, dans nos cœurs, en ces moments, s'installe
Et donne à nos pensers une pente fatale.

SOPHONISBE

Il nous a séparés tous deux.

MASSINISSA

Qu'il soit béni,
Si sa main, qui nous sépara, nous réunit!

SOPHONISBE

Le chemin qu'il nous ouvre est celui de ma honte.

MASSINISSA

Je vous ai retrouvée et rien autre ne compte.

SOPHONISBE

Un jour viendra, seigneur, vous rougirez de moi.

MASSINISSA

J'envelopperai tout dans mon manteau de roi.

SOPHONISBE

Honte à mon triste cœur qui me rend ainsi vôtre!

MASSINISSA

Gloire à l'amour très fort, qui nous rend l'un à l'autre!

(Cris au dehors : « Vive Scipion! »)

SOPHONISBE *écoute, puis tressaille.*

Entendez-vous? La foule acclame Scipion.

MASSINISSA

Oui, j'entends, je comprends. Derrière le lion,
La louve et ses petits s'avancent, pleins de rage.
Ainsi, pour vous sauver de l'affreux esclavage,
Je ne vois qu'un moyen qui me serait très doux,
Ma Sophonisbe, il faut que je sois votre époux.
Il le faut, votre bouche, en vain, hélas! proteste,
Votre cœur y consent malgré vous, et, du reste,
Mille nécessités nous en font une loi.
A quel titre aussi bien viendriez-vous avec moi,
Seule femme au milieu de nos rudes Numides?
Avant que de partir pour mes sables arides,
Allons, ma bien-aimée, allons sur cet autel,
Nous jurer par avance un amour immortel.

(S'adressant aux soldats qui entrent.)

Soldats, soyez témoins que je choisis pour femme
La reine Sophonisbe et que je la réclame,
Que je la défendrai, les armes à la main,
Comme mienne, devant tout le peuple romain!

(Rideau.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

SCIPION, LÉLIUS

SCIPION

Ainsi, déployant une insolence sereine,
Massinissa, dis-tu, vient d'épouser la reine.
Et ce modèle du soldat discipliné,
A peine touche-t-il au sol dont il est né,
Que son sang africain, tout à coup, se révèle
Et le montre à la fois héroïque et rebelle.
Ou plutôt il s'essaie à la rébellion,
Félin apprivoisé, qui redevient lion,
Et dont les jeunes dents commenceraient à mordre,
Si par un prompt remède on n'y mettait bon ordre.

LÉLIUS

Son acte, je l'avoue, est d'un jeune insensé,
Mais on doit quelque égard à son brillant passé.
Ce soldat, à qui nous prêtions notre science,
Sort d'une race encor voisine de l'enfance.
Crois-moi donc, Scipion, soyons très indulgents.

SCIPION

Est-ce le bon moyen sur ces sortes de gens?
N'interprètent-ils pas l'indulgence à faiblesse?
Baisent-ils pas plutôt toute main qui les blesse?

LÉLIUS

Ne nous y fions pas. C'est un homme de cœur,
Fier, susceptible, droit, et que pique l'honneur.

SCIPION

L'honneur, cher Lélius, selon les lieux varie.
C'est la sainte fierté, racinée et fleurie
Dans la soumission aux règles du devoir,
Mais ces règles, ces lois, où les apercevoir
Dans ces sociétés numides, vagabondes,
Qui se déforment au gré du sable et des ondes?
Et quel lâche lien peut rattacher entre eux,
Ces tourbillons humains de cœurs aventureux,
Pirates du désert, populations viles,
Qui n'ont jamais bâti de maisons ni de villes,
Et dont les dieux lointains, sans profil familier,
Se laissent, sans nul doute, aisément oublier.
Les hommes, sans les lois, sont à peine des hommes
Et chez eux, Lélius, tout ce qu'ici tu nommes
L'honneur et le devoir n'est, sous de si grands mots,
Que l'obscure fierté qu'on prête aux animaux.
La brute n'est pas fière, elle n'est que farouche,
Elle aspire à sa proie et si quelque autre y touche,
Elle enfle la narine et hérisse le crin,
Soumise sous les coups, terrible à qui la craint.
Mais nous, chiffres vivants d'une longue série,
Notre gloire tient à celle de la patrie.
Nous travaillons ensemble à ce grand monument
Où doit, dans l'avenir, luire éternellement,
Sur les hommes rendus à l'unité première,
Notre libre idéal de droit et de lumière.

Nos os tressailliront d'orgueil dans leur tombeau,
Quand les peuples, groupés autour de ce flambeau,
Et n'ayant plus entre eux de fossé ni de haine,
Acclameront partout la grande paix romaine!

LÉLIUS

J'admire tes raisons, mais serions-nous prudents
D'arracher au lion ce qu'il tient à ses dents,
Car enfin, entourés ici comme nous sommes,
Contre tant d'ennemis, nous avons bien peu d'hommes.
Et si Massinissa voulait nous déloger,
Nous pourrions d'ici peu nous trouver en danger.
Mieux vaudrait, en ce cas, fermer les yeux peut-être.

SCIPION

Eh! pour agir ainsi, je ne suis pas le maître!
Vois-tu, d'ici, le bruit fait par mes ennemis,
Si l'on savait, là-bas, que je me suis permis,
Pour la première fois, au mépris de l'usage,
Et pour favoriser un pareil mariage,
Qui mêle au sang numide un sang carthaginois,
De priver les Romains d'un de ces beaux convois,
Tels qu'ils n'en ont pas vu, depuis longues années,
Avec des majestés royales enchaînées.
Des furieux iraient démolir ma maison,
Pour écraser, sous ses pierres, ma trahison.
J'aurais beau leur montrer mes titres de victoire,
Personne, un seul instant, ne voudrait plus y croire.
Et, du reste, avouons que, sous un autre aspect,
Un tel acte serait fatalement suspect.
Réfléchis, en effet, qu'au point où sont les choses,
Nous risquons à sévir moins que tu ne supposes,

Car, enfin, si ce beau mariage est conclu,
Massinissa, pour nous, est à jamais perdu.
La fille d'Asdrubal l'ôte à notre alliance.
Tu vois donc qu'il ne nous reste plus qu'une chance :
L'étonner, le dompter, lui rabaisser le front,
Et lui faire sentir le mors et l'éperon.

LÉLIUS

Et s'il résiste?

SCIPION

Eh bien, j'ai des moyens encore.
J'agirai sur la reine. Un détail qu'elle ignore
Pourrait modifier bientôt ses sentiments
Et me débarrasser de ces fâcheux amants.
Oh! je n'ai pas l'espoir que notre homme recule,
Mais la femme toujours garde quelque scrupule,
Et si Massinissa ne pare pas le coup,
Le moyen sera bon et j'y compte beaucoup.
Enfin, plus nous tardons, plus son audace est grande.
Va le chercher. Dis-lui que son chef le demande.

LÉLIUS *fait quelques pas vers la sortie et revient ayant aperçu Massinissa.*

Il n'en est pas besoin. Je l'aperçois venir.
Lui-même a deviné votre juste désir.
Je m'en vais, je vous laisse avec lui.

SCIPION

Non, demeure.
Ta présence peut m'être utile, tout à l'heure.
Mais, tranquillise-toi, je saurai sur quel ton
Parler.

(Entre Massinissa.)

SCÈNE II

LES MÊMES, MASSINISSA

SCIPION

Eh bien, héros très cher, que me dit-on?
C'est à me demander si je rêve ou je veille,
Nous marchons, avec toi, de merveille en merveille,
L'esprit le plus rapide a peine à concevoir
Ce qu'en si peu de temps ton bras nous a fait voir,
Et s'il faut dire enfin tout ce que je soupçonne,
Tu dois être le dieu de la guerre en personne,
Je ne m'explique pas les choses autrement.
Nous te quittons, voici deux heures seulement,
Tu pars en éclaireur, avec notre avant-garde.
Autour de moi, le camp délibère et regarde
Ce gouffre, ces rochers aux géantes parois.
Chacun de nous se dit : « En voilà pour six mois
Devant Cirta, pourvu que Mars nous favorise ».
Et, quand nous arrivons, toi, tu l'as déjà prise.
Mieux encor, poursuivant le cours de tes exploits,
Et passant par-dessus les barrières des lois,
Prenant d'assaut les cœurs, comme tu prends les villes,
On te trouve, posant déjà tes pieds tranquilles,
Dans le lit de celui que tu dépossédas.
Sur le sein de Vénus dort le dieu des soldats!
Méprisant du mari les colères jalouses,
Tu vois la reine, tu la séduis, tu l'épouses.
Peut-être eût-il été courtois d'attendre au moins
Que Lélius et moi te servions de témoins.

Notre vieille amitié vaut bien qu'on la consulte.
Nous tenir à l'écart, n'est-ce pas une insulte?
D'autant qu'en qualité de tutrice du roi,
Rome sur l'épousée avait bien quelque droit.
Ne crains-tu pas, en entassant tant de victoires,
Que leur éclat se brouille un peu dans nos mémoires
Et veux-tu que les gens te célèbrent, entre eux,
Moins comme un grand guerrier que comme un amoureux?
Mais, peut-être, après tout, Lélius exagère.
Un héros n'agit pas de façon si légère,
Le bruit doit être faux.

MASSINISSA

Lélius t'a dit vrai.
Sophonisbe est ma femme et je la défendrai
De tes prétentions et de ton ironie.

SCIPION

Moi, te railler! que ma mémoire soit honnie,
Si jamais tel penser est entré dans mon cœur.
Mais je t'aime et te parle avec la bonne humeur,
L'enjouement cordial et la simple franchise,
Que la fraternité des armes autorise.
Souviens-toi. T'avons-nous pris comme un étranger?
Tout nous était commun, le travail, le danger,
Et nous vivions dans une intimité constante.
Que de moments passés ensemble sous la tente!
Remuant mes pensers, aussi bien que les tiens,
Tu refaisais mes plans dans nos longs entretiens.
C'est toi qui, dès le temps de la guerre d'Espagne,
Me donnais le conseil de faire ici campagne.
De l'Afrique tu m'as enseigné le chemin :
En ce temps tu pensais, tu sentais en Romain.

Se peut-il qu'au soleil, comme la cire, fonde
Un sentiment qui fit ton âme si féconde!
Peux-tu donc oublier notre vieille amitié?
Qui préfère l'amour n'est Romain qu'à moitié.
Va, sortant du chemin servile où tu t'égares,
Abandonne l'amour à ces tribus barbares,
Toutes mûres déjà pour l'asservissement.

MASSINISSA

Barbares, si tu veux, nous pensons autrement
Et nous ne mettons pas nos cœurs à la torture,
Pour devenir plus beaux et plus grands que nature.
Tout simples, tout unis, tout vrais et sans détour,
Nous plaçons l'amitié, chez nous, après l'amour,
Et si les sentiments sont d'un autre ordre, à Rome,
Je ne suis pas Romain, Scipion, je suis homme.
Vous avez été tous, pour moi, de bons amis,
Mais je vous ai tenu ce que j'avais promis.
Nous combattrons, si tu le veux, encore ensemble,
Mais j'ai droit de penser à mon cœur, ce me semble,
Je t'ai livré l'Afrique et j'ai conquis Cirta.
Gardez tout et prenez, au besoin, mon État,
Je ne réclame rien, et pour prix de mon aide
Je veux la reine; quant au reste je le cède.

SCIPION

Tu veux donc disposer, à ton gré, du butin?

MASSINISSA

Auriez-vous pris, sans moi, la ville, ce matin?

SCIPION

Tu l'as prise, c'est vrai, mais avec quelle troupe?

MASSINISSA

Avec mes cavaliers, portant les tiens en croupe.

SCIPION

Donc avec mes soldats, comme mon lieutenant.

MASSINISSA

Je ne te connais plus pour mon chef, maintenant.

SCIPION

Manque donc au serment et trahis, si tu l'oses.

MASSINISSA

A ton service, j'ai trahi bien d'autres causes.

LÉLIUS

Non, non, tu prends plaisir à te calomnier.
Rome n'a jamais eu de plus loyal guerrier.
Elle a su te prouver son estime, je pense.

MASSINISSA

Qu'elle me laisse donc la seule récompense
A laquelle mon cœur attache quelque prix.

SCIPION

Te l'accorder serait te marquer son mépris;
En te la refusant, Rome prend ta défense.

MASSINISSA

Rome me traite donc comme un être en enfance?

SCIPION

Tu te conduis comme un enfant en ce moment.

MASSINISSA

On ne me fait jamais d'outrage impunément.
Carthage osa, de même, écarter ma demande.

SCIPION

Explique-toi moins haut, de peur qu'on ne t'entende.

MASSINISSA

L'Afrique, en m'entendant, pourrait bien se lever.

SCIPION

Ton appel jusque-là ne peut plus arriver.

MASSINISSA

Tu menaces, après d'inutiles amorces!

SCIPION

Je saurai m'assurer de toi, si tu m'y forces!

MASSINISSA

Et qui t'assurera ta conquête, sans moi?

SCIPION

Qui m'en assurera? La surprise, l'effroi,
Disséminés au loin par ma petite armée,
Qui, devançant, partout, même la Renommée,
Semble innombrable, tant elle frappe de coups
Dont la rapidité les déconcerte tous.
Mais je vois qu'au surplus il faut que je m'explique.
Je ne suis pas venu pour conquérir l'Afrique,
Mais pour y ramener Annibal seulement
Et l'y vaincre. C'est tout, du moins pour le moment,
Et c'est assez. De quoi s'agissait-il, en somme?
De rendre la mer libre et de délivrer Rome.
Carthage étouffera bien vite dans son port,
Carthage, sans vaisseaux, est vouée à la mort.
Pourquoi sacrifier une existence humaine
Pour un but où le temps, sans effort, nous amène?

MASSINISSA

Vous êtes les plus forts, je m'incline, mais toi
Que j'ai servi loyalement, en qui j'eus foi,
Et que je n'ai pas cru capable d'imposture,
Vas-tu récompenser d'une mortelle injure
Mon dévouement fidèle et désintéressé?
Laisse-moi Sophonisbe et, si je t'ai blessé,

Accuses-en l'amour que j'ai conçu pour elle.
C'est cet amour, qui seul peut me rendre rebelle,
Comme de tout le reste il peut me consoler.
(Sophonisbe entre, écarte de la main Massinissa qui, affolé, s'avance vers elle, et elle va droit à Scipion.)

SCENE III

Les Mêmes, SOPHONISBE

SOPHONISBE

J'ai, seigneur, entendu vos voix se quereller
Et sentant que j'en suis cause, je suis venue.
Votre grande bonté, seigneur, est si connue!
On en conte partout mille traits si touchants :
C'est un père, à qui vous renvoyez ses enfants,
Un jeune prince, qui vous doit sa fiancée,
Et la rançon, en dot, entre ses mains laissée.
Cent exemples pareils et qu'on ne sait pas tous
Éclairent le chemin qui vous mena vers nous.
Ils ont fait plus de mal à ma pauvre patrie
Que vos victoires, dont sa fortune est meurtrie.
Si nos amis nous ont laissés à l'abandon,
C'est que vous connaissez l'art divin du pardon,
C'est qu'avant de nous vaincre à la force des armes,
Vous savez apaiser les cœurs, sécher les larmes,
Faire derrière vous les moissons refleurir.
Moi seule, ne pourrai-je, hélas! vous attendrir?
Par quel crime ai-je pu mériter votre haine?
A tous ces grands conflits dont je porte la peine

Je n'ai participé rien que par mes douleurs,
Toute la trame en fut trempée avec mes pleurs.
Ma jeunesse, dans les chagrins, s'est consumée,
Moi, dont le rêve était d'aimer et d'être aimée,
Sans les cruels honneurs, dont j'ai traîné l'ennui,
Vous me pardonneriez aisément, aujourd'hui.
Le malheur à vos yeux est-il donc une faute
Telle, que la valeur, la vertu la plus haute,
Les services rendus ne la rachètent pas?
Massinissa vous prie et n'obtient rien, hélas!
Vous ne lui rendez pas sa déplorable épouse!
Pour la seconde fois, la fortune jalouse,
Par votre injuste arrêt, lui dérobe son bien.
Et pourtant je suis sienne et son cœur est le mien.
Nous nous aimions, seigneur, dès nos jeunes années,
Nous nous étions juré d'unir nos destinées.
Les dieux en sont témoins et nos nouveaux serments
N'ont fait que consacrer d'anciens engagements.

SCIPION

Votre malheur me touche et je voudrais, madame,
Que vos yeux puissent voir jusqu'au fond de mon âme.
Vous y découvririez une grande pitié
Que mon devoir de chef ne contient qu'à moitié.
Mais, si cruel qu'ici je doive vous paraître,
De tous mes mouvements je ne suis pas le maître.
J'en dois compte au Sénat, puis au peuple romain,
A moi-même, qui me condamnerais demain
Si je compromettais Rome, par imprudence.
Tant d'intérêts divers entrent dans la balance,
Que pour céder à l'un, je dois les peser tous.
Je vous libère, soit. Disposez donc de vous.

Si vous le désirez, je brise vos entraves.
Mais, avant d'arrêter des mesures si graves,
J'y ferai cependant une restriction.
Songez que le devoir commande à Scipion
D'étendre sur tous les captifs sa bienveillance,
Or, un autre a des droits qu'on passe sous silence,
Et ce serait agir, madame, injustement,
Que de déposséder, sans son consentement,
Un homme que le sort a mis sous ma tutelle.

(Appelant un garde, debout près de la porte.)

Garde, amenez Syphax. Qu'on le laisse avec elle!

SOPHONISBE

Quoi! Syphax est vivant?

SCIPION

Ne le saviez-vous pas?
Il est vrai que le bruit courut de son trépas.
Pourtant, si vous aviez mieux connu mon armée,
Vous vous seriez peut-être un peu moins alarmée.
Nul Romain, en effet, n'égorgerait un roi

MASSINISSA

Oui, quand, là-bas, on tue, on le fait de sang-froid,
Avec des procédés discrets, savants et rares.
Les Romains sont cruels, ils ne sont pas barbares.

SCIPION

Après ce entretien, que vous allez avoir,
Vous pourrez décider quel est votre devoir.
Quel que soit le côté qui rompra l'équilibre,
L'ordre sera donné pour qu'on vous laisse libre.

(Les gardes amènent Syphax, dont les mains portent des chaînes. Massinissa et Syphax se jettent un

regard plein de haine. Scipion fait signe à Massinissa, qui se décide à sortir.)
Sortons, Massinissa.

SCÈNE IV

SYPHAX, SOPHONISBE

SYPHAX

Vous ne me dites rien;
Vous voyez cependant quel état est le mien.
Les mains, que je vous tends, sont lourdes de mes chaînes,
Ma disparition et ma mort sont prochaines.
On me doit dans une heure emmener de ce lieu
Où je viens pour vous dire un éternel adieu.
Et vous, pendant ce temps, obstinée à vous taire,
Vous restez devant moi, les yeux fixés à terre,
Sans un élan affectueux, pourtant bien dû
Au malheureux, que son âpre amour a perdu.

SOPHONISBE

Laissez-moi. Laissez-moi. Je n'ai rien à vous dire.
Vengez-vous, ou souffrez qu'ènfin je me retire.
Mon cœur publiquement est profané pour vous,
Je n'ose vous donner encor le nom d'époux.

SYPHAX

Restez. Vous pâlissez. Vous redoutez mes plaintes.
Le violent Syphax vous inspire des craintes.
Rassurez-vous. Je suis bien vaincu. J'ai des fers
Et je suis écrasé des maux que j'ai soufferts.

J'ai beaucoup réfléchi sur mon sort et le vôtre,
Je sais tout et que vous me quittez pour un autre.
Je ne puis ni ne veux l'empêcher. Je le sais,
Mon opposition n'aurait pas de succès.
Le malheur a brisé mon ressort et ma force,
Je ne proteste point contre notre divorce.
Vivez, soyez heureuse avec Massinissa.
Si même dans la chute, où mon bonheur glissa,
Votre premier amour entra pour quelque chose,
Comme ce fut, sans le vouloir, je le suppose,
Syphax n'hésite pas à vous le pardonner.
Acceptez ce pardon, j'ai droit de le donner,
C'est le dernier présent que je puisse vous faire.
Il a son prix, puisqu'aussi bien il vous libère
Du remords et vous rend toute tranquillité.
Acceptez-le, sans honte et sans humilité,
Car, en vous le donnant, je vous paie une dette.
Que si vous vous croyez redevable, j'achète,
Pour le surplus, un titre à votre souvenir.
Souvenez-vous de moi qui, pour vous, vais finir
Mes jours dans un cachot, plus profond que la tombe.
Mais vous, qu'épargnera le sort où je succombe,
Donnez, de temps en temps, à votre vieux mari
Un souvenir sans trouble et pourtant attendri ;
Dites-vous, qu'enfermé dans les prisons de Rome,
Il ne fut, après tout, pas un si méchant homme,
Puisque, s'il eut parfois l'air de vous opprimer,
Il prouve, en vous quittant, qu'il savait vous aimer.

SOPHONISBE

Ah ! comment, à ce point, ai-je pu méconnaître
La tendresse la plus grande, qui soit peut-être ?

Votre sublimité m'écrase, me confond,
Et de mon traître cœur me fait toucher le fond.

SYPHAX

Non, Sophonisbe, non, je ne suis pas sublime.
Mais pourquoi vous aurai-je entraînée en l'abîme,
Où m'a précipité mon malheureux destin?
Dans le premier moment, je ne suis pas certain
De n'avoir pas rêvé, dans ma fureur jalouse,
De vous perdre, plutôt que de vous voir l'épouse
Du rival que mon cœur a le plus abhorré...
Et même, s'il vous faut tout dire, j'avouerai
Que je venais à vous, plein d'une aveugle rage.
Mais, en vous revoyant, j'ai perdu le courage
D'empoisonner d'un geste ou d'un mot odieux
L'amère volupté de ces derniers adieux.
Maintenant, écoutez encore une demande :
Je sais que pour mon fils votre tendresse est grande,
Mais il peut arriver, il arrive, je crois,
Que ceux du second lit sont préférés parfois,
Et les premiers alors sont, hélas! bien à plaindre.
Donc, si pareil destin devait un jour l'atteindre,
Et cet événement n'est que trop à prévoir,
Promettez-moi que vous vous ferez un devoir
De ne pas lui laisser sentir de différence,
Car c'est pour les enfants une grande souffrance,
Dont les parents distraits ne s'aperçoivent pas,
Mais dont les pauvres cœurs brisés pleurent tout bas,
Que de se retrouver, orphelins avant l'heure,
Sous les yeux de leur mère, en leur propre demeure.
Adieu, je ne puis plus soutenir tant d'émoi!
Et vous, dans ma prison, gardes, remmenez-moi.

SOPHONISBE

Vous êtes mon époux, je n'en aurai pas d'autre.

SYPHAX

Je cède à mon destin et vous, suivez le vôtre!

(Les gardes emmènent Syphax.)

(Rideau.)

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

SOPHONISBE, LA NOURRICE, CHŒUR DE FEMMES

SOPHONISBE

Tu me rappelles trop mon déshonneur. Va-t'en.
J'ai besoin d'être seule en ce honteux instant.
Va! ta présence ici m'est un sujet de gêne.

LA NOURRICE

Je redoutais pour vous cette terrible scène!

SOPHONISBE

Oui, terrible, mais autrement que tu ne crois.

LA NOURRICE

Je connais les transports du plus brutal des rois.

SOPHONISBE

Plût au ciel qu'il m'eût fait ouïr quelque reproche!

LA NOURRICE

Quand il rentrait, chacun fuyait à son approche.

SOPHONISBE

Écoute. Je l'ai vu, majestueux et beau,
Comme transfiguré déjà par le tombeau.
Nul courroux n'altérait ses yeux profonds et graves,
Il était, devant moi, les bras chargés d'entraves,
Sa tête droite encor défiait son destin,
Et quoiqu'il fût tout proche, il me semblait lointain.
Une telle tristesse emplissait son visage,
Tant de simplicité relevait son langage,

Son pardon jusqu'à moi retombait de si haut,
Sans que pourtant mon cœur y pût trouver un mot,
Qui ne fût juste et plein d'une autorité tendre
Et tel qu'il avait droit de me le faire entendre,
Avec le double poids donné par le malheur,
Que touchée, à mon tour, devant tant de grandeur,
Et voyant combien mal j'avais jugé son âme,
J'ai senti, tout à coup, une petite flamme,
Pour le pauvre vaincu, doucement s'allumer,
Et mon cœur n'a pas pu s'empêcher de l'aimer.
Ainsi, toujours trompant l'amour et l'hyménée,
A d'éternels regrets je me vois condamnée,
Et mon amour, funeste à tous ceux qu'il blessa,
Vient de perdre Syphax avec Massinissa,
Mais si l'un, par un trait plus profond, m'a touchée,
L'autre, par la pitié, me retient attachée.
Et s'il me faut, hélas! choisir entre les deux,
Je me dois davantage à l'époux malheureux.

LA NOURRICE

Eh quoi! Massinissa!...

SOPHONISBE

Nourrice, je l'adore,
Mais son cher souvenir, qui me visite encore,
Charme, sans le troubler, mon cœur convalescent,
Comme d'une mourante et qui perdrait son sang.
La force de mon âme a fui par ma blessure
Et ma tendresse, plus délicate et plus pure,
Fidèle au souvenir et docile au devoir,
Borne tout son plaisir au plaisir de le voir.

LA NOURRICE

Hélas! que dites-vous? Et quel démon vous pousse?

SOPHONISBE

Je ne sens plus, en moi, qu'une tristesse douce.

LA NOURRICE

C'est l'ombre, que répand en vous l'esprit mauvais.

SOPHONISBE

Je suis calme, depuis que je sais où je vais.

LA NOURRICE

L'amour nous mène au port ; le devoir, à l'abîme.

SOPHONISBE

Mon cœur de l'intérêt ne fait point sa maxime.

LA NOURRICE

O dieux ! secourez-nous dans cette extrémité !
Et rendez-lui la vue et la lucidité.
Vous envoyez le mal, vous savez le remède,
Nous n'avons plus d'espoir, ailleurs que dans votre aide,
Mais je suis exaucée, et Massinissa vient.

SOPHONISBE

Laisse-nous donc seuls pour ce dernier entretien.
Ta présence au palais, du reste, est nécessaire,
Tu sais que nous aurons un long voyage à faire.

(La nourrice rentre au palais, pendant qu'arrive Massinissa.)

SCÈNE II

SOPHONISBE, MASSINISSA

MASSINISSA

Sophonisbe, le temps nous presse. Excusez-moi
Si je vous montre moins de ferveur que d'émoi,

Quand mon âme, à la fois joyeuse et déchirée,
Devant vous se retrouve enfin, mon adorée,
Mais je suis réclamé par des soins plus urgents,
J'ai fait secrètement avertir tous mes gens
De ne pas s'écarter du palais. Leur consigne
Est de se rassembler, ce soir, au premier signe
Et de descendre, en bloc et sans commandement,
Vers la porte du Sud, silencieusement.
Comme j'ai composé tous les postes moi-même,
J'ai, vous le pensez bien, avec un zèle extrême,
Livré la citadelle aux Romains, ne gardant,
Dans la ville, qu'un point jugé moins important.
Les Romains, que j'y laisse, y sont en petit nombre,
Nous les massacrerons, tout à l'heure, dans l'ombre,
S'ils font mine de nous obstruer le chemin.
Nos rapides chevaux auront, d'ici demain,
Mis, entre Rome et vous, l'espace infranchissable,
Nos poursuivants viendront se noyer dans le sable.

SOPHONISBE

Et ne craignez-vous rien du prudent Scipion?

MASSINISSA

Non, je l'ai rassuré par ma soumission.

SOPHONISBE

C'est un suprême adieu, seigneur, qu'il faut nous dire.
Cette pensée, hélas! comme vous me déchire.
Mais après ces derniers cruels événements,
Nous ne nous revoyons que comme des amants,
Victimes du destin trompeur, qui les accable,
Et dont le cœur est plus malheureux que coupable,
Tandis qu'à l'avenir...

MASSINISSA

Ciel, que me dites-vous?

SOPHONISBE

Que Syphax est vivant et qu'il est mon époux.

MASSINISSA

Il ne l'est plus, ses droits ont perdu toute force,
L'exil et la prison sont des cas de divorce.

SOPHONISBE

C'est la loi de l'État, non celle de mon cœur.

MASSINISSA

J'userai, s'il le faut, de mes droits de vainqueur.

SOPHONISBE

Votre pouvoir expire au seuil de ma pensée.

MASSINISSA

Sophonisbe, pardon, si je vous ai blessée,
Mais une femme doit écouter son époux.

SOPHONISBE

Mon époux? Et duquel, hélas! me parlez-vous?
Puisque, effroyablement imprudente et parjure,
Je n'ai pas su garder ma couche sans souillure,
Puisque, prise au lacet de destins décevants,
Je me vois mariée à deux hommes vivants,
Lequel des deux, seigneur, mes pas doivent-ils suivre?
Irai-je à l'autre, avec une tête encore ivre
D'un amour, que mon cœur n'a pas su contenir?
Où pourrai-je noyer le troublant souvenir
Des baisers, que ma bouche a reçus de vos lèvres,
Et comment de mon sang éteindrai-je les fièvres?

MASSINISSA

Ma Sophonisbe, il faut me suivre et l'oublier.

SOPHONISBE

Il est le malheureux, il est le prisonnier.

MASSINISSA

Son égoïste amour n'intéresse personne.

SOPHONISBE

Il sait aimer, celui qui perd tout et se donne.

MASSINISSA

O ciel! Et c'est à moi que vous parlez ainsi!
A moi, que vous disiez aimer?

SOPHONISBE

Je l'aime aussi
Et mon cœur n'en peut pas encourir de reproche,
Non pas comme un amant, mais comme un parent proche,
Un compagnon, que l'on croyait indifférent,
Et que pourtant l'on quitte, au départ, en pleurant,
Parce que, tout à coup, sur le seuil de la porte,
Ce pauvre méconnu surgit et vous apporte
Et verse, entre vos mains ingrates, le trésor
Qu'il économisait, la veille même encor,
Dévouements méprisés, privations obscures,
Sentiments et chagrins refoulés sans murmures,
Toute l'épargne enfin d'un cœur infortuné,
Qui, n'ayant rien gardé, s'est lui-même donné.
Quand il est malheureux, ai-je droit d'être heureuse?

MASSINISSA

Quels désespoirs, en moi, chacun de vos mots creuse!
Ah! vous ne m'aimez plus!

SOPHONISBE

Je vous aime autrement.
Comme une morte peut sourire à son amant,
Loin de la vie et dans une sorte de rêve.

MASSINISSA

Dans une heure, avec mes soldats, je vous enlève.
Je comprends que la lutte ait brisé vos esprits,
Mais chaque instant, que nous perdons, a trop de prix
Pour l'user, de la sorte, en scrupules frivoles,
Et quel que soit l'ennui que j'ai de vos paroles,
Je vous arracherai, malgré vous, aux Romains.

SOPHONISBE

Pour m'enfuir de Cirta, je sais d'autres chemins.
Je connais une voie, obscure et souterraine,
Qui m'assure un départ, plus digne d'une reine.
Adieu. Dans le pays qui sera mon séjour,
Très cher Massinissa, vous viendrez quelque jour,
Quand vous aurez fini votre tâche guerrière,
Et pour vous recevoir, j'accourrai la première;
Sans péril pour nos sens désormais en repos,
Nous pourrons échanger les plus tendres propos.
Syphax viendra lui-même.

MASSINISSA

Ah! cruelle folie!
Ne vous acharnez pas ainsi, je vous supplie,
A me briser le cœur, en un pareil moment.
J'ai trop besoin de force et de discernement.
Laissez-moi, tout d'abord, assurer votre fuite,
Laissez-moi vous sauver, vous me perdrez ensuite.
Et maintenant, je pars et n'écoute plus rien.
Vous, femmes qui l'aimez, gardez-la, veillez bien
Sur elle, je vous prie, évitez qu'elle sorte.
Elle n'irait pas loin, sans chevaux, sans escorte,
Elle heurterait les avant-postes romains,
Et je ne pourrais plus la tirer de leurs mains.

Ainsi, reine, rentrez donc en votre demeure
Je reviens.

SOPHONISBE

Adieu, prince!

MASSINISSA

Au revoir, dans une heure!

(Exit Massinissa.)

SCÈNE III

SOPHONISBE, LE CHŒUR

LE CHŒUR

O reine, quoique née à Cirta, j'ignorais
Qu'il existât ici des passages secrets
Et souterrains, d'où l'on pût atteindre la plaine.

SOPHONISBE

J'en connais un très sûr. N'en soyez point en peine.
Femmes, recevez donc mes plus tendres adieux.

LE CHŒUR

En sortant de ces murs, madame, vers quel lieux
Votre escorte avec vous se dirigera-t-elle?

SOPHONISBE

Je pars seule et c'est pour une absence éternelle.

LE CHŒUR

Est-ce à Carthage que retourneront vos pas?

SOPHONISBE

Non, mais dans un pays dont on ne revient pas.

LE CHŒUR

Il n'est que la mort, d'où personne ne revienne.

SOPHONISBE

La terre des vivants ne sera plus la mienne.

LE CHŒUR

O funeste pensée, ô coupable abandon!

SOPHONISBE

Dans un livre divin, qu'on nomme le Phédon,
Éclos dans le pays, où résonna la lyre,
Et dans lequel jadis un Grec me faisait lire,
J'ai vu qu'on se servait autrefois d'un poison,
Qui, sans tordre le corps, sans troubler la raison,
Ce que n'eût pu souffrir un habitant d'Athènes,
Figeait, avec lenteur, tout le sang dans les veines,
De sorte qu'à Socrate il fut encor permis
De partager sa grande âme entre ses amis,
Avant de se changer en sa froide statue.

LE CHŒUR

O ciel! vous songeriez à boire la ciguë!

SOPHONISBE, *perdue dans un rêve.*

Lumière du soleil, rochers, plaines, forêts,
Où j'ai trempé mon âme et mêlé mes regrets,
Recevez mes adieux et puisse ma mémoire
Emporter vos aspects dans la terre illusoire,
Dont la mort va m'ouvrir les irréels décors,
Faits d'ombres sans substance et de formes sans corps!...
Vous, femmes, je vous laisse aux mains d'un autre maître
Qui sera plus habile ou plus heureux peut-être,
Et qui, méritant mieux l'honneur que j'occupais,
Saura vous rendre, enfin, les douceurs de la paix.
Si j'ai fait au pays une telle blessure,
Ce ne fut pas mauvais vouloir, je vous assure.

Je vous aimais, et si j'ai fait couler vos pleurs,
Il vous faut pardonner à des maux dont je meurs.
J'espère, sur ce point, en votre courtoisie,
Ma destinée, hélas! je ne l'ai pas choisie.
Je ne fus qu'une femme aimante et faible, non
Une reine, de qui l'histoire sait le nom.
Mais dont, vieilles, un soir, peut-être, à la veillée,
Tournant à vos fuseaux la blanche quenouillée,
Vous vous raconterez les malheurs entre vous!
Qu'alors ce souvenir, femmes, me sera doux,
Car, amicale et douloureuse, à votre porte,
Viendra, plus d'une fois, errer la reine morte,
Nocturne visiteuse aux tendresses de sœur.

LE CHŒUR

Non, non, tant de bonté, de grâce et de douceur
Ne peuvent pas sortir sitôt de nos mémoires.
Mais vous, ne buvez pas, de grâce, à ces eaux noires,
Qu'on dit faire oublier les anciens amis,
Et gardez-nous l'amour que vous avez promis.
Ne mourez pas, restez au pays de lumière.

SOPHONISBE

Que les dieux immortels, exauçant ma prière,
Vous récompensent donc de votre piété,
Car je ne puis plus rien et le temps m'est compté,
L'horloge de ma vie en mes mains s'est brisée
Et l'heure, avec le sable, en est presque épuisée.

SCÈNE IV

Les Mêmes, LA NOURRICE arrive avec l'enfant de Sophonisbe.

SOPHONISBE

Et toi, nourrice, garde en tes mains mon enfant.
C'est mon plus cher trésor. En te le confiant,
Je te lègue, à la fois, mon âme tout entière,
Emporte tout : l'enfant et le cœur de la mère.

LA NOURRICE

Me séparer de vous, non, ne l'espérez pas.
Dans la vie et la mort, je vous suis pas à pas.
Vous ne tromperez point ma fidèle tendresse,
Et le poignard, plus prompt que le poison, maîtresse,
Au bac des trépassés réunira nos cœurs.

SOPHONISBE

Ne parle pas ainsi. Tu sais pourquoi je meurs
Et ce qui met la coupe entre mes mains funestes,
Mais, parce que je pars, j'ai besoin que tu restes.
Nous portions l'existence à deux, jusqu'à présent,
Tout le fardeau sur toi retombe : il est pesant,
Je le sais, et la mort te serait plus légère,
Mais j'ai besoin de toi, non là-bas, sur la terre,
Auprès de mon fils, dont tu fus mère à moitié,
Ai-je eu tort de compter sur toi, sur ta pitié?
Tu pleures, sans vouloir me répondre, nourrice!
Mon amitié t'impose un très dur sacrifice.
L'amitié n'est pas toute au plaisir qu'on reçoit,
Quand on aime quelqu'un, c'est pour lui, non pour soi.

Adieu, mon fils, ma mort te sera moins amère,
Puisqu'en disparaissant je te laisse une mère.
A présent, tous les deux, mettez-vous en chemin,
Comme cela, sa main petite dans ta main
Ridée et sûre, ainsi que la main d'une aïeule.
Laissez-moi. Chez les morts, je puis descendre seule.
Pour ne pas m'attrister, je rêverai de vous.
En attendant que nous soyons réunis tous,
J'espère que j'aurai parfois de vos nouvelles
Par ceux qui franchiront les portes éternelles.
Et maintenant, partons vers nos buts différents,
Vous, vers Carthage, où vous verrez mes vieux parents,
Et moi, plus loin, vers ma demeure funéraire.
Embrasse de ma part et console ma mère,
Elle t'écoutera. Nos cœurs ressentent moins
Les malheurs dont nos yeux n'ont pas été témoins,
Et dont la cruauté se voile de distance.
Ma mort ne lui sera qu'une plus longue absence.
Quant au pauvre Syphax, que tu ne verras pas,
Quelque autre lui dira mon malheureux trépas.

LE CHŒUR

Mais à Massinissa, que faut-il que l'on dise?

SOPHONISBE

Dis-lui que, dans la tombe, où tout s'idéalise,
Si quelque sentiment subsiste chez les morts,
Je pourrai le revoir et l'aimer sans remords.

LA NOURRICE

O torture, ô douleur! je n'y pourrai survivre.
Vivez, je vous conjure, ou laissez-moi vous suivre.

SOPHONISBE, *pâlie et chancelante.*

Il le faut. Quoi, déjà j'entends se rapprocher
Les voix, les pas de ceux qui viennent me chercher.

LA NOURRICE

Je n'entends que le bruit éloigné de l'orage.
Reine, vous vous trompez. Vous changez de visage,
Elle ne parle plus. O grands dieux, qu'est cela?

LE CHŒUR, *s'empressant autour de Sophonisbe*

Prenez garde, elle va tomber. Soutenez-la.
Elle se trouve mal, la pauvre jeune reine,
Comme son front est pâle! Elle respire à peine.
Il faut vite l'asseoir, mais faites doucement,
Évitez, évitez tout brusque mouvement.

SOPHONISBE

Laissez-moi, ce n'est rien.

LA NOURRICE

Qu'avez-vous?

LE CHŒUR

La ciguë?

LA NOURRICE

O terreur, achevez. Auriez-vous?

SOPHONISBE

Je l'ai bue.

LA NOURRICE

Femmes, vite, cherchez un remède sauveur.
Voyez Massinissa, dites-lui qu'elle meurt.

SOPHONISBE

Trop tard, car la ciguë a fini son ouvrage.

LA NOURRICE

O tromperie affreuse, ô criminelle rage!

SOPHONISBE

Regarde cette nef toute noire. Pourquoi
Ce sombre pavillon ? Ah ! j'oubliais. C'est moi
Qu'ils attendent, c'est moi qui m'en vais.

LA NOURRICE

Malheureuse,
Que voyez-vous ?

SOPHONISBE

Dieux ! que la mer est ténébreuse !
Et quelle hâte ils ont à dresser les huniers.
Attendez, attendez encore, mariniers !
Je vous rejoins. Restez, vous autres. Qu'il fait sombre !
Je ne distingue plus vos visages dans l'ombre.
Donnez vos mains.

LE CHŒUR

Soutenez-la.

SOPHONISBE

Je meurs, adieu !

SCÈNE V

LES MÊMES, MASSINISSA, SCIPION

(Arrive Massinissa, haletant. Il tombe sur le corps de Sophonisbe.)

MASSINISSA

Sophonisbe, c'est moi. Morte, morte, grand Dieu !

SCIPION, *qui a suivi Massinissa.*

On m'a dit le malheur qui t'atteint et te dompte,
Noble Massinissa. Tu peux pleurer sans honte,

Car elle méritait d'épouser un Romain,
L'héroïne au grand cœur qui te donna sa main.
Et moi, pour expier mes torts vis-à-vis d'elle,
Je veux que mon armée entière et fraternelle
Escorte, en gémissant de ton deuil nuptial,
Jusques à son tombeau, la fille d'Asdrubal.

(Rideau.)

INÈS DE CASTRO

TRAGÉDIE EN TROIS ACTES

représentée pour la première fois, au Théâtre François-Coppée,
le 26 avril 1912.

A MADAME DE MAILLEFER

Je dédie affectueusement cette tragédie, dont Mme Marcelle Frappa a incarné le principal rôle avec un talent inoubliable.

A. P.

PERSONNAGES

INÈS DE CASTRO	Mme Marcelle FRAPPA.
L'INFANTE	Mme YORSKA.
ELVIRE	Mlle DE LA ROUNAT.
DYONIS	La petite BOISSY.
ALONSO	X...
PEDRO	Romuald JOUBÉ.
LE ROI	Victor MAGNAT.
GONZALÈS	THUET.
BRITO	R. SAINT-PRIX.

La scène représente une salle gothique du palais des rois de Portugal.

INÈS DE CASTRO

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

PEDRO, BRITO

PEDRO

Comme impatiemment j'attendais ta venue!
Eh bien! mon cher Brito, raconte. Tu l'as vue,
Mon Inès adorée. O trop heureux ami
D'avoir pu la revoir toute belle, parmi
Les oiseaux et les fleurs ornant sa solitude,
Parle, retire-moi de mon inquiétude.
Comment va-t-elle, dis? De quoi t'a-t-on parlé?
Pleure-t-elle son prince à la cour exilé?
Réponds, mais réponds donc. Ton silence me glace...

BRITO

Mes paroles, où voulez-vous que je les place,
Dans ce torrent de mots qui ne riment à rien?
Oui, j'ai vu votre dame. Elle se porte bien,
Elle parle de vous sur une voix si tendre,
Que rien que pour le timbre on se charme à l'entendre.

PEDRO

Je t'embrasse, Brito, pour avoir, cette fois,
Si bien parlé du son musical de sa voix.
Mais tout chez elle, tout, créature bénie,
La démarche, les yeux, la voix, n'est qu'harmonie,
Et son silence même est parfois si touchant,
Qu'il a la résonnance et le rythme d'un chant.
Mais reprends ton récit, que j'empêche de faire,
Et, si je t'interromps encore, fais-moi taire.

BRITO

J'arrive de Coïmbre, et dans ce lieu béni
J'ai trouvé votre oiselle et la couvée au nid;
Et tout ce petit monde, à l'envi, rit, gazouille
Ainsi que des moineaux au bord d'une gargouille.
La mère était assise, au jardin, sous les fleurs,
Elle pensait à vous, car j'ai senti des pleurs
Qui se dissimulaient derrière son sourire,
Comme on voit au soleil des gouttelettes luire
Et, sous les bois mouillés, allumer le gazon
Des feux de l'arc-en-ciel qui brille à l'horizon.
Ses quatre enfants étaient suspendus après elle,
Jeunes fruits, reformant la grappe maternelle;
Elle leur souriait, vous retrouvant en eux,
Telle une Niobé, dont les jours sont heureux.

PEDRO

Niobé!... Niobé!... Quel nom et quel présage!...

BRITO

Eh! quoi, Seigneur, vous vous troublez pour une image?

PEDRO

Elle exprime si bien mes craintes, qu'on dirait
Que Dieu m'envoie un avertissement secret.

Jaloux de ces yeux clairs, de ces bouches si fraîches,
Le Malheur tend son arc et prépare ses flèches.
Et je vois, chère Inès, sous tes yeux impuissants,
Expirer, à la fois, tous tes fils innocents.
La Mort enfonce sa cognée auprès de l'arbre,
Et de ce groupe heureux fait un groupe de marbre!

BRITO

Vos enfants menacés!... Et quel est ce danger
Dont le prince héritier ne peut les protéger?

PEDRO

Eh! quoi, ne vois-tu pas tout ce que l'on prépare?
N'a-t-on pas fait venir l'infante de Navarre
Qu'on m'a fait épouser par procuration?...
On traite mon cœur comme un bien de nation,
On dispose de moi comme d'une province.
Ah! c'est un beau destin, Brito, que d'être prince!
Pourtant, avec Inès, on me sait marié,
On sait que mes desseins n'ont jamais varié
Et que jusqu'au tombeau je lui serai fidèle.
N'importe! le poignard les délivrera d'elle!...
L'infante foulera de ses pieds triomphants
Le sol humide encor du sang de mes enfants!...

BRITO

Votre père, un bourreau! l'infante, une mégère!...
Non! non. Visiblement votre Altesse exagère.

PEDRO

Si j'exagère, toi, du moins, tu ne vois rien.
Mon père n'ira pas, Brito, je le sais bien,
Égorger mes enfants sur le sein de leur mère.
Mais Gonzalès pourra se charger de le faire.

On n'exécute pas des desseins si profonds,
Sans qu'il remonte un peu de vase des bas-fonds.
Attelant à son œuvre et l'amour et la haine,
Mon père ne voit pas les monstres qu'il déchaîne,
Et sans se soucier du sang qu'il lui coûta,
Il ne voit que son but : la grandeur de l'État ;
Et tel crime, que lui dicte la politique,
Se transfigure, aux feux de son âme mystique,
En un commandement émané du destin,
Quand c'est l'œuvre, souvent, d'un conseil clandestin.
Il veut des instruments dociles, qu'il manie,
Et ne s'aperçoit pas, qu'en flattant sa manie,
Le premier scélérat venu peut le mener
Et se servir de lui, quand il croit gouverner.
Ce mariage avec l'infante de Navarre
Est un coup que, depuis longtemps, on me prépare.
On veut, pour m'éloigner de celle que j'aimais,
Étendre entre mes yeux et les siens, à jamais,
L'espace infranchissable et morne de la tombe.
Il faut que la maison d'Inès de Castro tombe.

BRITO

Ce crime, de leur part, ne serait guère adroit,
Car ils savent enfin que vous serez leur roi,
Que votre père touche au terme de sa vie
Et que sa mort sera de leur chute suivie.

PEDRO

C'est cela justement qui les fait se hâter,
Et par ce coup d'audace ils comptent me mater.
Sûrs de l'appui de la reine, qu'ils auront faite,
Ils espèrent alors pouvoir me tenir tête.

BRITO

Le roi, Seigneur, le roi!...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE ROI

PEDRO

Quoi! Sire, vous voilà!...

LE ROI

Prince, je vous cherchais.

(A Brito.)

Mais toi, que fais-tu là?
Quel est ton nom, jeune homme au galant équipage?

PEDRO

Mon père, c'est Brito, qui fut votre ancien page.

BRITO

Sire, pardonnez-moi cet habit peu décent,
En effet, c'est celui d'un homme qui descend,
Tout botté, de cheval et qui vient de province.

LE ROI

N'use pas trop d'habits au service du prince,
Il te les paierait mal. Ton calcul serait faux,
Car, en devenant roi, l'on change de défauts :
Tel qui fut gai d'abord, devient plus tard sinistre
Et jamais favori de prince n'est ministre.
Si ton âme nourrit quelques ambitions,
Ne te charge jamais de ses commissions.
Va, c'est un bon conseil, Brito, que je te donne.

BRITO

Adieu, Sire.

LE ROI

C'est bon. Ne laisse entrer personne.
J'ai besoin de causer avec cet homme-ci.

(Brito sort.)

SCÈNE III

PEDRO, LE ROI

PEDRO

Pourquoi, Sire, ce front tout chargé de souci?...

LE ROI

Pedro, si mon regard vous apparaît plus sombre,
C'est que sur moi la Mort étend déjà son ombre!
Mon cœur, qui m'a servi toujours fidèlement,
Vieux mécanisme usé, ne bat que pár moment.
C'est par la volonté seulement que mon âme
Soutient mon corps, qu'elle a dévoré de sa flamme,
Qui, du moins, consumé pour le but le plus beau,
Ne livrera que sa poussière à mon tombeau.
N'en concevez, mon fils, nulle mélancolie;
On peut mourir en paix, quand la tâche est remplie.
Or, tant que je n'aurai pas mené jusqu'au bout
L'œuvre que je poursuis, je resterai debout.
Après, comme il n'est rien de plus, qui me retienne,
Le fossoyeur pourra s'occuper de la sienne.

PEDRO

Quoi! Seigneur!...

LE ROI

Laissez-moi, je vous prie, achever.
Si vous m'aimez, voici l'heure de le prouver.
Pedro, nos sentiments, dans le rang où nous sommes,
Ne peuvent ressembler à ceux des autres hommes.
Du fond de nos palais, nous n'avons, comme rois,
Ni les mêmes devoirs et ni les mêmes droits.
Dans leurs affections, ils n'engagent qu'eux-mêmes,
Tandis que nous, porteurs sacrés de diadèmes
Que nous sommes tenus de garder sans affronts,
Nous ne devons laisser pénétrer sous nos fronts,
Que de sages conseils et de grandes pensées;
Les vulgaires raisons deviennent insensées,
Quand on les voit d'en bas à de telles hauteurs,
Et les fautes sont des crimes, quand leurs auteurs,
Assis au gouvernail, égarent leur navire.
Mon fils, j'ai là-dessus quelques mots à vous dire.
Dieu, qu'en votre faveur j'ai si longtemps prié,
M'accorde le bonheur de vous voir marié,
Le jeune Portugal, par votre main, s'allie
Au plus ancien État d'Espagne et d'Italie,
A la Navarre, et grâce à ce parrain puissant,
J'assure l'avenir d'un peuple adolescent.
Dieu merci, je n'aurai pas bâti sur le sable
Et je laisse en vos mains un empire durable.
Tout ce qui dépendait de moi, je l'ai donc fait,
C'est à vous maintenant d'en assurer l'effet.
Les politiques ont fini le gros ouvrage;
Ce qui reste est plutôt du ressort de votre âge.
Vous le savez, l'Infante est belle, et vous pourrez
La voir, j'espère, avec des yeux enamourés;

Le Ciel vous favorise, et sur ce terrain même,
Vous pouvez avancer : tout est prêt, on vous aime,
On vous réclame, on veut vous remettre son cœur,
On cherche de partout l'introuvable vainqueur.
Vous qui devriez montrer la hâte la plus tendre,
Comptez-vous, dites-moi, longtemps vous faire attendre?
Est-ce le rôle d'un prince, d'un chevalier,
D'attendre que l'amour vienne le supplier?
J'espérais plus de tact et plus de courtoisie.

PEDRO

Cette épouse, Seigneur, je ne l'ai point choisie.

LE ROI

Le Destin, comme il sied, a fait le choix pour vous.
Je le répète, il eût pu le faire moins doux.
Au lieu d'une beauté, comme en fournit Tolède,
Il eût pu vous donner une épouse plus laide.
Vous lui devez, mon fils, de grands remercîments,
D'avoir sauvé pour vous la part des sentiments.
L'essentiel de vos noces, c'est l'alliance
De la Navarre avec la maison de Bragance.
C'est l'union de deux États et de deux cours;
A vous donc de régler là-dessus vos amours...
Mais j'aperçois venir cette aimable princesse,
Et ne voulant point être importun, je vous laisse.
Pour vous faire excuser d'un apparent mépris,
Je m'en remets à votre cœur, à votre esprit;
Jeune bouche, en ce cas, est toujours éloquente
Et vous n'essuierez point les rebuts de l'Infante.

(A l'Infante qui arrive avec Elvire.)

Madame, je vous laisse auprès de votre époux;
Son entretien vous est, je le pense, plus doux

Que celui d'un vieux roi d'allure encor gothique
Et qui ne sait parler que guerre et politique.
Si pendant l'entretien, que vous allez avoir,
Vous me faisiez l'honneur de désirer me voir,
Je descends au jardin. Un signe à la fenêtre,
Madame, et, sur-le-champ, vous me verrez paraître!

(Le roi sort.)

SCÈNE IV

PEDRO, L'INFANTE, ELVIRE

L'INFANTE

Seigneur, puisqu'à la fin je vous rencontre ici,
Vous m'allez arracher de l'âme un grand souci.
Arrivée avant-hier, voilà deux jours que j'erre
Seule, dans ce palais, où je suis étrangère;
Je n'y connais encor que votre père et vous,
En qui je dois, dit-on, espérer un époux.
Vous me fuyez! Mes yeux ont pour vous peu de charmes
Sans doute. A chaque instant, ils s'emplissent de larmes
Qui, pour se dérober à maint regard moqueur,
Retombent en silence au dedans de mon cœur.
De vous dépend mon sort malheureux ou prospère,
Dites-moi seulement ce qu'il faut que j'espère.

PEDRO

Cela n'est que trop vrai, Madame. Aux yeux de tous,
Vous passez pour ma femme et je suis votre époux.
Le sort vous a placée ici sous ma défense,
Et pourtant, je vous dois faire une telle offense

Que si tout autre l'eût commise devant moi,
N'eussiez-vous pas été même fille de roi
Et le coupable eût-il été mon propre frère,
J'en jure par le Dieu dont le soleil m'éclaire,
De tels torts, il les eût aussitôt expiés :
Sa ête aurait roulé sous ma dague à vos pieds,
Et son sang, dont le flot aurait rougi les dalles,
Aurait mêlé sa pourpre au cuir de vos sandales,
Vous traçant le chemin triomphal du retour.
Jugez de la misère, où je tombe en ce jour,
Puisque le tort que je vous fais, j'en suis victime,
Puisqu'il me faut commettre et réprouver mon crime,
Me rabaisser, courber honteusement le front
Sous la tare que m'inflige mon propre affront.

L'INFANTE

Quel affront, Monseigneur?... Mais je crois vous entendre :
Sans doute votre cœur, un peu crédule et tendre,
En de fâcheux liens, jadis, vous engagea.
Je le savais et vous l'ai pardonné déjà.
Mais ces liens, qu'un cœur se forme par méprise,
Ces serments clandestins, Seigneur, la loi les brise.

PEDRO

Ceux que j'ai faits, la loi ne les brisera pas :
Ils se prolongeront par delà le trépas,
Noués qu'ils sont à la racine de mon âme.
Mon Inès m'est très chère et d'autant plus, Madame,
Qu'en butte aux cruautés de la cour et du Roi,
Elle n'a plus, hélas! d'autre soutien que moi.
Sans parents, sans amis, vivant seule et cachée,
A l'existence encor par l'amour attachée,

Si ses yeux, dans les miens, surprenaient un regret,
Le résultat serait bien simple : elle mourrait.
Et moi, par mon indifférence meurtrière,
J'aurais des plus beaux yeux aboli la lumière
Et replongé mon cœur dans l'éternelle nuit.
Non, non, je ne peux pas concevoir sans ennui
Une vie où les jours s'écouleraient loin d'elle,
Dans le remords d'avoir brisé son cœur fidèle.
Madame, excusez-moi, vous connaîtrez un jour
Les charmes et le prix d'un véritable amour,
Lors, vous ne serez plus la princesse hautaine,
Vous sentant simplement femme, mais non plus reine,
Vous saurez que l'amour rapproche tous les rangs,
Élève les petits et rabaisse les grands,
Et qu'on le voit souvent, comme dans l'Évangile,
Verser son huile d'or en des lampes d'argile.
Quand vous saurez ce qu'est l'amour, vous comprendrez
Que c'est mourir un peu que d'être séparés.

L'INFANTE

Oui, Seigneur, j'ai très bien saisi votre pensée
Et j'en suis plus surprise encore qu'offensée.
Qui m'eût dit, qu'au milieu de vos soins importants,
J'allais revivre ici les contes du vieux temps,
Où, constamment épris de grâces bocagères,
Des princes puérils épousaient des bergères?
Cela me change un peu des leçons que j'appris.
Mais sans prétendre ici juger avec mépris
Des femmes, dont le charme est tout dans leur faiblesse,
Puis-je vous demander, sans que cela vous blesse,
Pourquoi nous, dont le cœur aussi peut être aimant,
Nous mériterions plus l'horrible châtiment

De voir des pleurs, qu'à si grand'peine l'on refoule,
Livrés à la risée haineuse de la foule?
Les autres n'ont que vous pour les défendre; et nous,
Qui nous relève, si nous tombons à genoux?
Des ministres d'État, des marins, une armée?
Triste appui, qui ne vaut pas une main aimée!
Pardonnez-moi, Seigneur, ces reproches jaloux,
Mais j'oubliais que vous n'êtes pas mon époux.
Nous ne sommes plus rien, à jamais, l'un pour l'autre.
Entre les sentiments, quel nom donner au nôtre?
Ni la haine, ni la tendresse, ni l'oubli!
Quelque chose de mort et d'inenseveli.
Et maintenant, partez d'ici, je vous conjure;
Votre présence m'est une constante injure...
Ne me répondez pas. C'est inutile. Allez!
Rendez-moi cependant un service. Appelez
Ou faites appeler près de moi votre père.
Dans l'état où je suis, vous comprendrez, j'espère,
Que je ne pourrais pas décemment me montrer.
J'ai besoin de le voir et de le rencontrer,
Pour régler au plus tôt mon départ ou ma fuite...
Adieu, prince. Surtout, faites qu'il vienne vite.

PEDRO

Je cours vous obéir, Madame.

(Pedro sort.)

SCÈNE V

L'INFANTE, ELVIRE

L'INFANTE

Eh bien! tu vois
Quelle honte attendait la fille de tes rois!

ELVIRE

Après ce triomphal départ, chère maîtresse,
Qui donc aurait pu croire à semblable détresse!

L'INFANTE

Folle, j'ai trop laissé voir mes rêves d'amour!

ELVIRE

Déplorable voyage et plus triste retour!

L'INFANTE

Dans quelle illusion à mon honneur fatale,
Elvire, je sortis de la terre natale!

ELVIRE

Ses aspects vous sont chers. Ils vous consoleront.

L'INFANTE

Hélas! je m'en retourne, avec la honte au front!

ELVIRE

Vos parents avertis viendront jusqu'au navire.

L'INFANTE

Je pleurerai, c'est tout ce que je saurai dire.

ELVIRE

De meilleurs jours viendront.

L'INFANTE

Je n'espère plus rien.

ELVIRE

Reprenez vos esprits, Madame... Le roi vient.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE ROI

LE ROI

On m'annonce que votre Altesse me demande.

L'INFANTE

Sire, pardonnez-moi mon audace trop grande.
Si je vous ai prié de monter jusqu'à moi,
C'est qu'étant sous le coup d'un explicable émoi,
Mal exercée encor dans l'art viril de feindre,
En l'état où je suis, Seigneur, j'aurais pu craindre,
N'ayant, pour me guider, ni conseil, ni parent,
De trop mal soutenir l'honneur de notre rang
Et de livrer, par un sanglot involontaire,
Un secret, que mon cœur me commande de taire
Et dont l'aveu serait presque une trahison.

LE ROI

Je vous comprends. Le prince a perdu la raison;
Sa folle passion, chaque jour, l'en écarte.

L'INFANTE

Vous voyez donc, Seigneur, qu'il convient que je parte!

LE ROI

Allez, je saurai bien le sauver malgré lui.
Madame, vous pouvez compter sur mon appui :
Votre cause est la mienne et je n'ai point coutume
De voir ma volonté tournée en loi posthume.

Tant qu'on ne m'aura pas cousu dans mon linceul,
Le prince connaîtra que je gouverne seul.

L'INFANTE

Quoi! Sire, vous voudriez encore que je reste,
Que je m'acharne après un cœur qui me déteste,
Que je m'impose par la force à mon époux!...
Quel avenir affreux me réserveriez-vous?

LE ROI

Mais où comptez-vous donc vous en aller, ma fille?
Vous êtes, pour jamais, entrée en ma famille.
Pensez-vous que je lâche aisément mes projets!
Pensez-vous que je veuille offrir à mes sujets,
Comme aboutissement de mes plans politiques,
Le spectacle de mes opprobres domestiques?
Non. Je prends une part très vive à vos chagrins...
Vous allez commencer, un peu tôt, je le crains,
Du dur métier royal le triste apprentissage.
Malheureuse, du moins n'en soyez que plus sage;
Souvenez-vous, qu'au rang où Dieu nous a placés,
Le bien, que nous faisons, nous récompense assez;
Que le bonheur public a pour rançon, princesse,
Vous ne l'ignorez plus, notre propre détresse.
Vous n'êtes pas pour rien une fille de rois :
Le plus grand de nous tous est mort sur une croix;
Toute couronne, hélas! vient de ses mains divines;
Ne vous étonnez pas d'y trouver des épines...
Donc si de votre honneur vous gardez le souci,
Ne l'oubliez jamais, votre place est ici.
Ma couronne, je la laisse sous votre garde.
Faites votre devoir, le reste me regarde!

(Riaeau.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

PEDRO, BRITO

PEDRO

Es-tu prêt? Car le temps qui nous reste est fort court.

BRITO

Mon bon cheval m'attend, tout sellé dans la cour.

PEDRO

Bien!... Les événements se pressent, et mon père,
Que le moindre retard à ses vœux exaspère,
M'a fait signifier que je l'attende ici.
Mais si ses plans sont faits, les miens le sont aussi.
Pour ne pas l'irriter, je feins de me soumettre;
Puis, au premier moment, dès cette nuit peut-être,
Je m'évade, je fuis cette horrible maison
Que l'on croit mon palais, qui n'est que ma prison;
Et dussé-je allumer une guerre civile,
Je cours me renfermer dans ma fidèle ville;
Au peuple je confie Inès et mes enfants;
Car, Brito, c'est un droit sacré que je défends,
Le droit qui prime tout, celui de la famille.
Certe, il n'est point de mère et point de jeune fille,
Que ton malheur ne soit capable de toucher,
Inès, douce brebis, qu'on promet au boucher,

Et dont le tendre amour aurait cette récolte.
Pars en avant!... Brito, prépare la révolte,
Préviens tous les amis, que tu me sais là-bas;
Veille surtout, que mon Inès ne sorte pas
Et qu'elle observe la prudence la plus grande.

SCÈNE II

LES MÊMES, UN VALET

LE VALET

Monseigneur, une dame en grand deuil vous demande.

PEDRO

Une dame chez moi! Vieille, sans doute?

LE VALET

Non...
Jeune encor, Monseigneur.

PEDRO

T'a-t-elle dit son nom?

LE VALET

Elle m'a répondu qu'elle voulait le taire.

PEDRO

Eh bien! éclaircissons au plus tôt ce mystère.
Dis-lui d'entrer... Rempli d'un noir pressentiment,
Brito, mon cœur se met à battre étrangement.

SCÈNE III

PEDRO, INÈS

PEDRO, *apercevant Inès.*

Inès!... Eh! quoi, c'est toi, mon Inès adorée!...
Voilà de nos projets la trame déchirée,
Mon cher Brito. Tu vois comme tout tourne mal.
Va, tu peux maintenant desseller ton cheval!...

(Brito sort.)

Qui conseilla ta route, ô douce voyageuse,
Est-ce Orion ou la perfide Bételgeuse?
Ou le chien Sirius ou le subtil dauphin?...
Quelle mauvaise étoile ici t'amène enfin?
Que viens-tu faire sans tes fils, têtes chéries?

INÈS

Te dire adieu, Pedro, puisque tu te maries.

PEDRO

Hélas! peux-tu douter à ce point de mon cœur?

INÈS

Quoiqu'il soit vrai que tous tes actes, cher seigneur,
Ne montrent d'autre but que celui de me plaire,
Quoique mon cœur n'ait pas mérité ta colère,
La dure destinée, à quoi bon le cacher?
A l'amour de ta pauvre Inès veut t'arracher;
Elle m'ôte à jamais l'espoir de ta tendresse
Et veut que dans ses bras une infante te presse,
Ainsi, dans ses conseils, l'a décidé le roi.
Puisqu'il ne se peut plus que tu restes à moi,

Que nous n'aurons plus rien, ensemble, qui soit nôtre,
Puisqu'il nous faudra vivre à jamais l'un sans l'autre,
Il est, vois-tu, Pedro, nécessaire que toi,
Son fils, tu veuilles bien aller trouver le roi,
Pour qu'il laisse le jour à celle qui t'implore.
Mes enfants ont besoin d'avoir leur mère encore;
A cet âge, on ne vit guère que par le cœur.
Si l'on y sent du froid, bien souvent on en meurt.
Je ne veux pas que leur souvenir t'importune.
Ils grandiront sans rien savoir de ta fortune,
Je les emmènerai dans les montagnes, loin,
Bien loin, en des endroits déserts, où j'aurai soin
De nous faire oublier de ces heureux rivages.
Nous ne fréquenterons que des bêtes sauvages,
Puisque les hommes sont plus méchants que les loups,
Et tu n'entendras plus jamais parler de nous.
Je ne veux pas, ami, qu'un seul regret t'effleure,
Ni qu'on t'attriste, en t'allant dire que je pleure;
Mais, confiante au ciel qui reçut nos serments,
J'implorerai de lui, par les gémissements
D'une âme, que l'amour seul avait abusée,
La justice, que les hommes m'ont refusée,
En séparant deux cœurs, si tendrement unis...
Tes fils et moi, seigneur, pauvres oiseaux sans nids,
Nous servirons de mémorable exemple au monde,
Montrant le risque, où l'on s'expose, quand on fonde,
Sur quelque fol amour, l'espoir de l'avenir.
Et, maintenant que tout le passé va finir,
Et qu'une fois franchi le seuil de cette porte,
Je dois être, à vos yeux, comme si j'étais morte,
Si je ne puis, du moins, Seigneur, vous oublier,

Je vous vois sous un jour déjà moins familier,
Et n'était le chagrin, qui de mon cœur s'élève,
A présent, je croirais n'avoir fait qu'un beau rêve.

PEDRO

Laisse-moi, tout d'abord, essuyer tes chers yeux :
Les larmes n'y sont pas tout à fait à leur place;
Puis, comme du chemin tu dois être bien lasse,
Repose sur mon cœur ta tête, en m'écoutant...
Obéis... J'aurais droit de te gronder pourtant
D'avoir, sans m'avertir, entrepris ce voyage.
Allons, bon! Que vient faire encore ce nuage,
Entre ces purs sourcils, blonds comme des épis,
Et dont l'arc enchanteur s'altère de dépits?...
Ne me regarde plus avec cet air farouche
Et laisse reposer le rire sur ta bouche...
Inès, après huit ans d'un accord si parfait,
Tu t'es prise à douter de moi... Que t'ai-je fait?

INÈS

Ah! ce n'est pas de vous, Monseigneur, que je doute.

PEDRO

Tu me dis vous! Comment veux-tu que je t'écoute?
Reprends, pour me parler, les doux mots d'autrefois.
Laisse parler ton cœur, laisse chanter ta voix;
Rentre le noir troupeau de tes soucis, bergère,
Et jette loin de toi ce masque d'étrangère...
Ainsi, ma tendre Inès a cru que je pourrais
Décrocher de l'auvent, qui garde tes attraits,
Mon cœur, qui luit sous ton image de madone.

INÈS

Il faudra nous quitter, ton père ainsi l'ordonne.

PEDRO

Je saurai te défendre, étant son digne fils.

INÈS

Tu ne feras que l'irriter par tes défis.

PEDRO

Lorsqu'on combat pour le bon droit, Dieu nous assiste.

INÈS

Si tu m'aimes ainsi, je partirai moins triste.

PEDRO

Tu ne partiras pas, Inès, je le défends.

INÈS

Je me consolerai, Pedro, dans nos enfants;
J'en trouverai la force, en voyant leur faiblesse;
Mais obtiens de ton père, au moins, qu'il me les laisse.

PEDRO

Tes doutes, à la fin, m'irritent, j'en suis las.
Ma patience rompt et j'en crains les éclats;
Le fauve en moi rugit, faut-il que je le lâche
Pour que l'opinion me suppose moins lâche?
Tes doutes, chère Inès, font l'effet, sur Pedro,
De la pourpre, dont on aveugle le taureau.
Prends garde, qu'affolé par ce haillon qui bouge,
Mon irritation ne me fasse voir rouge
Et ne laisse plus place à la réflexion...
Et maintenant, écoute avec attention,
Grave dans ton esprit ce que je vais te dire :
De la part de ces gens, il faut s'attendre au pire,
Je puis être arrêté, ce soir, mis en prison;
Rien ne leur coûtera, menaces, trahison,
Mensonges, pleurs, serments, promesses; si tu cèdes,
Le mal que tu feras n'aura plus de remèdes,

C'est mon arrêt de mort, que signera ta main,
Et je ne serai plus vivant, le lendemain.
Je ne survivrai pas, Inès, à ton parjure,
C'est solennellement qu'ici je te le jure.
Ne crains rien... Ces seigneurs, orgueilleux et jaloux,
Tu les verras bientôt, Inès, à tes genoux.
Je te couronnerai, je forcerai leur haine
A baiser humblement tes pieds de souveraine...
Mais, silence! J'entends des pas dans le couloir;
Mon Inès, cache-toi, ne te laisse pas voir.

(Pedro fait cacher Inès, derrière une tapisserie. Bientôt après, arrivent le roi et Gonzalès.)

SCÈNE IV

PEDRO, LE ROI, GONZALÈS

LE ROI

Je suis très mécontent de vous!

PEDRO

Et pourquoi, sire?

LE ROI

Vous comprenez fort bien ce que je veux vous dire.
Ah! craignez de me mettre, à la fin, hors de moi
En posant, de nouveau, cet insolent pourquoi.

PEDRO

Ferme sur ses serments, comme sur une roche,
Ma conscience ne m'adresse aucun reproche.

LE ROI

Tel acte est vertueux, chez un bon laboureur,
Qui déshonorerait le front d'un empereur...
Pedro, c'est une loi différente, qui règle
Les pieds du sanglier et les ailes de l'aigle.

PEDRO

A vous croire, seigneur, tout dépendrait du rang,
Et l'acte, par lui-même, étant indifférent,
Rien, en soi, ne distingue une vertu d'un vice?

LE ROI

On les distingue par un point : le sacrifice.
On doit sacrifier ses goûts à son devoir.
Dans l'acte, c'est le cœur, non la main qu'il faut voir.

PEDRO

Ce que vous demandez que je vous sacrifie,
Ce ne sont point mes goûts, mes plaisirs, c'est la vie
De ma femme, de mes enfants. Non, il n'est pas
De loi, qui m'oblige à les livrer au trépas.

LE ROI

Mais ce n'est pas leur mort, prince, qu'on vous demande.

PEDRO

On les chasse, la différence n'est pas grande.
Pour l'être, qui ne vit que par le sentiment,
La séparation tue aussi sûrement.

LE ROI

Le Ciel, vous refusant une vue élargie,
Vous a fort bien doué, Pedro, pour l'élégie.

PEDRO

Vous pouvez me traiter, sire, d'esprit étroit,
Je prétends être père avant que d'être roi.

LE ROI

C'est du peuple, qu'il faut que vous soyez le père.

PEDRO

Le peuple portugais m'approuvera, j'espère.

GONZALÈS

Les mots passent ici, prince, l'intention,
Et vous ne songez pas à la sédition.

PEDRO

Toi, rajuste donc mieux ton masque, infâme traître,
Ta haine ne peut pas s'empêcher de paraître;
Tu redresses trop tôt ta tête de serpent
Et ton venin, avec ta bave, se répand;
Retourne, sur le ventre, à ton nid, dans ta vase,
De crainte que, sous mon talon, je ne t'écrase.

GONZALÈS

Eh! quoi, je vous défends, et vous me menacez.
En quoi suis-je coupable envers vous, prince?

PEDRO

Assez,
Te dis-je, assez! Crois-tu que ton travail m'échappe?
C'est toi qui, sous mes pas, a creusé cette trappe,
Ce mariage avec l'Infante, piège à loups...
De son autorité, mon père si jaloux
S'est laissé suggérer l'idée et la croit sienne.
Dans quelque erreur que votre orgueil vous entretienne,
Mon père, vous avez pour ministre un démon.
Gonzalès mène tout, ici, sous votre nom.
Dans l'ombre, à votre insu, sa destinée obscure,
Pendant qu'avec les ans décroît votre figure,
S'allonge sur l'État, irrésistiblement.
Si vous ne l'arrêtez, seigneur, en ce moment,

Sur ma tête, dès à présent, assujettie,
Ce maire du Palais fonde sa dynastie.

LE ROI

Votre passion vous fait perdre la raison.

PEDRO

Pas jusqu'au point de me cacher la trahison.

LE ROI

Ce sont là les propos d'une bouche démente.

PEDRO

Je souhaite pour vous que le temps les démente.

LE ROI

Écoutez-moi, je touche à mon dernier instant.
N'en précipitez pas la chute, en m'irritant :
Vous vous reprocheriez la mort de votre père.

PEDRO

Noble seigneur, je ne demande qu'à vous plaire.

LE ROI

Prenez l'Infante.

PEDRO

Hélas!

LE ROI

Pour la dernière fois,
D'elle ou de la prison je vous donne le choix.

PEDRO

Vous me demandez une action inhumaine.

LE ROI

Il le faut.

PEDRO

Je ne puis.

LE ROI

Garde, ici, qu'on l'emmène!...

SCÈNE V

LES MÊMES, INÈS

INÈS

Seigneur, ayez pitié!

PEDRO

Malheureuse, que Dieu
Te sauve des périls que tu cours en ce lieu!
C'est pour toi qu'il faut craindre et non pour moi, chère âme,
Tais-toi. Ne te perds pas.

(On l'emmène.)

SCÈNE VI

LE ROI, INÈS, GONZALÈS

LE ROI

Quelle est donc cette femme?

GONZALÈS

Je m'explique que sa raison ait trébuché,
L'objet de ses amours était ici caché.

LE ROI

C'est donc cette célèbre Inès... Elle est jolie
Et, jusqu'à certain point, excuse sa folie.

GONZALÈS

Vous pouvez maintenant le guérir tout à fait,
En supprimant la cause, on supprime l'effet.

LE ROI, *rêveur.*

Certes... En attendant, qu'on appelle l'Infante.

GONZALÈS

Sire, vous comprenez. Il la sentait présente.
Mais, sans elle, il n'eût pas parlé comme il le fit.
C'était de l'amour-propre et non pas du défi,
Tout l'orage est tombé sur mon humble personne,
Pardonnez-lui, Seigneur, comme je lui pardonne,
Et surtout, n'allez pas jusqu'à vous défier...

LE ROI

Sentez-vous le besoin de vous justifier ?
Ce serait de l'orgueil et de la maladresse.
Laissez-moi. J'aperçois s'avancer la princesse.

(Gonzalès sort.)

SCÈNE VII

LE ROI, L'INFANTE, INÈS

L'INFANTE

On m'assure que vous souhaitez de me voir,
Sire.

LE ROI

Aux prises avec un rigoureux devoir,
De l'esprit féminin n'ayant pas l'habitude,
Redoutant que ma main ne soit un peu trop rude
Et ne brise le cœur, qu'il faudrait délier,
Je recours à votre aide, et viens vous supplier
D'exécuter, pour moi, ce délicat ouvrage...
Vous voyez cette femme, à vos pieds. Un orage,

Comme terriblement il en souffle parfois,
Alentour des maisons des princes et des rois,
Vient de nous la jeter, ici, comme une épave.
C'est l'amante du prince, et, pour elle, il nous brave.
Elle est l'obstacle à son mariage avec vous.
Parlez-lui donc, Madame. Il me serait si doux,
En cette occasion funeste, où tout l'accable,
Pour l'amour de vos yeux, de rester pitoyable.
Je voudrais l'épargner... Qu'elle sache pourtant
Que, si vous échouez, c'est la mort qui l'attend.
Que ce soit par la mort ou bien de bonne grâce,
Coûte que coûte, il faut qu'elle nous débarrasse.
(Le roi sort.)

SCÈNE VIII

L'INFANTE, INÈS

INÈS

Malheureuse!

L'INFANTE

Souffrez que j'excuse à vos yeux
La honte, que je sens de mon rôle odieux.
Puisque la destinée à ce point me ravale,
Qu'il me faut, à présent, torturer ma rivale,
Madame, et même vous menacer du trépas,
Pour vous reprendre un cœur, qui ne se donne pas.
Ah! quels que soient les maux, dont le poids vous accable,
Dites, si ce n'est pas moi la plus misérable,
Et si l'on peut plus bas incliner sa fierté.
Nos détresses, il faut le dire, en vérité,

Peuvent se regarder en face, l'une l'autre.
Vous donnant ma pitié, j'ai besoin de la vôtre.
Ce rôle de bourreau, je le prends malgré moi...
Vous avez entendu ce que m'a dit le roi :
Vous avez entendu, sans doute, son ministre.
Il faut que je dérobe à quelque sort sinistre
Votre existence, qu'on me jette entre les mains.
Madame, je connais leurs projets inhumains,
J'ai craint, si je ne leur disputais leur victime,
D'alourdir mes chagrins du remords de leur crime.

INÈS

Une telle bonté, princesse, me confond.

L'INFANTE

Bonne, moi!... non. Je suis plutôt mauvaise au fond.
Je suis très orgueilleuse et l'obstacle m'irrite.
Cherchant à vous sauver, je n'ai pas grand mérite.
Si vous mouriez, songez comme il me haïrait!...
Vous pleurez... Je réveille en vous quelque regret?
Pardonnez-moi cette blessure involontaire ;
Songez, qu'avant d'être venue en cette terre,
Bien qu'on m'eût, jeune fille, élevée à la cour,
J'ignorais tout des doux mystères de l'Amour.
Effleurée, un instant, par son aile divine,
J'en connais seulement ce que le cœur devine,
Et le mien, à l'espoir trop vite refermé,
N'a pu savoir encor comment on est aimé.
Il ne le saura pas, de bien longtemps, sans doute.
Si mon instinct m'égare, indiquez-moi la route.
Et maintenant, ouvrons nos cœurs, tout franchement.
Ce n'est pas moi, qui vous enlève à votre amant.

Seule, j'eusse quitté volontiers ce rivage.
Hélas ! notre existence est un cruel servage,
On me retient, on veut m'imposer cet époux.
Las ! votre cœur du mien ne peut être jaloux,
Tel est de mon destin la tournure funeste :
On me donne sa main, mais son âme vous reste.
Si même, quelque jour, entrait en lui l'oubli,
Mon bonheur n'en serait pas moins enseveli.
C'est donc, pour vous sauver, que je prie, à cette heure.

INÈS

Ma mort arrange tout. Il vaut mieux que je meure.
Oui, je le sais, on veut me donner des trésors...
Si je ne le vois plus, pourquoi vivrais-je alors?
Qu'on m'envoie au désert, pour y crier ma peine !
C'est la seule faveur, que j'attends de leur haine.
Je voulais m'en aller, mais lui ne le veut pas ;
Même, il m'a menacée, ici, de son trépas,
Si je cédais à des offres de cette sorte.
Je ne puis donc quitter ces lieux, qu'une fois morte.

L'INFANTE

Ainsi donc, s'il venait à vous perdre, il mourrait ?

INÈS

Puisqu'il me l'a juré, Madame, il le ferait.

L'INFANTE

Si vous devez mourir, il mourra donc quand même.

INÈS

On est mort à demi, quand on perd ceux qu'on aime.

L'INFANTE

Si je forme un souhait, me l'exaucerez-vous?

INÈS

Oui, si cela dépend de moi, de mon époux.
Mais que puis-je pour vous, dans ma triste fortune?

L'INFANTE

Ma demande peut vous sembler bien importune,
Le sentiment, qui me la dicte, est très subtil.
Si je sauve vos jours, Pedro le saura-t-il?

INÈS

S'il le saura? Madame, ô princesse sublime!

L'INFANTE

Il me serait si doux de penser qu'il m'estime,
Et que mon souvenir, glissant entre vous deux,
Vous rappelant des jours, qui furent hasardeux,
Y mêle, sur un fond, un peu mélancolique,
Dans le mode plaintif d'une ancienne musique,
L'image douloureuse et la lointaine voix
D'une princesse, comme en endort, dans les bois,
La baguette en coudrier d'une méchante fée.
Mais, hélas! celle-là de lourds pavots coiffée,
Ni le prince Charmant, ni le cor d'Obéron,
Pour les fêtes d'amour, ne la réveilleront.

(Rideau.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

GONZALÈS, CŒLLO

GONZALÈS

Eh bien ! quoi de nouveau ?

CŒLLO

J'ai senti, dans la ville,
Le souffle avant-coureur de la guerre civile.
On nous accuse, ouvertement, de trahison.
Beaucoup prennent parti pour le prince en prison.
Son aventure charme un peuple romanesque.
On parle hardiment, on se révolte presque,
Et j'ai pu constater, partout, avec effroi,
Qu'on s'attend à la mort très prochaine du roi.
D'une maison à l'autre et d'échoppe en échoppe,
On murmure qu'il vient d'avoir une syncope.
Bref, ils escomptent tous le fatal dénouement.

GONZALÈS

J'admire, comme on les renseigne exactement.
Pedro doit tressaillir d'espoir, car il lui tarde
De mettre la couronne au front de sa bâtarde...
La noblesse, Cœllo, n'a qu'à se bien tenir.
Du fond de l'horizon, n'entends-tu pas venir,

Par la royale odeur du cadavre attirée,
La meute des Castro, reniflant la curée?
Ne vois-tu pas, jusqu'aux cousins de leurs cousins
Fourrager, du museau, dans le plat des voisins?
Mais, avant qu'au grand jour ce scandale n'éclate,
Je les attends dans l'ombre et leur casse la patte...

CŒLLO

A moins que le coursier ne nous casse les reins.

GONZALÈS

Le risque est grand, je sais, mais moins que tu ne crains.
Il faut l'envisager d'une âme un peu plus forte...
Écoute et réfléchis. Inès une fois morte,
Son premier mouvement sera de la venger,
J'en conviens. Nous courrons alors quelque danger...
Mais après!... C'est en vain qu'on s'insurge, on s'indigne.
Devant l'irrévocable, il faut qu'on se résigne.
Rien ne déprime plus qu'un impuissant remords.
On tend alors l'épaule au joug, la bouche au mors.
Soi-même on s'avilit, pour moins sentir la honte.
C'est l'histoire de tout animal que l'on dompte.

CŒLLO

Votre avis, Gonzalès, est donc?..

GONZALÈS

Qu'il faut agir...
Ne perdons point de temps, car le roi peut mourir.
Il nous faut arracher à sa main hésitante
Cet arrêt de mort, dont le détourne l'Infante...
Oui, l'Infante, sur qui nous avions trop compté,
En proie à quelque crise inepte de bonté,
Et dupe d'une sotte ardeur sentimentale,
Implore, maintenant, le roi pour sa rivale.

Je ne sais pas comment nous sortirons de là!
Enfin... si je t'envoie Inès, égorge-la.

CŒLLO

Même sans ordre écrit, il faut qu'on l'exécute?...

GONZALÈS

Tu l'exécuteras, sans perdre une minute.
Entre l'ordre qu'on donne et l'ordre qu'on écrit,
Il faut craindre toujours un changement d'esprit...
Le monarque est malade, on l'entoure, on le presse.
Ayons pitié de lui, ménageons sa faiblesse
Et sachons, au besoin, comprendre à demi-mot,
Mais nous allons le voir apparaître bientôt :
Du fond du corridor, j'entends par intervalles
Le bruit des pas royaux, qui traînent sur les dalles.

(Un moment de silence. Le roi paraît.)

SCÈNE II

LE ROI, GONZALÈS, CŒLLO

GONZALÈS ET CŒLLO

Sire!...

LE ROI

Mon cher Cœllo, partez trouver mes gens,
Dites que l'on m'amène Inès et ses enfants.

CŒLLO

Je cours vous obéir; mais votre santé, Sire,
Nous afflige bien plus que nous ne saurions dire...
Comment vous sentez-vous?...

LE ROI

Assez bien pour l'instant,
Comme un pauvre monarque, au cœur intermittent,
Dont le pouls, brusquement, de seconde en seconde,
Peut fort bien planter là son homme, en l'autre monde.
J'ai plusieurs fois, du reste, accompli le trajet.
Mais laissons, mes amis, ce pénible sujet
Et revenons à des matières moins frivoles.

GONZALÈS

Cours, Cœllo, souviens-toi de toutes mes paroles.

SCÈNE III

LE ROI, GONZALÈS

LE ROI

Nous voici réunis en tribunal secret,
Peut-être devrons-nous rendre un cruel arrêt.
Ah! Gonzalès, si bien qu'on ait tracé sa route,
Il arrive toujours un moment, où l'on doute.
Est-ce l'approche affaiblissante de la mort?
Est-ce déjà le ver funèbre, qui me mord?
Quoi qu'il en soit, tout près de terminer mon œuvre,
Je sens l'angoisse, en ses froids anneaux de couleuvre,
M'étreindre, et, sous le vent glacial du tombeau,
Ma conscience voit vaciller son flambeau;
A l'heure, où j'ai le plus besoin de sa lumière,
Je ne retrouve plus ma raison coutumière.
Ce qui m'est interdit, comme homme, ai-je le droit
De le considérer comme un devoir de roi?

Voilà la question, qu'à présent je me pose.

GONZALÈS

Quand l'avantage du plus grand nombre est en cause,
Un roi, me disiez-vous, ne peut pas hésiter.
Aujourd'hui, je me borne à vous le répéter,
Dans vos jours glorieux, ce fut votre maxime...
Fut-elle vraie ou fausse? En tous les cas, j'estime
Qu'à la juger, d'après le sort de vos États,
Elle vous a donné d'assez beaux résultats.
Faut-il que, maintenant, par un tardif scrupule,
Ce cœur la désavoue et cet esprit recule?
Allez-vous condamner, juste au dernier moment,
Et démolir un si superbe monument?
Puis la noblesse, Sire, a des droits sur les princes.
Quand votre fils verra, qu'au fond de nos provinces,
Morceaux de son royaume, encore mal soudés,
Nous pouvons du destin faire tourner les dés
Et réveiller le vieil esprit d'indépendance,
Je crois qu'il entendra la voix de la prudence
Et comprendra, qu'il faut ne point pousser à bout
Une noblesse dont, Dieu merci, le sang bout,
Et qui, devant l'affront, met le poing à sa garde,
Quand on veut lui donner, pour reine, une bâtarde!

LE ROI

Je t'entends; mais que faire en ce cas singulier?
Rompre le mariage?.. Et s'il est régulier?
Si Rome le tenait, par hasard, pour valide?..
C'est Rome, en dernier lieu, qui, sur ce point, décide.

GONZALÈS

Eh bien!.. il resterait la mort, que mérita
Le tort, fait par Inès, à l'honneur de l'État.

LE ROI

Ainsi donc, Gonzalès, tu veux que je consente
A livrer au bourreau cette femme innocente?

GONZALÈS

Sire, je ne veux rien. C'est à vous de choisir
Entre notre ruine et notre bon plaisir.

LE ROI

Enfin, que tes raisons soient ou non légitimes,
Asseyons-nous... On nous amène nos victimes.

SCÈNE IV

LES MÊMES, INÈS et ses deux enfants

INÈS

Sire, permettez-moi d'embrasser vos genoux!

LE ROI

Inès, je devrais être irrité contre vous,
Car vos prétentions troublent tout le royaume;
Mais vos douces vertus, que la jeunesse embaume,
Votre tristesse, tout parle en votre faveur,
Et je sens, devant vous, s'apitoyer mon cœur.
Je veux bien vous traiter, moins en roi qu'en beau-père,
Et voir, en vous, un peu ma fille; mais j'espère
Que vous vous montrerez plus sage, à votre tour,
Et me rendrez mon fils, que retient votre amour.
Si vous l'aimez vraiment, il faut aimer sa gloire,
Et vous ne voudrez pas qu'il laisse, dans l'histoire,
Le renom d'un roi simple et d'un prince insensé.
A cela, tout d'abord, vous n'avez pas pensé

Et je ne prétends pas vous en faire un reproche.
Le trône était lointain alors, l'amour, tout proche :
C'est le passé ; mais nous entrons dans l'avenir,
Et je voudrais, Inès, avant que de partir
Au pays, que la tombe à peine me dérobe,
Et dont mon âme, au loin, voit déjà blanchir l'aube,
Je voudrais, que chacun rentrât dans son devoir;
Je voudrais, belle Inès, oui, je voudrais vous voir
Justifier, par un sacrifice sublime,
Ma franche affection et ma profonde estime,
Et mériter, par la façon d'y renoncer,
Le haut rang, où mon fils eût voulu vous placer...
Allons! je suis tranquille et sans inquiétude :
Vous cédez. Je vous dois toute ma gratitude.
Ce mariage peut se dissoudre aisément,
Puisqu'il fut contracté sans mon consentement?
Et vous ne pouvez pas, certe, ignorer, je pense,
Qu'il vous aurait fallu, de Rome, une dispense?
Cette dispense, on n'a pas dû la demander?

INÈS

Le Saint-Père a daigné, Sire, me l'accorder.

LE ROI

Mais, malheureuse, alors, il n'est plus de remède!

INÈS

Sans cela, se peut-il qu'un cœur vertueux cède?

LE ROI

Contre la mort, je ne puis plus vous secourir.

INÈS

Pour m'être bien conduite, il me faudra mourir!...

LE ROI

Où donc avez-vous vu qu'il nous faille commettre,
Pour mériter la mort, d'autre mal que de naître!

INÈS

O mes petits enfants, tombez vite à genoux
Et suppliez le roi qu'il ait pitié de nous.
Il est votre grand-père, il n'est pas insensible.

LE ROI

Je ne puis vous sauver, cela m'est impossible.
Dieu sait qui souffrira le plus, las de nous deux,
Autrement, je mettrais tout ce pays en feu,
Je ne puis vous sauver et perdre la patrie.

INÈS

Vous avez résolu de m'arracher la vie,
Sire; ne croyez pas que je me répandrais,
Pour vous la disputer, en indignes regrets,
Si mon cœur désolé n'avait pas lieu de craindre
Que Pedro, de nous deux, ne soit le plus à plaindre.
Ce n'est pas sur ma mort, que je verse des pleurs,
Sire, puisque aussi bien c'est pour lui, que je meurs.
Et ce me serait même une joie assez grande
De pouvoir, de ma vie, ainsi, lui faire offrande.
Donc, en me condamnant, Votre Majesté, Roi,
N'est pas cruelle; elle a plutôt pitié de moi.
Elle exauce un souhait que je formais moi-même.
Il est si doux de s'immoler pour ceux qu'on aime!
Ah! d'une telle mort, j'ai rêvé bien souvent;
Mais il ne s'agit point de mes jours, seulement :
Avec la mienne, c'est sa tombe, que l'on creuse.
La sentence, pour lui, n'est pas moins rigoureuse.

Songez donc qu'il me cherche et ne me trouve pas;
Que, prêtant, anxieux, l'oreille à tous les pas,
Il s'attende à me voir apparaître, à la porte,
Et qu'on vienne lui dire, enfin, que je suis morte,
Morte par lui, pour lui, morte à cause de lui,
Qui se considérait, comme mon seul appui...
Voulez-vous qu'il survive et traîne en son veuvage
Le reproche muet de ma sanglante image?...
Est-ce possible?... Non, non, Seigneur, écoutez.
Si j'adresse un appel suprême à vos bontés,
Ce n'est point que mon âme, encor jeune, s'enivre
De la lumière, sous laquelle il fait doux vivre,
Ou que j'attende ni richesses, ni profits.
Ce n'est point, comme épouse, hélas! de votre fils,
Et ce n'est pas non plus, pour la douleur amère
De laisser mes petits enfants privés de mère.
Non, c'est parce qu'il est deux êtres, dont le cœur
Est ainsi fait, que l'un mourra, si l'autre meurt;
Deux luths, si justement accordés, que personne
Ne saurait blesser l'un, sans que l'autre résonne.
Enfin, Seigneur, enfin, sauvez-moi du trépas
Pour que votre Pedro, du moins, ne meure pas.

LE ROI

L'heure de votre mort vient de sonner, ma fille;
Pour ces enfants, ils font partie de ma famille :
Ce sont mes petits-fils, Inès, rendez-les moi.
Je vous les reprends donc... Adieu, ma fille!

INÈS

Eh quoi!

Vous m'enlevez mes fils, ô justice divine!
Vous m'ôtez, par morceaux, le cœur de la poitrine.

Vous voulez donc tuer leur mère plusieurs fois?...

LE ROI

Emmenez, Gonzalès, ces rejetons de rois.

INÈS

Où partez-vous, où partez-vous, sans votre mère,
Prunelles de mes yeux, enfants, douce lumière,
On vous emmène. Les hommes sont sans pitié...
Mais vous, n'avez-vous donc pour moi plus d'amitié,
Pour me laisser ainsi, seule, en ces mains cruelles!

LES ENFANTS

Maman, maman!

INÈS

Seigneur roi, vos mains, que font-elles,
En me fermant ainsi la porte du pardon?
Vous me prenez mes deux enfants; mais pensez donc
Qu'ils sont vos petits-fils, et vous tuez leur mère!
Vous leur ouvrez une existence bien amère.
Oserez-vous presser leur corps, jeune, innocent,
Dans vos bras, encor tout ruisselants de mon sang?
Oserez-vous baiser leur front de cette bouche
Qui, contre moi, rendrait un arrêt si farouche.
Ce serait trop horrible!...

LE ROI

Inès, je ne puis pas,
Quoique souverain, vous arracher au trépas...
Don Alvar Gonzalès, je vous laisse auprès d'elle;
Je ne veux pas la voir mourir.

INÈS

Je vous appelle.
Quoi, Seigneur, vous partez, me livrant au bourreau!
Qui pourrait t'avertir de mon danger, Pedro?

On ne veut me laisser pas même cette joie
Avant de périr, qu'au moins je te revoie!
Mes enfants, laissez-moi les embrasser, Seigneur!
Alonso, cher amour, Dyonis, ô mon cœur,
Retournez-vous, retournez-vous, c'est votre mère
Qui vous appelle, encore une fois, la dernière!...

LE ROI

O malheureux enfants, venez donc avec moi.

INÈS

C'est fini. Plus d'espoir. Écoute donc, ô roi,
J'en appelle de ta sentence au dernier juge,
Le Christ, où l'innocent trouve enfin son refuge.

LE ROI

Écoutez, Gonzalès, je me trouve plus mal;
Renvoyons à plus tard cet affreux tribunal,
C'est assez tenter Dieu... Renvoyez cette femme.

GONZALÈS, *saluant le roi qui sort avec les enfants.*

Il sera fait, selon les désirs de votre âme,
Sire.

SCÈNE V

GONZALÈS, GARDES, puis un OFFICIER

GONZALÈS, *aux gardes en leur montrant Inès.*

Conduisez-la, vous autres, à Cœllo.

(Les gardes sortent, emmenant Inès. Gonzalès se promène sur la scène, abîmé dans une profonde réflexion. Il donne un ordre à la porte.)

Sellez-moi, je vous prie, un cheval de galop.

(On entend du bruit.)

Quel est ce bruit?...

UN OFFICIER

C'est le roi qu'on emporte
Et qui vient de tomber, raide, contre la porte!

GONZALÈS, *troublé.*

Il est mort?...

L'OFFICIER

Je ne puis vous assurer de rien,
Mais en venant ici, le roi n'était pas bien,
Et tout fait présager...

GONZALÈS

Allons, l'orage éclate!
Pourvu que Cœllo m'ait compris et qu'il se hâte!
C'est la grosse partie. Elle est dure à jouer...
Les amis de Pedro doivent se remuer.
La bonne occasion, pour ces âmes rebelles!

L'OFFICIER

Faut-il, Seigneur, aller vous chercher des nouvelles?

GONZALÈS

Va. *(A part.)* Je ne puis partir, tant que le roi vivra;
Mais s'il meurt, si Pedro revient, il me rendra
Responsable du sang, qu'en ce moment on verse.
C'est un terrible gué qu'il faut que je traverse!
Et c'est ma tête, hélas! que je viens de risquer.
Peut-être aurais-je encor le temps de révoquer!...

L'OFFICIER *revient.*

Le roi n'est plus. On vient de délivrer le prince.

GONZALÈS

Il ne me reste plus qu'à gagner la province,

En hâte. Avez-vous préparé mon cheval?
(Gonzalès va pour fuir, mais se heurte à Brito, suivi de gens.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, BRITO

BRITO

Un cheval, à toi, fourbe, à toi, monstre infernal!...
Préparez-lui plutôt, bien vite, une potence
Et pendez, au premier poteau, Son Excellence.
Amis, croyez-moi, c'est le plus sûr de beaucoup.
Il faut craindre de lui toujours un mauvais coup.
Tuons le chien, pendant qu'il ne peut pas nous mordre.
Allez! Je prends sur moi l'odieux de cet ordre.
(Il pousse dehors Gonzalès, qu'entraînent les soldats.)

SCÈNE VII

BRITO, OFFICIERS

BRITO, *à un officier.*

As-tu, de sa prison, fait sortir notre roi?

L'OFFICIER

Voici Sa Majesté, qui vient derrière moi.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, PEDRO, LE CONNÉTABLE

PEDRO

Ainsi mon père est mort et n'est plus qu'un cadavre!
Sa disparition me surprend et me navre.
Je puis apprécier sa grandeur, maintenant,
A l'ombre qu'il faisait, quand il était vivant.
La mort donne vraiment la mesure des hommes,
Et nous sentons, hélas! tout le peu que nous sommes
Quand il faut remplacer un nom comme le sien.
Enfin, comme à tout mal se mêle quelque bien,
Une pensée au moins dans mon deuil me console.
Brito, je vais pouvoir couronner mon idole,
Ma chère et pauvre Inès, et payer en ce jour
D'un prix digne de lui son douloureux amour,
Va toi-même, Brito, va chercher la couronne,
Que je la pose sur son doux front de madone.
(Brito sort par une porte. L'Infante entre par l'autre.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, L'INFANTE

L'INFANTE

Ah! Seigneur, ah! Seigneur! je puis enfin vous voir,
Je ne sais que vous dire et suis au désespoir.
Car c'est une nouvelle horrible que j'apporte,
Vous allez me maudire, hélas! Inès est morte!...

Seigneur, tous nos efforts n'ont pu la protéger :
Cœllo, l'affreux Cœllo, vient de vous l'égorger.
— Mais vous me regardez sans paraître m'entendre;
J'ai vu, Seigneur, j'ai vu votre épouse si tendre
La gorge ouverte, le visage pâlissant.
Ainsi qu'on le disait des martyres, son sang
Formait, comme des fleurs éparses, sur sa robe...
Votre Inès ne vit plus. Le Ciel vous la dérobe,
Seigneur, entendez-vous, Inès est morte!

PEDRO

Ah! Dieu!

L'INFANTE

Le roi se trouve mal... Accourez en ce lieu!
Gentilshommes, holà! chevaliers, venez vite.
Voyez le roi... Je pars... Il est temps que je quitte
Ces lieux, où ma présence amène tant de morts.
S'il succombait aussi, j'aurais trop de remords.

(Elle sort précipitamment.)

LE CONNÉTABLE

Sire, levez ce front qu'attend le diadème
Et n'allez pas, du moins, vous manquer à vous-même,
Si votre épouse manque, hélas! à votre cœur...
Mais à quoi pensez-vous? Où courez-vous, Seigneur?

PEDRO

Je veux la voir. Où l'a-t-on mise? Qu'on me mène,
Moi, roi de Portugal, au chevet de la reine.
Allons! auriez-vous peur de m'entendre gémir?...
Non! non, je ne veux pas vous donner ce plaisir.

LE CONNÉTABLE

Vous voulez voir son corps, Seigneur, on vous l'apporte.

(On apporte le corps d'Inès.)

PEDRO

Mon Inès, mon Inès, ô ma très douce morte,
Ma sainte, voilà donc ce qu'ils ont fait de toi.
Je ne puis pas pleurer parce que je suis roi.
Épiant dans mes yeux la douleur qui me broie,
Ils sont comme des loups attachés à leur proie;
Mais il viendra le jour où je serai vengé :
Je n'aurai plus de cœur, ils me l'auront mangé.

BRITO *revient.*

Sire, voici le sceptre et voici la couronne...
Mais que vois-je? O mon maître infortuné.

PEDRO

Donne.
Pauvre Inès, je te vais couronner dans la mort.
Certes, j'avais rêvé, pour toi, d'un autre sort.
Maintenant, chevaliers, voici donc votre reine;
Abaissez à ses pieds votre orgueil, votre haine.
Qu'elle ait, à vos regards, la double majesté
De mon choix et de son malheur immérité.
Et, pour inaugurer sa régence immortelle,
Seigneurs, vous allez tous défiler devant elle.
Puis, sur un char, traîné des plus beaux palefrois,
Vous l'accompagnerez au tombeau de vos rois,
Armés et tête nue, et pendant dix-sept lieues,
Les cloches, ébranlant les immensités bleues,
Entre une double haie embrasée, aux lueurs
Des torches blanches et des grands cierges en fleurs,
Vous ferez, avec moi, la triomphale escorte
A celle qui sera la reine, quoique morte.

(Rideau.)

MÉLÉAGRE ET ATALANTE

POÈME DRAMATIQUE EN TROIS ACTES

représenté pour la première fois
au théâtre antique d'Orange, le 6 août 1911.

AU GRAND POÈTE PAUL HAREL

HÉRITIER DE VIRGILE ET DU BON LA FONTAINE

en témoignage de vieille amitié.

PERSONNAGES

ATALANTE........................	Mmes Louise SILVAIN.
ALTHÉE..........................	Madeleine ROCH.
1re CHOREUTE.....................	Janine ZORELLI.
2e CHOREUTE......................	MORSENNE.
MÉLÉAGRE........................	MM. ALEXANDRE.
ŒNÉE............................	MARTIN.
TALTHYBIOS......................	Jean FROMENT.
PLEXIPPE........................	DORNY.
TOXÉE...........................	Marc GÉRARD.
UN MESSAGER.....................	FONTENOY.

GROUPE DE CHASSEURS

La scène représente une place publique de Calydon. Sur la gauche, un chœur de jeunes filles. Au milieu, une vieille femme file à un rouet.

Mise en scène de M. Boucher.

MÉLÉAGRE ET ATALANTE

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

LE ROI ŒNÉE ET SON MINISTRE

(Althée est assise à son rouet près d'un foyer allumé. Peu à peu, la foule arrive, se groupe sur un côté de la scène et forme le chœur.)

ŒNÉE

Que viens-tu m'annoncer?

LE MINISTRE

Rien de très rassurant.
Le désastre devient, d'heure en heure, plus grand,
Le peuple épouvanté s'engouffre dans la ville,
Et j'ignore comment on va donner asile
A tant de malheureux, que pousse ici l'effroi
Et comment nous allons les nourrir tous, ô Roi.
La peur les paralyse et leurs blés sont en cendre,
Aucun d'eux ne voudra désormais redescendre.
Trop de gens ont péri. Nul ne peut oublier
L'arrivée en nos champs de l'affreux sanglier.

Au milieu des éclairs, qui couvraient la campagne,
Il est tombé sur nous, comme un pan de montagne.
Pareille, dans la nuit, au feu des forgerons,
Une double lueur rayonne en ses yeux ronds,
Et ses regards ont des clartés surnaturelles.
Plusieurs croient avoir vu que le monstre a des ailes.

ŒNÉE

Nous avons négligé les autels d'Artémis
Et son cœur irrité nous traite en ennemis.
Il nous faut l'apaiser par d'ardentes prières.
Je ne suis qu'un vieillard sans force, sans lumières,
L'absence de mon fils me laisse sans appui
Et même, à dire vrai, je tremble aussi pour lui.
Je l'ai fait prévenir de nos malheurs. Sans doute,
En ce moment, vers nous, Méléagre est en route,
J'espère que les dieux, secondant son grand cœur,
Vont nous le renvoyer, comme un héros vainqueur.
Priez donc, mes enfants, pour que Zeus nous assiste.
Moi, je rentre, impuissant, sous mon toit vide et triste.

(*Œnée rentre dans son palais.*)

SCÈNE II

Le CHŒUR, le CHORYPHÉE, TALTHYBIOS, ALTHÉE

LE CHŒUR

Nous t'invoquons, déesse aux invincibles traits,
O Diane Artémis, ô reine des forêts,
Qui parcours à grands pas, haussant ta torche rouge,

La forêt endormie où nulle aile ne bouge
Et le grand ciel nocturne où gravitent les dieux.
Toi dont le front terrible s'orne
Du mince croissant radieux,
A l'aspect de ta double corne
Plus d'une étoile, à l'infini,
Ainsi qu'un oiseau d'or se cache dans son nid,
N'osant paraître en ta présence
De peur des traits que ta main lance;
Chasseresse du ciel où, débris des vieux temps,
Lumineux et proscrits rôdent quelques Titans
Échappés à la foudre encore;
Chasseresse qu'on voit courir les bois profonds,
Et qui parfois reviens, après l'aurore,
Avec ta meute de griffons,
Entends-nous, fille de Latone,
Sœur d'Apollon, tueur de loups,
Déesse au cœur grand et jaloux,
Mais qui, dit-on, aussi pardonne,
Parfois clémente aux pauvres gens,
Aux voyageurs, aux indigents,
A qui tu donnes ta lumière,
Que tu prends presque par la main
Et que tu remets en chemin,
Douce aux petits, aux grands altière,
Accorde-nous notre pardon.
Si nous sommes frappés pour quelque offense folle,
Délivre à jamais Calydon
Du sanglier qui le désole,
Nous t'invoquons tous à genoux,
Exauce-nous, exauce-nous.

LE CHORYPHÉE

Voici Talthybios, le crieur de nouvelles ;
Comme Hermès, on dirait que ses pieds ont des ailes.

TALTHYBIOS

Peuple de Calydon, pâtres et laboureurs,
Vous qui, du sanglier redoutant les fureurs,
Aviez abandonné vos campagnes fertiles,
Méléagre a couru les terres et les îles,
Criant votre détresse à travers les hameaux.
A son appel se sont levés tous les héros,
Portant dans un corps d'homme une âme surhumaine.
Et voici tous les noms de ceux qu'il vous ramène,
Pour la chasse qu'il organise à Calydon :
Les deux fils d'Eacos, Pélée et Télamon,
L'un roi de Larissa, l'autre de Salamine.
Le premier épousa la déesse marine,
A ses noces, tous les Immortels sont venus.
C'est là que, tout à coup, hérissés, poitrails nus,
Écrasant les vaincus sous leurs sabots sonores,
Sur les Lapithes ont bondi les grands Centaures,
Mêlant les flots de sang aux longs ruisseaux de vin.
Les Tyndarides, ces jumeaux de l'œuf divin,
Suivent avec Jason, prince des Argonautes,
Et, modèles des vrais amis et des vrais hôtes,
Pirithoüs, Thésée aux grands cœurs sans remords
Qui, tous deux, descendus dans l'empire des morts,
Ayant du morne Styx repassé la barrière,
Viennent de remonter vivants à la lumière ;
Hippothoüs, Dyas, Phœnix, fils d'Amyntor
Et Laërte d'Ithaque et les deux fils d'Actor,

Qu'accompagne Phylée arrivé de l'Elide,
Cénée, autrefois femme, Échion l'intrépide,
Et Lélex de Naryce et Nestor de Pylos,
Acaste qui si bien lance les javelots,
Hippase, Eurytion, le fier Leucyppe, Hylée,
Les fils d'Hippocoon de l'antique Amyclée
Et le fils d'Ampycos qui lit dans l'avenir,
Puis Anceus d'Arcadie, Écleus, et pour finir,
Atalante, la chasseresse de Tégée,
L'honneur des bois, des monts où sa vie est plongée,
Vierge dont le visage est d'un jeune héros,
Héros dont les traits purs sont d'une jeune fille.
Sur tous ces fronts l'espoir comme une étoile brille
Et nous promet la fin de tant de maux.

ALTHÉE

Mon fils n'aurait pas dû convoquer cette chasse,
De mon frère Plexippe il usurpe la place.

LE CHŒUR

Vous tremblez pour ses jours.

ALTHÉE

Je blâme son orgueil;
Quant à ses jours, je n'en porterai pas le deuil.

LE CHŒUR

Vous ne pouvez penser de si terribles choses.

ALTHÉE

Tu te trompes. Ce n'est pas ce que tu supposes,
Mais mon fils ne mourra qu'à l'heure où je voudrai.

LE CHŒUR

Reine, pardonnez-moi, mais, à vous dire vrai,
Je ne saisis pas bien le sens de vos paroles.

ALTHÉE

Et venant de ma bouche, elles te semblent folles :
Je veux dire que son destin est attaché
A certain charme dont je tiens l'objet caché.
Donc, femmes, pour ses jours n'ayez aucune alarme.

LE CHŒUR

Et quel est cet objet? Reine, quel est ce charme?

ALTHÉE

Je le dirai si vous me jurez le secret.

LE CHŒUR

Au noir Styx soit voué qui se parjurerait!

ALTHÉE

Ce que je vais vous dire est une vieille histoire
Et que j'ai retrouvée au fond de ma mémoire.
C'est un vieux coffre à bois qui me la rappela.
J'étais grosse de Méléagre en ce temps-là.
Un vent aigre, venu des monts de l'Étolie,
Soufflait dehors le froid et la mélancolie,
Et comme les cyprès je me sentais ployer;
Je voulus m'approcher alors de mon foyer.
Trois femmes s'y trouvaient, trois vieilles filandières.
Sur leurs têtes le feu projetait ses lumières.
Je les voyais de face et très distinctement.
Mais aurait-il fait nuit dans mon appartement,
Je les aurais pourtant sans peine devinées
Et j'aurais reconnu les vieilles Destinées,
Qui, depuis si longtemps, habitent dans mon cœur,
Oui, les Parques, en qui le Temps, le dieu vainqueur
Et tous les autres dieux révèrent leurs aînées,
Les éternelles sœurs qui ne sont jamais nées.

Aux lueurs de leurs yeux, tels que des lacs sans fond,
Le passé, l'avenir se font et se défont;
On y voit aborder, ainsi que des navires,
Des mondes étoilés et de nouveaux empires,
Et des dieux inconnus venir de l'infini
Comme des alcyons qui flottent dans leur nid.
La première me dit que j'allais mettre au monde
Un homme courageux et puissant, la seconde
Qu'en lui la Renommée entrait dans ma maison;
La troisième, montrant dans la flamme un tison,
Dit que son existence en aurait la durée
Et qu'avec ce tison elle était dévorée...
Alors, pleine d'effroi, je retirai du feu
La bûche, par le bout carbonisée un peu,
Dans l'eau je courus la plonger tout allumée
Au milieu d'un épais nuage de fumée;
Quand elle fut éteinte enfin, je la rangeai
Dans un coffre de fer artistement forgé,
Dont avec très grand soin je fermai la serrure.
Ainsi pour lui que votre amitié se rassure.

LE CHŒUR

Les Parques, les revîtes-vous après cela?

ALTHÉE

Quand je revins ensuite, elles n'étaient plus là.

LE CHŒUR

Reine, vous nous voyez de stupeur interdites :
Ne fut-ce pas un simple rêve que vous fîtes?

ALTHÉE

Non, j'ai rouvert le coffre et revu le tison.

LE CHŒUR

Étrange événement!

ALTHÉE

Je sors d'une maison
Que les dieux immortels ont souvent visitée,
Même au plus grand d'entre eux je suis apparentée :
Fille de Thestios, je suis sœur de Léda
Et mes neveux les Dioscures,
Sortis de l'œuf qu'un divin cygne féconda,
Brillent pendant les nuits obscures.

LE CHŒUR

De ceci votre époux est sans doute informé?

ALTHÉE

Mon mari, je ne l'ai jamais assez aimé
Pour lui dire un secret qu'il vaut mieux qu'il ignore;
Méléagre l'a su. S'en souvient-il encore?

LE CHŒUR

Ce tison m'effraierait. Rien qu'à le savoir là,
J'aurais grand'peur que ma raison ne se troublât,
J'aurais peur du vertige où l'on se sent poussée
Et de céder à quelque effroyable pensée.

ALTHÉE

Pourquoi donc Méléagre, en me faisant souffrir,
M'a-t-il presque forcée à me ressouvenir?
Depuis plus de deux ans il fuit, il me délaisse,
Il court le monde et m'abandonne à ma détresse.
Dans cette solitude, alors vous comprenez
Que mes pensers en moi soient un peu déchaînés,
Vous comprenez alors que de vieilles Mémoires
Aillent, pour s'occuper, remuer les armoires,

Vider et retourner les coffres d'autrefois.
Et c'est ainsi qu'on trouve un vieux morceau de bois;
On se souvient. Bientôt le passé se rallume
Et c'est comme un tison dont le feu vous consume;
Et c'est comme un tison, qui, du fond du passé,
Dévore jusqu'aux pleurs que je voudrais verser.
Je me suis regardée en mon miroir de cuivre,
Mais sous mes lourds cheveux déjà couverts de givre,
Je n'ai pu distinguer en son affreux repos
Qu'un visage pareil à celui d'Atropos,
De celle des trois sœurs filandières qui tient
Le fil de nos destins et tranchera le tien.
Alors, traînant le poids de choses abolies,
Traînant mon cœur chargé de ses mélancolies,
De mes propres pensers me sentant le jouet,
Je suis venue ici m'asseoir à mon rouet.

LE CHŒUR

Nous ne comprenons qu'avec peine
Qu'un tison, en se consumant,
Entraîne une existence humaine
Dans la mort, invisiblement.

Et cependant, tout nous indique
Qu'en un corps, de cendre formé,
L'esprit ne peut être enfermé,
Sinon par un lien magique.

La vie est un enchantement,
Avec lequel un dieu nous trompe,
Il suffit que le charme rompe
Et tout s'écroule, en un moment.

Ah! de tous les êtres, qu'on nomme
Chimères, centaures ou dieux,
A l'examiner de près, l'homme
N'est-il pas le plus fabuleux?

Le sphinx, au carrefour des routes,
Et qui guette les voyageurs,
Pour les assaillir de ses doutes,
C'est lui, ce monstre, aux yeux songeurs.

Pendant que l'angoisse l'agrippe,
Sur sa propre énigme, devin,
Il se tient penché, comme Œdipe,
Cherchant à se comprendre, en vain.

Le noir infini de l'abîme
Assombrit ses yeux transparents,
Il peut dire à l'Enfer, au Crime :
« Vous êtes mes proches parents! »

Il peut, au travers de l'espace,
Crier aux Immortels jaloux :
« Nous sommes de la même race,
Puisque je pense comme vous! »

Sa témérité n'a d'égale
Que l'ennui de son cœur, sans fond,
Où hurle l'orgueil de Tantale,
D'où s'envole Bellérophon!

Et pourtant, de tes tentacules,
Vie animale, tu l'étreins
Et, dévorante, tu circules
De son cœur de chair à ses reins,

Tu guettes de tes yeux énormes
Et tu convoites notre corps,
Pour le prêter à d'autres formes
Et bâtir de nouveaux décors.

Entre l'arbre, qu'on voit étendre
Ses branches, au bord du chemin,
Et le fragile corps humain,
Ce n'est qu'un échange de cendre.

C'est la Nature, qui poursuit
Le cours de ses métamorphoses
Et qui nous réunit aux choses
Dont la face changeante fuit.

O homme, énigme du Monde,
Si, devant le dernier pourquoi,
La Vie est muette sur toi,
Que la Mort au moins me réponde !

Si tout disparaît au tombeau,
Comme un décor que l'on enlève,
Comme un songe que l'on achève,
Qu'il soit triste, mais qu'il soit beau,
Mon rêve !

Qu'il soit assez beau, pour rester
Peint dans la mémoire des hommes,
Et puisse mon ombre escorter,
Par delà le temps où nous sommes,
Les fiers chasseurs de Calydon;
Voix vivantes ou déjà mortes,
  Qu'ils entrent donc!
Le Rêve ouvre, grandes, les portes
De l'inépuisable avenir!

SCÈNE III

Les Mêmes, PLEXIPPE, TOXÉE

ALTHÉE

Mais je vous vois enfin, ô figures si chères,
O Plexippe, ô Toxée, ô mes aimables frères,
Vous, qu'enfants, j'ai portés jadis sur mes genoux,
Pourquoi vous vois-je armés? Dites, où courez-vous
Comme des assaillants qui volent sur les brèches?
Pourquoi sur votre dos ce carquois et ces flèches?
Et pourquoi, sur vos fronts pensifs, ce casque d'or?

PLEXIPPE

Nous allons à la chasse et peut-être à la mort;
En mourant, on ne change après tout que de rêve.

TOXÉE

Il se peut, en effet, que la chasse s'achève
Au milieu des roseaux, qui bordent l'Achéron.

PLEXIPPE

Si le monstre est tué, plusieurs de nous pourront

Voir bondir chez Hadès son ombre furieuse.

TOXÉE

La chasse, en tous les cas, sera très sérieuse;
Les vautours trouveront plus d'un cadavre aux champs.

PLEXIPPE

Des supplications, des prières, des chants
Eussent fléchi les dieux plus que notre courage
Et du terrible fauve eussent brisé la rage.

TOXÉE

Artémis apaisée eût mis fin à nos maux
Et, sans qu'il fût besoin d'assembler ces héros,
Nous aurait épargné la peine de les suivre.

PLEXIPPE

Ce Méléagre est fou. Sa jeunesse l'enivre,
Il ne croit qu'en lui-même et méprise les dieux.

TOXÉE

Quoi qu'il en soit, il faut te faire nos adieux.

PLEXIPPE

A moins de consentir à passer pour infâmes,
Nous ne pouvions rester chez nous, comme des femmes.

TOXÉE

D'autant que ces héros montrent, au milieu d'eux,
La superbe Atalante au cœur aventureux.

ALTHÉE

Puisse Zeus écarter ce présage funeste,
Et par pitié pour moi, sauver tout ce qui reste
De l'antique maison du héros Thestios.
Le chagrin, en séchant la moelle de mes os,
Du flambeau de ma vie a refroidi la flamme,
Et votre pauvre sœur n'est qu'une vieille femme.

Dont le cœur machinal, pour toujours orphelin,
Tourne avec les fuseaux, où s'enroule ce lin.

PLEXIPPE

Adieu, très doucement file ta destinée
Comme tu l'as reçue, ô vieille sœur aînée;
Si la mort nous surprend, va, tu nous rejoindras.
Pour nous avoir portés tout petits dans tes bras,
Pour avoir remplacé près de nous notre mère,
Je ne sais quel travail fit en toi la Chimère,
Ni ce qui dans nos cœurs alors s'est dérangé,
Mais depuis ce temps-là, nous n'avons plus changé
Et nous gardons des yeux d'enfants sous des fronts d'homme
Tels tu nous élevas et tels encor nous sommes;
Notre printemps rejoint notre arrière-saison,
Et nulle femme n'est entrée à la maison,
Depuis que tu quittas ses murs demeurés vides,
Mais nous comptons, par ses lézardes et tes rides,
Les jours qui, loin de toi, coulèrent froidement :
Nous vous enveloppons du même sentiment,
Vous qui fûtes pour nous toute la destinée,
Vieille maison aimée et vieille sœur aînée.

(Plexippe et Toxée sortent.)

LE CHŒUR

Parmi tous ces héros que Méléagre amène,
Comment se fait-il donc que l'on n'entende pas
Déjà, sur les chemins, retentir les grands pas
Du secourable fils d'Alcmène?
Comment ne voit-on pas, la massue à la main,
Noires sur l'horizon baigné de crépuscule,
S'allonger sous la peau du lion néméen,
La forme gigantesque et la tête d'Hercule?

Si loin de Calydon qui peut le retenir?
L'Érèbe?... Il a vu sans frémir
La triple gueule de Cerbère,
Il a fait chavirer la barque de Caron,
Il a de l'Achéron
Franchi deux fois l'affreux estuaire,
Et ce terrible belluaire
A serré dans ses bras, à lui briser les os,
L'épouvantable Thanatos.
La faux a chancelé dans la main de Saturne,
Le Destin, de son urne,
Pendant quelques instants,
N'a plus laissé couler le temps;
Les Heures dans le ciel restèrent immobiles,
Tandis qu'il ramenait du pays de la mort,
Où les neuf fleuves font de ténébreuses îles,
La tendre Alceste aux cheveux d'or,
De brume stygienne un peu voilée encor.

Qui donc retient au loin ta marche triomphale,
O vainqueur d'Érymanthe, archer du lac Stymphale?
As-tu, pour soulager Atlas,
Remis le monde sur ta tête?
Qui donc nous cache ta retraite?
Serait-ce le bel Iolas,
Ou bien Iole au frais sourire?
Serait-ce Omphale ou Déjanire?
Puisque, héros au large cœur,
Un œil moqueur
Dans un subtil regard t'enchaîne,
Et de la toile arachnéenne

Ne sachant plus comment sortir,
On te voit alors consentir
A filer de tes mains énormes,
Qui déracinent les grands ormes
Et qui voilent l'éclat du jour,
L'humble quenouille de l'amour!

Il ne reviendra plus, tu l'attendrais en vain,
Le fier Alcide au cœur divin;
Laissant au bûcher sa poussière,
Il est monté dans la lumière.
Désormais devenu le grand veneur des dieux,
Loin de la terre
Et dans les profondeurs des cieux,
Il chasse maintenant avec le Sagittaire.
Sur les rocs nus, que leurs verdures avaient peints,
N'as-tu pas entendu le fracas des grands pins,
Qui tombaient en hurlant sous sa hache sonore,
Quand, dévoré par la tunique du Centaure,
Il préparait, pour s'y coucher,
Le lit funèbre et flamboyant de son bûcher,
Dont tu vois sur l'Œta la flamme rouge encore
Se rallumer au crépuscule ou dans l'Aurore?

Non, il ne reviendra plus jamais à Calydon,
Sous son ancienne forme humaine,
Mais, à défaut du fils d'Alcmène,
Peuples ingrats, que désirez-vous donc,
Puisque au milieu de vos désastres,
Méléagre, Atalante et tant d'autres héros,
Ses émules et ses égaux,

Dont la place est marquée au ciel parmi les astres,
Sont venus si nombreux pour vaincre ou pour mourir?
Mais j'aperçois là-bas Méléagre accourir,
Qu'accompagne Atalante aux grands yeux intrépides.

SCÈNE IV

ALTHÉE, MÉLÉAGRE, ATALANTE

ALTHÉE

Te voici, Méléagre. Ainsi tu te décides
A visiter enfin ta mère, qui pourtant
De tes nobles soucis est le moins important.
Son visage est si vieux et son cœur est si triste!
Il te ressouvient donc maintenant qu'elle existe?
O puissance du sang, ô force de l'instinct,
Mon souvenir en toi n'est pas encore éteint?

MÉLÉAGRE

Pourquoi cette ironie? O mère, je vous aime!
Sitôt que je le peux, je vous le dis moi-même,
Je quitte un glorieux cortège pour cela.
Je suis homme et ne puis toujours me trouver là;
Et même votre sang, qui coule dans mes veines,
Me conseille de fuir les effusions vaines,
Me dit que la façon de vous aimer le mieux,
C'est de bien soutenir le rang de nos aïeux;
C'est d'être un fils dont vous puissiez parler sans honte
Et dont le sang divin à sa source remonte.

Songez que votre fils doit apparaître tel
Que les hommes en lui voient presque un immortel.
S'il me faut au bûcher bientôt laisser ma cendre,
Je prétends chez Hadès ainsi qu'un dieu descendre,
Et, redressant mon ombre immense sans remords,
Du nom de Méléagre épouvanter les morts;
Je veux jusqu'aux enfers qu'une foule exaltée
Acclame à l'avenir le nom du fils d'Althée.

ALTHÉE

Apparences de voix bien dignes du trépas,
Inutiles clameurs que je n'entendrai pas!

MÉLÉAGRE

Je comprends au besoin le mépris de la gloire,
Mais devant le malheur public, je ne puis croire
Que des cœurs généreux restent indifférents.

ALTHÉE

Il fallait en laisser les soins à tes parents.

MÉLÉAGRE

Les ai-je par hasard empêchés de bien faire?
Mes oncles ont compté surtout sur la prière.
Estiment-ils que Zeus les ait mal exaucés?
Que veulent-ils de plus, et n'est-ce pas assez
Qu'il m'ait inspiré tant d'éloquence et d'adresse,
Que j'amène avec moi l'élite de la Grèce?
Et quel plus grand miracle en espéraient-ils donc?
Mais la chasse m'attend aux bois de Calydon,
Souffrez que je vous nomme et que je vous présente
La fleur de nos héros, l'intrépide Atalante.

ALTHÉE

La femme doit à l'arc préférer le ciseau,
Et son honneur est d'être assise à son fuseau.

ATALANTE

Reine, je ne suis point une femme ordinaire :
Ces armes de combat, ces vêtements de guerre,
Cet arc, ces javelots sont familiers pour moi,
Et je m'explique mal qu'ils causent tant d'émoi;
Ils me sont naturels depuis que je suis née.
Une nymphe des bois m'a-t-elle abandonnée,
Un dieu m'a-t-il donné le jour? Je n'en sais rien.
La Parque a suspendu mon nid aérien
Au sommet des rochers, d'où s'envolent les aigles;
J'ai grandi solitaire, ignorante des règles
Qu'imposent à vos cœurs les lois de la Cité;
Ivre de ma farouche et froide pureté,
Qui met autour de moi son invisible armure,
Je m'élançais légère et frémissante et pure,
Riant des cailloux fins qui roulaient sous mes pas,
Sœur des divinités que je ne connais pas;
Parfois, quand je passais, le carquois à la hanche,
En voyant, dans le soir, debout ma forme blanche,
Pendant que se posait sur mon front le croissant,
Un centaure effrayé fuyait en hennissant,
Croyant voir sur les monts Artémis apparaître,
Artémis, dont je suis une forme peut-être;
Et si j'ai répondu, Méléagre, à ta voix,
Tu ne l'ignores pas c'est la première fois
Qu'Atalante descend chasser parmi les hommes.

ALTHÉE

Que cherches-tu parmi les femmes que nous sommes,
Et qu'attends-tu de moi, vierge de Nonacris?

MÉLÉAGRE

Ne vous préoccupez des propos ni des cris

De la femme que vous entendez. C'est ma mère;
Et s'il faut comme fils que mon cœur la révère,
Mon âme est un royaume, où seul je fais la loi
Et je n'y reconnais d'autre maître que moi.
Ou plutôt désormais vous y voilà maîtresse,
Je vous bâtis un temple ainsi qu'à ma déesse,
Et dût l'Olympe même en devenir jaloux,
Je fais vœu désormais de n'adorer que vous.
Mais vous, des autres dieux suivez au moins l'exemple
Et daignez regarder un peu dans votre temple,
Soyez-moi secourable, image d'Artémis,
Abaissez jusqu'à moi, du moins, des yeux amis,
Et quand je vous implore, enfin daignez m'entendre.

ATALANTE

Pour vous faire écouter, d'abord soyez moins tendre,
Voyez-vous qu'on se parle amour entre chasseurs?
Ai-je une âme vraiment faite comme vos sœurs?
Allons dans les marais, où le monstre se terre,
Je veux l'abattre et puis remonter solitaire
Dans mes bois, avec la hure du sanglier.

MÉLÉAGRE

Tu partiras, mais tu ne pourras m'oublier.

ATALANTE

Nous ne nous verrons plus. Ainsi donc que t'importe!

MÉLÉAGRE

Je saurai bien trouver le chemin de ta porte.

ATALANTE

J'ai des flèches, pour écarter les indiscrets.

MÉLÉAGRE

Si je meurs de ta main, je mourrai sans regrets.

ATALANTE

Tu veux qu'abandonnant mes armes à la rouille,
Il ne me reste plus qu'à filer la quenouille?

MÉLÉAGRE

Comme Hercule à tes pieds c'est moi qui filerais!

ATALANTE

Nous déchoirions tous deux, j'y perdrais mes attraits.
Quoi que ton cœur te dise et quoi qu'il te paraisse,
Tu n'adores en moi rien que la chasseresse;
Tu m'aimes, en rêvant de l'ombre des grands bois,
Et je te suis bien plus lointaine que tu crois;
Mais hors des monts abrupts, où ton cœur me devine,
Sans arcs, sans javelots, serais-je encor divine?
Le serais-je surtout sans ma virginité?
Ne me dispute pas ma sauvage beauté,
Laisse-moi, Méléagre, à mes bois, à mes sources;
Laisse-moi sur les monts devancer dans leurs courses
Le taureau fabuleux, la biche aux pieds d'airain
Et le grand cerf, dressant sur l'horizon marin
Le fardeau de sa tête aux chimériques branches,
Entre lesquelles luit, de mille étoiles blanches
Un pan de ciel nocturne étrangement fleuri.
C'est là-haut, c'est là-haut, que m'appelle et sourit,
Dans les champs de l'azur qui remplit mes prunelles,
Mon destin, pour mener des chasses éternelles.

MÉLÉAGRE

Non, ce n'est pas là-haut, c'est là que je te veux.
En vain tu t'en défends, ô vierge aux beaux cheveux,
En vain ton cœur résiste,
Un attrait doux et triste

Ramènera vers moi ton souvenir, tes pas;
Crois-moi, belle Atalante, on ne résiste pas
Au charme douloureux de l'étreinte des hommes;
L'âcre goût de la mort est si délicieux,
Que mainte déité sacrifia les cieux
Aux éphémères que nous sommes,
Et préféra quitter l'Olympe sans retour,
Descendre à l'Érèbe, pour suivre
Dans l'éternelle nuit quelque orageux amour,
Dont la douceur l'enivre.
Les déesses, les dieux de l'Olympe serein
Ont gardé le tourment de la noblesse humaine :
Danaé dans sa tour d'airain,
Io, Léda, Latone et la pudique Alcmène
Témoignent de l'attrait, qu'a pour les Immortels,
La morbide beauté des enfants de la terre
Et pendant que l'encens fume sur leurs autels,
Le désir envahit leur penser solitaire.
Va, pour savoir aimer, il faut pouvoir mourir,
Il faut connaître la détresse
Qui se donne dans un soupir
Et se rompt dans une caresse.
Gloire à la mort très bonne et très belle! Elle fait
Tenir l'éternité dans le moment qui passe,
Et le héros qui tombe est plus beau, plus parfait
Que l'Immortel qui règne dans l'espace!

ATALANTE

Méléagre, on attend notre retour là-bas.
J'espère à mon honneur terminer ce combat
Et te vaincre; sinon, la superbe Atalante,
Ayant brisé son arc, deviendra ta servante

MÉLÉAGRE

Eh bien! je te vaincrai, pour que tu sois à moi.

ATALANTE

Ton bras, moins que l'amour, me cause de l'émoi.

MÉLÉAGRE

Soutenu par l'amour, mon bras est invincible.

ATALANTE

Dans ce cas, c'est mon cœur que tu prendras pour cible.

MÉLÉAGRE

Je le jure, ce soir tu seras dans mes bras.

ATALANTE

Partons. Si tu me vaincs, tu le regretteras.

MÉLÉAGRE

Allons donc rassembler nos âmes désunies.

(Méléagre et Atalante sortent.)

ALTHÉE, *restée seule avec le Chœur.*

Vous avez entendu, terribles Erynnies!...

(Rideau.)

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

LE CHŒUR, puis ALTHÉE

LE CHŒUR

Au pied de ce même coteau,
Que l'ombre des pins enténèbre,
En des temps connus d'Érato,
Vivait une nymphe célèbre.
On la nommait Syrinx. Sa voix,
Au fond des bois,
Se mêlait au bruit des fontaines,
Son arc de corne et son carquois
Lui donnaient les grâces hautaines
De Diane, sœur d'Apollon;
Aussi bien, les confondait-on,
N'était qu'au lieu de l'arc de corne,
L'arc de la déesse était d'or,
N'était encor
Que les rais de lune dont s'orne
Le front de cette déité,
Tissaient de leur mélancolie
Le regard doux mais attristé
De la nymphe à la voix jolie.
Or, étonné de sa beauté,

Pan fut épris d'amour pour elle;
Mais de terreur, la jouvencelle
Quitta les bois de Calydon;
Le dieu courut à sa poursuite,
La nymphe atteignit dans sa fuite
Les bords sablonneux du Ladon.
Des naïades implorant l'aide,
Elle ne vit d'autre remède
Que de se jeter dans ses eaux;
Lui, s'élançant d'un bond sauvage,
Il crut la saisir au corsage,
Mais n'embrassa que des roseaux.
En voyant fuir les formes blanches,
Il pleura dans les folles branches
Et leur confia ses soupirs.
L'air agité dans le feuillage
Rendit une plainte, au passage,
Que remportèrent les Zéphyrs.
Il reconnut la voix aimée,
Et, la devinant enfermée
Dans le creux chanteur des roseaux,
Il moissonna dans l'eau fatale
Des tiges de taille inégale
De ces merveilleux arbrisseaux,
Et les liant avec la cire,
Il fit, pour apaiser son douloureux délire,
Quand l'ombre des coteaux revient l'enveloppant,
Cette flûte où soupire,
Par la voix de Syrinx, la tristesse de Pan.

SCÈNE II

Les Mêmes, ŒNÉE

ŒNÉE

Femmes, n'avez-vous point vu mon fils Méléagre?
J'ai cru l'entendre, mais la vieillesse podagre
M'a laissé le pied lourd et lent à se mouvoir.
Il m'eût été si doux, pourtant, de le revoir!
Il est ma seule joie encor sur cette terre.
Lui, qui savait combien ma vie est solitaire,
Pourquoi ne m'a-t-il pas permis de l'embrasser?

LE CHŒUR

Excusez-le, Seigneur. Il n'a fait que passer,
Accompagné de la magnifique Atalante;
Au dehors, l'attendait la chasse impatiente.

ŒNÉE

Ils sont donc arrivés, ces descendants des dieux!
Ah! ce sera pour nous un soleil radieux
Qui me le montrera, car, dans mes jours prospères,
Autrefois j'ai connu la plupart de leurs pères.
Tous ces êtres fameux marqués du sceau divin
Mangèrent à ma table et burent de mon vin,
Car c'est moi le premier des Grecs qui, quoique indigne,
Ai reçu de Bacchus le présent de la vigne.
Les hommes d'aujourd'hui ne s'en souviennent plus,
Mais c'est moi qui parai, de pampres chevelus,
Ces côteaux, où souvent, auréolé d'abeilles,
Le vieux Pan est venu grappiller dans mes treilles.

Maintenant tout s'en va; les dieux, moins familiers,
Fréquentent peu nos bois, désertent nos halliers.
On voit plus rarement le messager Mercure
De ses ailes de feu rayer la nuit obscure;
Sans doute que nos cœurs sont devenus mauvais;
Ainsi toi, qui bien mieux que personne savais
Mon chagrin, ton silence est bien terrible, femme,
Songe que c'est un père avide qui réclame
Des nouvelles d'un fils si longtemps attendu.
Il revient, cet enfant que nous pensions perdu.
Il revient, tu le vois et n'as rien à me dire.
Mais la haine entre nous fût-elle encore pire,
Par pitié pour ton cœur de mère dans l'ennui,
Et même simplement pour te parler de lui,
Ma bouche abonderait en détails pleins de charmes,
Ma haine poserait tout de suite les armes,
Je te demanderais, femme, ton amitié
Pour ne pas diviser son cœur par la moitié,
Pour que son existence enfin soit moins amère.

ALTHÉE

Méléagre a manqué de respect à sa mère.

ŒNÉE

Le respect s'apprend mal, femme, dans les maisons
Où les chefs de famille, ainsi que nous faisons,
Passent ensemble une existence désunie;
Le respect est un fruit sacré de l'harmonie.

ALTHÉE

C'est à toi que je dois ces marques de mépris;
Pour mieux l'avoir à toi, ce fils, tu me l'as pris,
Il suit tes traces, mais va, crains que ma colère
Ne poursuive chez lui l'image de son père.

ŒNÉE

Pour me haïr ainsi, que t'ai-je fait, grands dieux ?

ALTHÉE

Rien et tout. Tu me fus constamment odieux.

ŒNÉE

Tu me vis à tes pieds empressé pour te plaire.

ALTHÉE

Et mon aversion fut ton juste salaire,
Quand je voulais dans mes regrets me replier,
Toujours présent, tu m'empêchais de t'oublier.

ŒNÉE

Serait-ce un autre amour dont le regret t'assiège ?

ALTHÉE

Nul amour de mon cœur n'a pu fondre la neige,
Sous laquelle est couché mon virginal printemps.

ŒNÉE

N'en dis pas davantage, hélas ! Je te comprends !
La Maternité fit un miracle inutile
En fécondant un jour, femme, ton sein stérile,
Sans rendre plus humains tes déplorables flancs,
O mère par erreur, ô fille à cheveux blancs !

ALTHÉE

Accuse le destin de toutes tes traverses.

ŒNÉE

Non, j'accuse plutôt tes volontés perverses.
Le Destin ne se meut que par de justes lois ;
C'est notre volonté qui déplace les poids
Et qui change chez nous l'éternel équilibre.
Ne viens pas dire ici que tu n'étais pas libre !
Les plus beaux sentiments, s'ils sont démesurés,
Dénaturent les cœurs qui s'y trouvent livrés.

Et ton âme, un peu trop vouée à ta famille,
Refusant d'être épouse afin de rester fille,
N'a pu s'ouvrir entière à la maternité.
Ton amour pour ton fils n'est qu'un fruit avorté.

ALTHÉE

Mon fils, en qui revit ma maison chancelante,
Je ne l'ai point sauvé, pour qu'il aime Atalante.

ŒNÉE

Méléagre aime la chasseresse, dis-tu?

ALTHÉE

Il l'aime avec l'élan de tout son cœur têtu.

ŒNÉE

Mais Atalante, dis, l'aime-t-elle?

ALTHÉE

Elle l'aime.
Mon cœur, tout sec qu'il soit, sent ces choses quand même.

ŒNÉE

Vive Zeus! ils auront ainsi de beaux enfants,
Car ils sont jeunes, beaux tous deux et triomphants!

ALTHÉE

Je ne souffrirai pas qu'il prenne cette épouse.

ŒNÉE

Pourquoi donc? Serais-tu de son bonheur jalouse?
Tu ne m'as pas aimé. Fûmes-nous bien heureux?
Laisse-les se chérir puisqu'ils le peuvent, eux.

ALTHÉE

Je ne veux pas rester désespérée et seule.

ŒNÉE

A leur amour se chauffera ton cœur d'aïeule.

ALTHÉE

Je pourrais bien chauffer les leurs d'un autre bois...

ŒNÉE

Pourquoi ce regard sombre et cette morne voix?

ALTHÉE

Œnée, il fut un temps où ce sombre visage,
Qui te semble terrible et de mauvais présage,
Était tout imprégné de grâce et de douceur.
Des enfants m'appelaient du tendre nom de sœur
Et, debout, au milieu d'une jeune famille,
J'étais cet être fier et pur, la jeune fille.
Je tendais à la vie un cœur inviolé,
L'amour m'apparaissait en un rêve étoilé,
Où la blanche Léda, ma sœur, me faisait signe
Des constellations des Gémeaux et du Cygne.
J'aurais dû mourir tôt, hélas! et j'ai vieilli.
Sous la maternité mon flanc a tressailli
D'une irrémédiable et profonde souillure,
Et j'ai maudit l'enfant, par qui j'étais impure.
Tu voulais le secret de ce cœur désolé,
Tu voulais que je parle, eh bien! je t'ai parlé.

ŒNÉE

Non, non, ce n'est pas toi, c'est ta démence, femme,
C'est quelque noir génie, installé dans ton âme,
Qui vient de me tenir ce langage effrayant.
Une mère ne peut maudire son enfant.
Ton esprit au regret a trop ouvert la porte.
La folie est entrée; elle y est la plus forte.
En vain tu te débats contre elle, elle te tient,
Elle règne en ton cœur, qui déjà n'est plus tien.
C'est elle qui t'assied, à ce rouet, hagarde,
Et, du fond de tes yeux, c'est elle qui regarde,

Et courbe, à ton aspect, mon front épouvanté,
Comme devant les yeux de la Fatalité!...
Mais voici Talthybios qui porte des nouvelles.
Las! au milieu de nos malheureuses querelles,
J'oubliais que mon fils court un grave danger;
Daignent, s'il en est temps, les dieux le protéger!
La tête d'un vieillard, entamé par les rides,
Est comme le tonneau des tristes Danaïdes,
Les choses du présent n'y peuvent pas tenir;
Presque mort, je ne vis que dans le souvenir...
Que nous annonces-tu de ta voix éclatante?

SCÈNE III

Les Mêmes, TALTHYBIOS

TALTHYBIOS

La victoire de Méléagre et d'Atalante.

ALTHÉE

Mes frères vivent-ils?

TALTHYBIOS

Écartez ce souci,
Méléagre est vivant, ses deux oncles aussi.

ALTHÉE

Très cher Talthybios, c'est un dieu qui t'envoie!
Je cours bénir le ciel qui me fait cette joie!
Que m'importe Atalante? En sauvant ma maison,
Les dieux ont conservé mon cœur et ma raison.

(Elle rentre dans le palais.)

SCÈNE IV

ŒNÉE, TALTHYBIOS, le Chœur

ŒNÉE

Les exploits de son fils ne l'intéressent guère.
Cette femme n'a rien de l'âme d'une mère ;
Elle parle de sa raison et de son cœur,
C'est l'asile de la démence et du malheur.
Laissons-la près des dieux qu'elle importune et lasse,
Et toi raconte-moi les détails de la chasse,
Les moindres pour un père auront beaucoup d'attrait.

TALTHYBIOS

Conduits par Méléagre, on gagne la forêt ;
Par les sentiers battus prudemment on s'engage.
Puis, la chasse réglée, on se met à l'ouvrage,
On étend les filets, on découple les chiens ;
Même, sans écouter la voix des plus anciens,
Impatiente, part la jeunesse étourdie.
Au fond d'une vallée en cuvette arrondie,
Où des torrents formés soudain versent leurs eaux,
Le monstre se terrait au milieu des roseaux,
Derrière un voile épais de broussaille et de saules,
Dans la vase qui lui montait jusqu'aux épaules.
C'est de là que, l'écume à la gueule, il bondit,
Prodigieux, par notre épouvante grandi ;
Comme un bolide au ciel, sa lourde masse noire
Trace, dans un éclair, sa sombre trajectoire ;
Il défonce en passant les rets trop délicats ;
Les arbres qu'il atteint tombent avec fracas.

Il jette en l'air les chiens qui lui barrent la route
Et met toute leur meute aboyante en déroute ;
Et l'horreur et les cris emplissent la forêt.
Échion contre lui lance le premier trait,
Qui va se planter dans l'écorce d'un grand hêtre ;
L'Argonaute Jason, déconcerté peut-être,
Lance trop fort le sien qui dépasse le but ;
Lors, le fils d'Ampycos se tourne vers Phœbus
(Apollon de tout son pouvoir l'aide sans doute).
Mais le dard, qu'Artémis dut émousser en route,
Touche le sanglier, sans pouvoir le blesser ;
On voit alors soudain le monstre se dresser,
Des flammes lui sortir du corps et ses prunelles,
Que la foudre allumait, jeter des étincelles ;
Tout son dos se hérisse, il grogne sous l'affront
Et, de tous les côtés à la fois, il fait front ;
Il bouscule, il écrase, il éventre avec rage,
Et le roi de Pylos, qui voit venir l'orage,
S'appuyant sur sa pique enfoncée en le sol,
Prend un rapide élan, d'un bras accroche au vol
La branche d'un ormeau dans laquelle il s'enlève
Et regarde passer la mort comme en un rêve.
Un fils d'Hippocoon a les jarrets rompus,
Il veut fuir, ses genoux ne le soutiennent plus ;
Le fauve, méprisant les héros et leurs lances,
Contre le tronc d'un chêne aiguise ses défenses,
Qu'il enfonce dans les cuisses du fils d'Actor ;
On voit alors venir Pollux avec Castor,
Droits sur leurs blancs coursiers, portant la blanche plume ;
De leurs flèches d'argent l'air résonne et s'allume ;
Le fauve, à leur aspect, fuit et court se cacher,

L'imprudent Télamon veut aller le chercher,
Dans un épais taillis, au fond de ces ravines,
Il tombe et se verrait dans le plus grand danger,
Si Pélée à l'instant n'eût pu le dégager.
La superbe Atalante, à Diane pareille,
Atteint alors le monstre au-dessous de l'oreille ;
On le croit mort : le coup ne l'avait qu'étourdi ;
Comme Atalante veut l'approcher, il bondit,
Mais Méléagre, qui la suit avec tendresse,
Enlève dans ses bras la jeune chasseresse,
Qui, le cœur défaillant d'un vertige inconnu,
Laisse au col du héros pendre son beau bras nu,
Et devant son sauveur, cette vierge intrépide
Apparaît tout à coup rougissante et timide.
Mais hélas! à deux pas de ce groupe charmant,
Un autre tableau nous émeut profondément :
Le sanglier, manquant la divine Atalante,
Fait du corps d'un chasseur une loque sanglante,
Lui défonce le sein, lui laboure le flanc,
S'acharne et du groin le fouille en reniflant.
Méléagre, entendant des cris, tourne la tête,
Voit un homme éventré, s'élance sur la bête ;
Il se couche sur elle et, d'un geste puissant,
En détache la hure, avec des flots de sang.
Ton fils dans la forêt, où rien alors ne bouge,
Face au soleil couchant, se redresse tout rouge.

ŒNÉE

Je t'embrasse pour la bonne nouvelle, mais
Le nom du dernier mort, le sais-tu?

UN HOMME, *qui vient d'arriver.*

Je le sais,

La reine, en l'entendant, serait bouleversée :
Le malheureux chasseur, c'est son frère Toxée.

TALTHYBIOS

J'ai dit ce qu'on m'a dit ou ce que j'ai cru voir.

ŒNÉE

La nouvelle va mettre Althée au désespoir.
N'importe! Mon devoir est d'honorer mes hôtes;
Ma maison n'a jamais vu de têtes plus hautes.
Je ne veux pas qu'on les attriste avec un deuil,
Qui devrait, après tout, lui donner de l'orgueil.
Pour éviter ses cris, gardez donc le silence.

TALTHYBIOS

Seigneur, voici, vers vous, la chasse qui s'avance.

SCÈNE V

LES MÊMES, LES CHASSEURS

ŒNÉE

Je vous reçois avec fierté dans ma maison.
Salut, jeune Nestor, audacieux Jason;
Soyez les bienvenus, fils d'Éaque et d'Égée,
Et vous, belle Atalante, ornement du Tégée,
Et toi, Laërte, et vous, Dyas, Hippothoüs,
Et toi que j'oubliais, sombre Pirithoüs,
O mes neveux divins, superbes Tyndarides,
Cavaliers de l'Érèbe et des grands cieux splendides!...
Pour toi, mon fils, tous ces amis pardonneront
A la naïveté d'un vieux roi vigneron

Qui, lui, n'a jamais rien fait de très méritoire,
D'embrasser un enfant qui le couvre de gloire.
Mon Méléagre, ces héros déjà fameux
Ont cette différence avec toi, qu'ils sont, eux,
Fils de pères dont ils n'ont qu'à suivre la trace;
Mais je salue en toi le premier de ma race,
Et songeant qui je fus, je regarde, étonné,
S'envoler, comme un aigle au ciel, mon premier né.

MÉLÉAGRE

Ma récompense, père, est dans ton allégresse.
Remercie avec moi ces héros de la Grèce.
A mon premier appel, chacun d'eux est venu,
Ils m'ont, sans hésiter, suivi, moi l'inconnu;
Ils m'ont, pour cet exploit, porté sur leurs épaules.
Ce sont eux, les vaillants, ne changeons point les rôles,
Et si mon nom prend place entre leurs noms fameux,
C'est parce qu'ils m'ont pris en croupe derrière eux,
Le Destin, à plusieurs des plus braves funeste,
Trop partial à ma jeunesse, a fait le reste;
Tous ont droit qu'on allume un glorieux flambeau,
Les uns sur leur maison, d'autres sur leur tombeau.
Mais les dieux, prévoyant ce partage de gloire,
Nous avaient envoyé dans nos rangs la Victoire.
A son corps de statue, à sa marche, à ses yeux,
Vous reconnaissez tous la vierge sœur des dieux.
De ses cheveux s'exhale une odeur d'ambroisie,
C'est Atalante, que conduit la Poésie.
Déesse trop aimable et qu'on n'ose prier,
Je t'offre au nom de tous la branche de laurier.

LES CHASSEURS

Vive Atalante! Heureux l'époux qu'elle va prendre.

ATALANTE

J'accepte ton présent, mais c'est pour le suspendre
En trophée, au-dessus du seuil de ta maison,
Si ton père et ta mère, en leur haute raison,
Veulent bien accepter de me prendre pour fille,
Moi qui ne me connais encore de famille,
Que les divinités des monts et des forêts,
Car, dans le même temps que tombait sous tes traits
L'animal monstrueux dont tu m'offris la hure,
Ta vaillance courtoise et ta haute figure
Fascinaient mon cœur vierge et l'ouvraient à l'amour.
Pour remonter parmi les dieux, il est trop lourd,
C'est un cœur de mortelle. Eh bien, pour que je meure.
Accueille-moi, jeune homme, au moins dans ta demeure,

MÉLÉAGRE

Divine fiancée, avec quel doux orgueil,
A ton bras, de mon toit je franchirai le seuil ;
Mon père, en attendant, voici donc votre fille.

ŒNÉE

Soyez la bienvenue, ô vous, dans ma famille,
Où je n'ai jusqu'ici trouvé que de l'ennui,
Vous entrerez comme une étoile dans ma nuit.

PLEXIPPE *(sortant brusquement des rangs des chasseurs.)*

Assez, je n'en puis pas tolérer davantage!
Assez de ce galant et lâche bavardage!
N'as-tu point de pudeur, n'as-tu point de remords,
Sentant ton oncle, hélas! couché parmi les morts,
Où l'étendit votre criminelle imprudence,
De commettre envers lui cette horrible indécence,

D'arroser de son sang à peine refroidi,
Ton sacrilège amour que les dieux ont maudit?
Je te le dis en face et le crie à la Grèce :
Tu l'as sacrifié, pour sauver ta maîtresse,
Et tu n'as pas le droit, étant son meurtrier,
De disposer ainsi sans moi d'un laurier,
Tout dégouttant du sang lustral de ma famille!
Indigné, je l'arrache aux mains de cette fille!

MÉLÉAGRE

Que vient nous raconter à présent ce vieux fou?
On l'avait oublié. D'où sort-il? De quel trou?
Personne ne l'a vu pendant toute la chasse,
Et c'est lui qui harangue et c'est lui qui menace!
Autant il était doux, autant il fait de bruit.
Insolent ravisseur de la gloire d'autrui,
Lâche ce que tu tiens, ou je pourrais t'apprendre
Qu'il ne faut pas voler ce qu'on ne peut défendre!

PLEXIPPE

Mon frère a succombé sous vos coups aujourd'hui,
Et le vrai sanglier abattu, ce fut lui.
Je vous exècre tous.

ŒNÉE

Allons! oui, par Hercule!
Devant tous ces héros tu te rends ridicule!

PLEXIPPE

Quant à toi, je te crache à la face, vieillard!

MÉLÉAGRE

Arrière, misérable, hors d'ici sans retard,
Ou je te vais traîner dehors par les oreilles!
Dites, vit-on jamais impudences pareilles?

PLEXIPPE

Où prétends-tu traîner ton oncle, beau neveu?

MÉLÉAGRE

Près de ton frère, pour faire, selon ton vœu :
A la mort, pour parler une langue plus claire.

PLEXIPPE

Tu vas m'assassiner, mais prends garde à ta mère!

MÉLÉAGRE

Assez d'insultes, meurs!

(Il le tue.)

ŒNÉE

Qu'as-tu fait, malheureux!
L'Érynnie a poussé ton bras. Daignent les dieux
Te pardonner, mon fils, ce meurtre qui me navre.
En attendant, portons au bûcher son cadavre.
Faisons un sacrifice en expiation.

(On emporte le corps de Plexippe.)

(Rideau.)

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

ATALANTE, le Chœur

ATALANTE

Je ne pouvais prévoir cette horrible action,
Que l'offense à son père a faite légitime;
J'espère que les dieux n'y verront point un crime,
Mais ce n'en est pas moins un présage angoissant
De voir sur mon chemin cette flaque de sang.

LE CHŒUR

On dirait que ton âme en ce moment hésite.

ATALANTE

Dès que le cœur est seul, la tristesse entre vite.

LE CHŒUR

Et de quoi peux-tu bien t'attrister à présent?

ATALANTE

Le doute est pour l'esprit un fardeau bien pesant.

LE CHŒUR

Ton âme ressent-elle un tourment qui la creuse?

ATALANTE

Je suis tout à la fois heureuse et malheureuse.
Enfin, je l'ai voulu, le sort en est jeté!

LE CHŒUR

J'ai quelque peine à te comprendre, en vérité,
Car je ne connais pas plus douce destinée
Que d'être par l'amour conduit à l'hyménée.

ATALANTE

Adieu, forêts, monts et ravins,
Atalante se déshabille,
Lune, de tes rayons divins;
Au tranchant d'or de ta faucille,
Elle détache, purs joyaux,
L'une après l'autre les étoiles
Qui servaient d'agrafes aux voiles
Légers et royaux,
Que lui jetait le crépuscule
Sur les sommets,
Et va se perdre pour jamais
Dans l'humanité minuscule.
De son arc et de son carquois,
De ses regards, terribles flèches,
Épouvante et fierté des bois,
Le jeune Amour aux lèvres fraîches
Hélas! vient de la dépouiller;
Et sa force surnaturelle,
Quand Diane habitait en elle,
N'est plus qu'une corde infidèle,
Que les larmes devront mouiller.

LE CHŒUR

L'archer Amour, en te prenant pour cible,
N'a fait que se venger de toi.
Il a blessé ton cœur pour le rendre sensible
Et plier ton orgueil à la commune loi.

ATALANTE

Si, par le regret dirigée,
Je remonte sur le Tégée,
Ils resteront indifférents,
Les agrestes dieux mes parents,
Dont j'apercevais dans mes courses,
Tout pleins d'un amical respect,
Les fronts moussus au bord des sources
Se soulever à mon aspect;
Et la montagne maternelle,
Ne connaissant plus son enfant,
Dira sans doute, en me voyant :
« Atalante, où se trouve-t-elle? »
Et si je réponds : « Me voici! »
Elle, ouvrant ses yeux prophétiques,
M'écartera des hauts portiques,
Disant : « Toi, tu n'es pas d'ici,
« J'appelle la grande Atalante.
« — Atalante, dira l'Écho. »
Et tous me pleureront vivante
Et me repousseront là-haut.

LE CHŒUR

Ne regrette pas, Atalante,
Le fond des bois,
On s'y perd parfois;
Témoin Écho, cette nymphe charmante,
Qui de son frêle corps n'a gardé que la voix.
Par ce temps de métamorphoses,
Fuis le silence des forêts,
Car, sous leurs grands arceaux aux perfides attraits,
Il se passe souvent de bien étranges choses.

Pour moi, de beaucoup,
J'aime mieux la mort, je le jure,
Que l'horreur d'entrer vive en une autre nature,
Qui me laisserait femme avec des yeux de loup.

ATALANTE

C'est de mon plein gré, que je reste
Et que j'accepte de mourir,
Si je puis une heure dormir
Dans les bras de l'amour funeste;
Mais vous, vous avez des parents,
Des mères, des sœurs, des compagnes,
Pour vous servir en ces moments;
Mais pour moi, les dieux des montagnes
Et mes cousins, les dieux du ciel,
Ne daigneront pas quérir même
Le plus petit rayon de miel,
Pour l'offrir à celui que j'aime.
Les vôtres vident le meilleur
De leur amphore ou de leur coffre
Et, ce faisant, versent leur cœur
Dans les choses que leur main offre,
Et la bonté de leur accueil
Est comme une porte fleurie,
Qui décourage un peu le deuil,
Invitant le bonheur avec la rêverie.

LE CHŒUR

Le bonheur n'entre pas toujours
Par la porte qu'on lui prépare.
Parfois, après de longs détours
Où sa patience s'égare,
Il n'arrive qu'après la fuite des amours

Et s'éloigne, ayant vu peut-être
La Tristesse à quelque fenêtre.

ATALANTE

A mes noces ne paraîtront
Ni les nymphes au beau front,
Aux blondes tresses,
Ni les vénérables déesses,
Qu'on suit au son du tambourin,
Les aïeules de Zeus serein,
Rhée et Cybèle,
Qui, sous leur couronne de tours
Soulevant leur tête éternelle,
Contemporaine des vieux jours,
Me riaient parfois au passage;
Et le dieu Pan ne viendra pas
Faire danser au mariage,
Ni prendre sa place au repas,
Avec sa flûte, en gai convive;
Sans une sœur, sans un ami,
J'arriverai seule, parmi
Les mortelles, en fugitive.

LE CHŒUR

O chasseresse, si tu veux,
Nous viendrons peigner tes cheveux
Pour le clair matin de tes noces,
Et nous aurons, malgré l'hiver,
Pour te parer, du myrte vert
Et des perce-neige précoces;
Nous t'aimerons comme des sœurs,
Tu trouveras quelques douceurs
Peut-être au fond de nos tristesses,

Et sur les airs qu'on chante ici,
Tu pourras retrouver aussi
Des aventures de déesses,
Car plus d'un divin sentiment,
On ne sait pourquoi ni comment,
Erre exilé dans l'âme humaine
Et comme un cavalier hautain,
Armé pour un plus haut destin,
Mystérieux, il s'y promène.
Mais j'aperçois de loin la reine qui descend,
Elle va t'accueillir de quelque mot blessant;
Tâche de désarmer par d'humbles prévenances
Son cœur, à ton égard, rempli de méfiances.

SCÈNE II

Les Mêmes, ALTHÉE

ALTHÉE

Ils sont partis, tous ces chasseurs tumultueux?
Comment ne t'ont-ils pas emmenée avec eux?
Comment se fait-il donc ici qu'ils t'aient laissée?

ATALANTE

Je viens à vous, ainsi qu'une bête blessée
Et frissonnante, avec la flèche dans le cœur,
Je ne suis plus la vierge invincible et sans peur.

ALTHÉE

Quelqu'un aussi planta dans mon cœur une flèche :
C'était la vie, et la blessure est toujours fraîche.

ATALANTE

La douce affection eût calmé vos esprits.

ALTHÉE

C'est possible, mais les hommes s'y sont mal pris.

ATALANTE

N'accepteriez-vous rien de mon humble tendresse?

ALTHÉE

Retourne sur tes monts, superbe chasseresse.

ATALANTE

Je dépose à vos pieds cet arc et ce carquois,
O Reine, et pour jamais j'abandonne les bois
Pour devenir votre servante.

ALTHÉE

Quelque chose en toi m'épouvante,
Et comme une meute de loups
Des malheurs inconnus rôdent autour de nous...
... Mes frères vivent-ils? Réponds, réponds, de grâce!
Tu dois bien le savoir, toi qui viens de la chasse.

ATALANTE

Reine, étrangère ici, je ne les connais pas.
Quelqu'un vous a-t-il fait pressentir leur trépas?

ALTHÉE

Talthybios les disait vivants et je suis triste,
Et je flaire du sang comme un chien sur la piste.

(Althée, l'air soupçonneux, fait quelques pas vers le fond de la scène.)

ATALANTE, *baissant la voix, au Chœur.*

De l'accueil de la reine, hélas! que pensez-vous,
Femmes?

LE CHŒUR

Elle revient, son air paraît plus doux.

ATALANTE

Si ses yeux se chargeaient encore de colère,
Que me conseillez-vous? Dites, que dois-je faire?

LE CHŒUR

Elle connaît hélas! d'effroyables secrets.

ATALANTE

Eh! quoi! je suis aimée, ô femme, et je fuirais!
(Allant au-devant d'Althée et s'adressant à celle-ci.)
Reine, au fond de vos yeux inquiets, je devine
Une pensée ainsi que la mienne orpheline;
Nos désirs en nous se sont clos
Et, pour mieux cacher les sanglots
Qui, du fond de nos cœurs, montaient comme des lames,
Derrière nos yeux froids dissimulant nos âmes,
Nous revêtions d'orgueil cruel le désespoir
Que nous ne pouvions laisser voir.

ALTHÉE

Que veux-tu de moi, chasseresse,
Et pourquoi, devant ma raison,
Toujours agiter ce tison
Qu'allume ta folle tendresse?

ATALANTE

Reine, je n'ai pour vous aimer
Qu'à vous rouvrir mon cœur, qui dut se refermer
Aux sentiments si doux qu'inspire la famille...
Je n'ai point eu de mère et vous manquez de fille.

ALTHÉE

Ainsi qu'un oiseau sur un toit,
Au fond de mon âme méchante,
Un doux regret quelquefois chante;
Le passé me dit : Souviens-toi!

ATALANTE

De larmes, malgré vous, votre regard se mouille,
Mère, vous m'apprendrez à filer la quenouille;
Je vous suivrai docilement,
Et ce travail sera charmant,
Entrecoupé de mots d'une affection tendre,
Que les hommes distraits ne savent pas entendre.

ALTHÉE

Si tu souffres, tu peux pénétrer sous mon toit;
Si tu n'es qu'une pauvre enfant, assieds-toi;
Nous causerons au bruit du rouet monotone,
Je sens en moi descendre une paix qui m'étonne.
Si tu veux que vraiment je t'apprenne à filer,
Prends la quenouille, puis laisse se dérouler
Le fil et dans tes doigts tords-en la blanche laine;
Comme cela, c'est bien. Avec un peu de peine,
Tu pourras, mélangeant les fils et les couleurs,
Savoir broder un jour des arbres et des fleurs,
Un centaure au galop qui dans la forêt passe,
Des scènes de carnage et des tableaux de chasse,
Et tromper les ennuis de ton cœur désœuvré!...
... Que vois-je? Mon rouet d'un reflet empourpré,
A chaque tour de roue, hélas! devient plus rouge.
Est-ce quelque rayon qui dans les arbres bouge?
Mais non, mais non, c'est bien du sang, du sang humain.
Malheureuse, il en reste encore sur ta main!

ATALANTE

Le sang du sanglier!

ALTHÉE

Non, le sang de Toxée

ATALANTE

Que dit-elle? Grands dieux, sa face est convulsée!

LE CHŒUR

Elle parle de son frère, mort en effet.

ALTHÉE

Où court Plexippe, avec le visage défait?
Où vas-tu, très doux frère, avec la gorge ouverte,
Ton sang vermeil, coulant à flots sur l'herbe verte?
Égorgé comme un bœuf, égorgé sans pudeur,
Tu t'échappes des mains du sacrificateur,
Et mon époux Œnée assiste au sacrifice!
C'est Méléagre, qui du bourreau fait l'office!
Horreur! horreur! horreur! Il essuie à présent
Le coutelas encor ruisselant de ton sang,
Tu passes devant tous sans qu'aucun se dérange
Et tu viens me trouver, pour qu'enfin je te venge.
Oui, oui, je te comprends, c'est ce fatal tison,
Hélas! qui rallumé dévore ma maison!
J'aurais dû le laisser se consumer. Pardonne!
Mon intention, frère, était cependant bonne :
J'ai voulu le sauver, parce que je l'aimais,
Et je vous ai perdus par lui, tous, à jamais!
Prends patience, va, nous allons tous descendre
Chez Hadès, ne laissant ici qu'un peu de cendre.
Je l'emmène avec moi. Quand tu le reverras,
Ne le repousse pas, Plexippe, de tes bras.
C'est le fils de ta sœur, s'il est le fils d'Œnée;
Et tout fut fait par la terrible destinée.
Là-bas, sous les cyprès aux ombrages épais,
Son cœur trop violent retrouvera la paix.

Et quand nous aurons bu l'oubli des mauvais songes,
Les cruautés d'ici sembleront des mensonges.

LE CHŒUR

Dans le délire, où semble osciller sa raison,
Elle voit cependant, par delà l'horizon,
Se dérouler l'horreur de scènes trop réelles !

ALTHÉE

Mon oreille est ouverte autant que mes prunelles.
Veuillez vous souvenir que vous avez juré
Par le fleuve du Styx, aux dieux même sacré,
De ne rien révéler des choses que j'ai dites.

LE CHŒUR

Reine, tu nous remplis d'épouvantes subites.

ALTHÉE

Mes actes dussent-ils vous paraître insensés,
Cachez soigneusement ce que vous en pensez ;
Craignez de me trahir par un mot, par un geste ;
Gardez devant les yeux votre serment funeste.
Je fais ce qu'un devoir douloureux me prescrit.
Ne jugez pas à vos balances mon esprit.
Au-dessus de la boue où votre cœur se vautre,
Songez que mon regard voit plus loin que le vôtre.

ATALANTE

Je sens planer partout le mystère et l'effroi !

ALTHÉE, *à Atalante.*

Mais je vous oubliais, vous devez avoir froid,
Ma fille ; la forêt par l'hiver dépouillée
N'a pu vous garantir et vous êtes mouillée...
Je possède en un coffre, où je vais le chercher,
Un précieux tison plus propre à vous sécher.

(Elle va chercher le tison et le jette au feu.)

A peine j'ai soufflé, déjà la flamme brille.
Approchez-vous, venez vous réchauffer, ma fille.

ATALANTE

Femmes, vos yeux sont pleins d'un sentiment d'horreur!
Que se passe-t-il donc et quel sombre malheur
Sur ma tête s'amasse et se prépare à fondre?

LE CHŒUR

Ne m'interroge pas, je ne puis te répondre!

Une tempête affreuse emporte à l'Achéron,
De plus en plus grossi par les larmes des veuves,
Et roule en tourbillons les héros dans les fleuves
Où navigue Caron.

Évohé! Évohé! Passez les coupes noires.
Que chacun à sa soif boive l'eau du Léthé,
Et que sa morne ivresse y ramène hébété
Leur troupeau sans mémoires.

Sur les rives du Styx, s'ils reviennent rêver,
S'ils regardent encor du côté de la vie,
Ils contemplent, mais sans regret et sans envie,
La barque mortuaire en silence arriver.

Si parfois le galop vain et silencieux
D'un centaure qui rentre à son étable sombre
Attire le regard de ce qui fut leurs yeux,
Il se perd aussitôt dans leurs pensers pleins d'ombre!

SCÈNE III

Les Mêmes, TALTHYBIOS

TALTHYBIOS

Hélas! Hélas! Hélas!

ATALANTE

Dis, que s'est-il passé?
Que nous annonces-tu? Méléagre est blessé?
Un noir pressentiment m'agite, vrai, peut-être?

TALTHYBIOS

Hélas! dans un instant, tu vas le voir paraître,
Le dos courbé, le front déteint par le remords
Et déjà tout couvert de la pâleur des morts.

(Atalante part affolée.)

Et, symbole touchant de la misère humaine,
C'est son père, son vieux père qui le ramène,
Et qui, désespéré, doit soutenir celui
En qui devrait, hélas! résider son appui.

LE CHŒUR

C'est quelque mal soudain qui l'a saisi sans doute,
Ou bien la foudre a-t-elle éclaté sur sa route?

TALTHYBIOS

Il y a là-dessous un mystère infernal.

LE CHŒUR

Cette mort de Plexippe a causé tout le mal.

TALTHYBIOS

Hélas! chacun a son destin que nul n'évite;
Mais qui pouvait prévoir le châtiment si vite?
Méléagre avec nous revenait du bûcher,
Tout à coup on le voit pâlir et trébucher;

Il pousse un cri perçant de douleur ou de rage:
Une froide sueur lui baigne le visage,
Il se remet en marche et fait deux ou trois pas
Hésitants, s'interrompt, comme si le trépas,
Surgi tel qu'un voleur brusque d'entre les saules,
Venait de lui poser la main sur les épaules...

SCÈNE IV

Les Mêmes, MÉLÉAGRE, ŒNÉE, ATALANTE

MÉLÉAGRE

Je ne me soutiens plus. Asseyons-nous. Un dieu
Tout à coup a brisé ma force,
Et je suis comme un frêne encor debout, qu'un feu
Dévorerait sous son écorce,
Comme un frêne, dont on verrait frémir au vent
Le feuillage, hélas! encor tendre,
Comme un frêne, que l'on supposerait vivant
Et dont le cœur serait en cendre;
La flamme s'insinue aux moelles de mes os,
Comme à travers des branches sèches,
Et mes veines, soudain, pareilles aux roseaux,
Ont la dureté de mes flèches,
Je sens mes chairs craquer ainsi que du charbon
Sous ma peau que crispent les rides,
Et la cendre couler brûlante, tout le long
De mes jarrets désormais vides.

ŒNÉE

Mon enfant, ô mon pauvre enfant!

ATALANTE

Mon cher époux!

MÉLÉAGRE

Ne pleurez pas. Vous sentir là tous deux m'est doux,
Assieds-toi près de moi, père, et toi, fiancée,
Pose ta chère main dans la mienne. Je veux,
Dans le parfum de tes cheveux,
Endormir pour jamais ma mémoire lassée.
Lorsque je descendrai les mortuaires eaux,
Qui m'emporteront comme en un lit de parade,
Si la barque, en passant, effleurait les roseaux
Et réveillait mon cœur malade,
Je voudrais, refermant aussitôt mes yeux morts
A ces funèbres paysages,
Rêver doucement que je dors
Sous le regard aimé de vos muets visages.
(Se tournant vers Althée.)
Mais, ô toi qui, pareille à quelque oiseau de nuit,
Veilles devant le feu comme sur ta couvée,
Attendant que soit achevée
Ma vie, avec la bûche où je brûle sans bruit...

ATALANTE

Je frémis d'épouvante. Hélas! que veut-il dire?

ŒNÉE

Il ne sait ce qu'il dit. L'infortuné délire.

MÉLÉAGRE

Si tu consentais à laisser
Pour un moment ce triste ouvrage,
Je te dirais de m'embrasser,
Pour que de pardonner je garde le courage,

Pour que je sente si vraiment
J'avais comme un autre une mère,
Pour entendre le battement
De ce cœur, que je crains immobile et de pierre,
Pour savoir si quelque regret,
S'élevant de ton âme morte,
Ne mérite pas que j'emporte,
Au fond de moi, gravé, ton douloureux portrait.
Dans mes loisirs crépusculaires,
Sous les cyprès élyséens,
J'aimerais parler sans colères
Aux autres quelquefois des miens,
Revivre les heures passées,
Revoir au fond de mes pensées
Ma mère, au seuil de sa maison,
Et mon père dresser sa forme à l'horizon.
O ma mère, ô ma mère, entends,
Pendant qu'il en est encor temps,
L'appel suprême
Du fils qui t'aime!

ALTHÉE

Auprès des miens, là-bas, là-bas,
Où je t'emporte dans mes bras,
T'attend la véritable vie,
Qui ne sera jamais suivie
De l'amertume du trépas.

MÉLÉAGRE

Te suivre là-bas, mère atroce,
Moi, ton enfant infortuné,
Dont tes mains préparent la fosse,
Comme si tu faisais un lit de nouveau-né,

Non, tu n'auras pas cette joie
D'emporter là-bas ton butin ;
Louve, tu lâcheras la proie
Que t'arrachera le destin !

Héros grecs, voyez cette femme,
Elle a fait le calcul infâme,
Pour mieux m'arracher à jamais,
Hélas, à tous ceux que j'aimais,
De m'entraîner dans l'enfer avec elle
Et de m'emprisonner dans la nuit éternelle.

Va-t'en, va-t'en, chienne d'Hadès !
Va retrouver tes sœurs dans les ténèbres
Et de tes aboiements funèbres,
Du sommeil des vivants ne trouble plus la paix.

LE CHŒUR

Sans prononcer un mot, la reine se retire.

MÉLÉAGRE

Elle s'en va, saoule de sang, comme un vampire.

ATALANTE

Un mystère d'horreur, père, couve en ce feu.

MÉLÉAGRE

Ma dernière heure est consumée.
Ne précipite pas ma mort, ô bien-aimée.
Puisque de ces instants il me reste si peu,
De leur douceur sois économe,
D'aucun cri maintenant n'en romps l'exquise paix,
Laisse l'affreux mystère en ses voiles épais
Recouvrir de ses plis mon existence d'homme.

Toi, père bien-aimé, que vas-tu devenir?
De quoi rempliras-tu ta maison délaissée,
Et ton cœur désormais trop grand pour ta pensée,
Où n'habitera plus que l'amer souvenir?

Que si, las de pleurer, tu reprends, à l'Aurore,
Le chemin des côteaux, familier à tes pas,
Tu te diras : Pour qui travaillerais-je encore?
A quoi bon tout ce vin? Mon fils n'en boira pas.

Et, toute joie en toi se trouvant abolie,
Quand l'Automne, sonnant du cor dans les forêts,
Ouvrira la vendange et le temps de folie,
Tu n'iras recueillir aux ceps de tes regrets
Que les âpres raisins de la mélancolie.
Adieu, père, j'aurais dû mettre plus de soin
A te payer de ta tendresse,
Mais la mort me semblait si loin,
Que je me disais : Rien ne presse.
Tout enivré de mes vingt ans,
Je comptais sur les jours qui me restaient à vivre,
Et le Destin, pendant ce temps,
Effaçait mon nom de son livre.
Recueille dans cet entretien,
Avant que la mort nous sépare,
Tout l'amour, dont mon cœur avare
A trop souvent frustré le tien.

ŒNÉE

Je ne peux te survivre.
Les dieux, dans leur pitié, me laisseront te suivre!

MÉLÉAGRE

A vous merci, mes compagnons,
Grâces à vous, dans la légende et dans l'histoire,
S'allumera d'un peu de gloire
Mon nom parmi vos noms.
Et toi, ma douce fiancée,
Reçois maintenant mes adieux,
Et que ma dernière pensée
Aille s'éteindre dans tes yeux.
De te sentir ici présente
Donne à ma vie agonisante
Un charme infini;
Et je dormirai dans la barque
Funèbre, où me couche la Parque,
Comme un oiseau dans son nid.
C'est un divin rêve
Dont je ne m'éveillerai pas.
Mais parlons plus bas.
La Nuit vient, la lune se lève,
Entends-tu ses pas?
Sa lumière argente
Ton front du croissant;
Son appel, amante,
Devient plus pressant.
En t'aimant, divine
Dont je fus aimé,
Si j'ai consommé
Ma propre ruine,
Au son clair des cors
Annonçant Diane,
Je sens, diaphane,

Sortir de mon corps
Ma forme immortelle.
Libre, je m'en vais
Du monde mauvais.
Je me sens des ailes...
Retiens tes sanglots;
Sitôt mes yeux clos,
Que le sommeil gagne,
J'irai te précéder là-haut dans la montagne,
Et, pâtre d'étoiles au ciel,
J'irai retrouver mon amie,
Au bois endormie.
Sur ses lèvres en fleurs, je cueillerai le miel
D'un baiser très chaste,
Et je viendrai veiller sur toi, dans la nuit vaste.

UN MESSAGER

J'accours, rempli de peur, de trouble et de tourment :
La reine a disparu, nous ne savons comment,
Et nous n'avons trouvé qu'un vampire à sa place,
Qui vient de s'envoler devant nous, dans l'espace.

ATALANTE

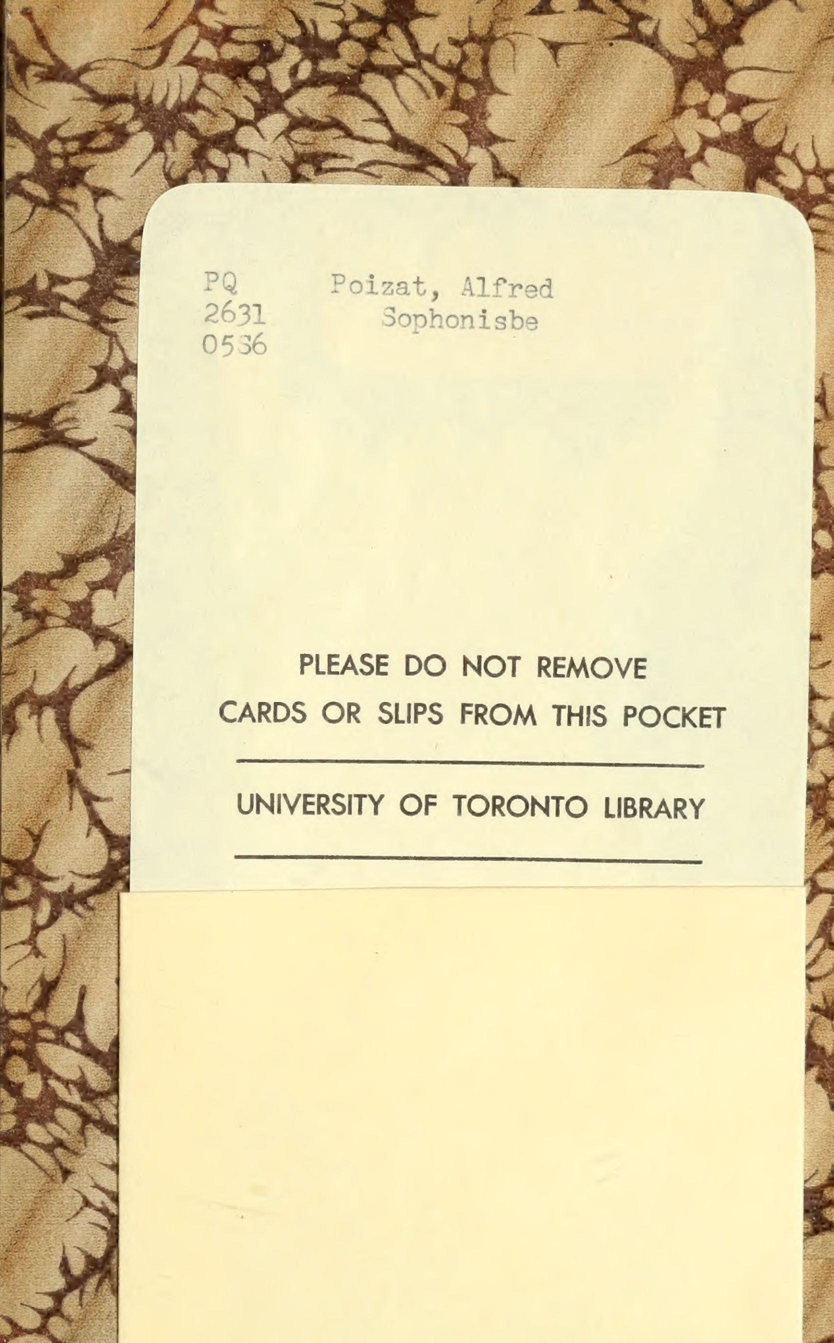
Ils ne t'entendent plus. Leur âme est loin de nous.
Un marbre dur enclôt leur front et leurs genoux,
Et le froid de la mort a gelé leur paupière.
Peuple de Calydon, veillez sur cette pierre,
Qui recouvre le corps de celui que j'aimais,
Témoignage d'un temps aboli pour jamais.
Pour moi, veuve avant d'être admise à l'hyménée,
Je retourne à ma fière et morne destinée.

Héros et compagnons des âges révolus,
Je vous fais mes adieux, vous ne me verrez plus,
Car, repliée en la tristesse de mes voiles,
Frissonnante, je vais me mêler aux étoiles!

(Rideau.)

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE — 19277.




PQ
2631
O5S6
Poizat, Alfred
Sophonisbe
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

